G. FORESTIER

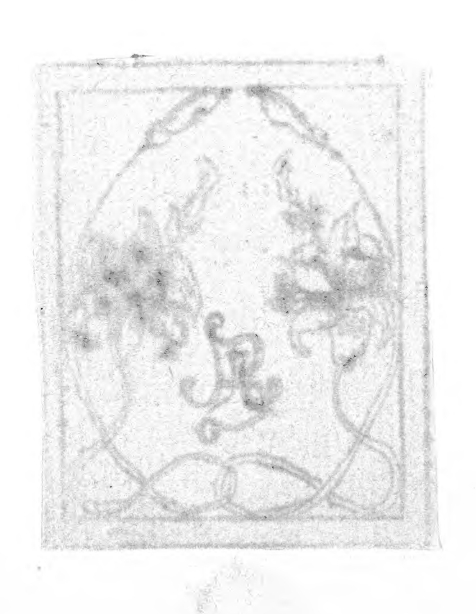
DANS L'OUEST CANADIEN



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

63

DANS L'OUEST CANADIEN



G. FORESTIER

DANS
L'OUEST CANADIEN



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

DANS L'OUEST CANADIEN

MON AMIE JEANNE

Debout près du piano, entourée de parents et d'amis bienveillants, encouragée par sa sœur ainée qui lui soufflait les mots, la petite fille en robe blanche commençait à réciter la poésie apprise avec tant de peine. Mais, dès le premier vers, tout avait disparu pour moi : le salon bourgeois, les parents, les amis, la grande sœur, la petite fille en robe blanche. et je vis se dessiner à leur place la jolie figure de mon ancienne amie Jeanne récitant la même poésie

Elle habite cependant bien loin, mon amie Jeanne, et il y a bien longtemps de cela : sa demeure est une toute petite cabane de troncs d'arbres perdue dans la broussaille et les grands marécages, près d'une des localités françaises les plus nouvelles et les plus isolées

de l'Ouest canadien. Et malgré cela je n'ai qu'à fermer les yeux pour me croire encore là-bas... là-bas... et revoir ma petite amie aussi nettement que si le temps n'avait pas marché depuis, que si elle n'avait jamais cessé d'être ma voisine.

Elle n'avait pas encore dix ans, mon amie Jeanne, et ce jour-là son père, un vieux livre dépareillé à la main, lui faisait répéter, avant le départ pour l'école, les leçons indiquées par l'institutrice.

Un bras tendu, la main s'appuyant contre le tronc d'un arbre, tête nue au soleil, pieds nus dans la poussière, le corps à peine caché par un haillon d'indienne, voici ce qu'elle récitait, mon amie Jeanne :

> Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
> Plein de plumes choisies, et blanc, et fait pour moi .

Elle ne connaissait, en fait d'oreiller, qu'un paquet de guenilles hors d'usage, mon amie Jeanne ; elle ignorait même les draps, n'ayant pas d'autre lit qu'une toile rembourrée de foin étendue sur le sol et une couverture dans laquelle elle se roulait. Et cependant elle récitait cela d'une voix douce et tranquille, s'arrêtant parfois pour chercher ses mots, la figure

attentive et sérieuse : petite figure d'ange aux yeux bleus, encadrée de cheveux blonds ébouriffés qui voltigeaient au vent du large.

Elle n'avait pas de lit ni d'oreiller, mon amie Jeanne, et cependant c'est cela qu'elle récitait...

Quand on a peur des loups, des vents, de la tempête. .

Elle les connaissait bien, les loups, mon amie Jeanne, et même d'autres bêtes encore plus terribles d'aspect : elle les voyait journellement rôder autour de la ferme, et bien souvent, se rendant seule à sa lointaine école, elle se rencontrait face à face avec eux. Elle avait bien peur quelquefois, elle aussi, quand elle les voyait s'asseoir sur le bord du chemin, les oreilles droites, la gueule entr'ouverte, la langue à demi tirée, pour la regarder passer. Mais il fallait passer quand même, elle le savait bien, et elle passait en se détournant un peu, fixant sur les yeux noirs de la bête ses beaux yeux bleus candides...

Elle connaissait bien aussi la tempête, mon amie Jeanne : quand le vent courbe, fait craquer et renverse les grands arbres de la forêt primitive, que la pluie cingle, que le tonnerre éclate, et que, surpris en route, on va se ca-

cher dans un buisson fourré! Mais il fallait ensuite continuer quand même, elle le savait bien, et elle repartait à la première éclaircie...

Elle affrontait souvent les loups et la tempête, mon amie Jeanne, et cependant c'est cela qu'elle récitait...

Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi!

Oh! non, elle ne dormait pas, mon amie Jeanne, sur son oreiller de guenilles, quand le vent d'hiver hurlait dans la ramure dépouillée des trembles, que la poussière de neige tourbillonnait sur la plaine, que les arbres, tonnant comme des coups de canon, éclataient à la gelée, et que le père, s'en allant seul pendant des jours à travers un désert et campant sans abri, charroyait du bois à la station lointaine! Elle savait trop bien ce qu'était la terrible tempête d'hiver pour ne pas penser alors à ceux qui voyageaient dans la prairie sans fin. Elle se souvenait trop bien de ce soir où, le père étant malade et la mère ne pouvant le quitter, elle avait dû elle-même aller chercher du secours chez les plus proches voisins, à deux milles de distance : elle avait couru si longtemps, ce soir-là, sans trop savoir comment se diriger! Elle avait couru si longtemps dans la

nuit noire, mordue par le vent, fouettée par la neige, avec la crainte continuelle d'être égarée! Elle s'était tant fatiguée en se frayant un passage à travers les hauts bancs de neige! Elle s'était tant de fois arrêtée, lasse, découragée, les larmes aux yeux, se croyant perdue! Mais il fallait arriver quand même, elle le savait bien, et elle avait fini par tomber contre la porte des voisins, épuisée et à demi gelée...

Oh! non, elle ne dormait pas, mon amie Jeanne, quand hurlait le vent d'hiver, et cependant c'est cela qu'elle récitait...

Combien, combien d'enfants, pauvres et nus. .

Quand elle en fut là, elle s'arrêta, mon amie Jeanne, ne sachant plus sa leçon.

UNE MAISON POUR UNE DANSE

« Eh! Hamelin, t'as pas un marteau et deux clous? »

Hamelin donna le marteau et les clous, et, bien en vue sur un des murs de planches du magasin qui en même temps servait de bureau de poste, Joë Pinette cloua la pancarte suivante :

« Le vendredi 8 mai, Joë Pinette donnera une danse pour la construction de sa maison, sur la section dix, quart Nord-Ouest, au coin du petit bois de trembles. Chaque habitant devra fournir trois logs (1) de vingt pieds. Ceux qui ont des haches à équarrir et des vilebrequins sont priés de les apporter.

« Il y aura du whiskey. »

Le samedi suivant, jour de courrier, tous les colons qui vinrent chercher leurs lettres

(1) Troncs d'arbres

lurent et commentèrent cette pancarte, et, dans le courant de la semaine, la nouvelle d'une *danse* donnée par Joë Pinette se répandit dans toutes les fermes des environs : les distractions sont si rares dans les pays naissants!

*
* *

Vendredi 8 mai : sur la section dix, quart Nord-Ouest, au coin du petit bois de trembles, Joë Pinette décharge des planches et des bardeaux qu'il vient d'amener de Mac Creary. Un peu plus loin, les chevaux sont attachés à un arbre et dispersent à coups de nez le foin amoncelé devant eux. Plus loin encore, dans la prairie haute, flambent deux énormes feux surchargés de marmites pendues à des crémaillères de bois, autour desquels s'activent Mme Pinette et ses deux filles.

Le mince tas de planches, les bardeaux, une boîte de clous et un tonneau de chaux, tels sont les seuls matériaux que Joë Pinette a transportés au coin du petit bois pour la construction de sa maison.

Mais dès le début de l'après-midi les wagons des fermes environnantes, chargés des logs prescrites, arrivent les uns après les autres, et

sont dételés le long des trembles; une vingtaine d'habitants, accompagnés de femmes et d'enfants, sont réunis dans la prairie haute, et, après une première rasade de whiskey, ils se mettent gaiement au travail.

Les logs sont déchargées, et aussitôt : crac, crac, crac... une dizaine de grandes haches font voler les copeaux, et les troncs d'arbres s'équarrissent rapidement. D'autres colons transportent les logs équarries sur l'emplacement désigné qu'ils nivellent : les premières logs sont placées en long sur le sol et soutiendront le plancher; les suivantes sont disposées en carré les unes sur les autres; les coins sont ajustés en queue d'aronde. Mais les pièces de bois sont lourdes, et bientôt il faut des cordes pour les soulever : Han! hisse!... encore une log... Han! hisse!... encore une autre... Si les pièces de bois sont lourdes, les bras des hommes sont forts et les murs s'élèvent comme par enchantement... Vrou, vrou, vrou, les vilebrequins tournoient, trouant le bois, et pan, et pan, et pan, dans les trous ainsi formés les marteaux enfoncent de longues chevilles de bois qui relient les logs deux par deux... Halte! à la hauteur voulue, les logs étant bien chevillées, il s'agit de scier l'emplacement des

portes et des fenêtres : plusieurs scies grincent en même temps, en peu de minutes portes et fenêtres sont établies, et de nouveau les logs s'élèvent.

Crac, crac, crac, font les haches à équarrir; vrou, vrou, vrou, font les vilebrequins; et pan, et pan, et pan, font les marteaux; han! hisse! font les hommes; et tout cela grouille, s'agite, s'active : on dirait une colonie de castors à l'ouvrage. Un peu plus loin, au coin du bois, des jeunes gens préparent du mortier avec du sable et de la chaux. Plus loin encore, autour des grands feux qui flambent dans la prairie haute, les femmes préparent le repas qui doit précéder la fête.

Les murs sont élevés; les solives du plafond placées; chacun s'empare d'une planche et d'une poignée de clous; les planches sont ajustées en dix minutes, et toc, et toc, et toc, elles sont clouées en deux minutes. Celles de la toiture ne demandent guère plus de temps, mais les bardeaux demandent au moins une heure. Tandis qu'une dizaine d'hommes s'occupent ainsi de la toiture, les autres *bousillent* les murs, bouchant les interstices de troncs d'arbres avec le mortier de sable et de chaux.

Et voilà qui est fait : cinq heures après l'ar-

rivée des premiers wagons, la maison est complètement construite. Des planches sont posées sur des tréteaux pour servir de tables; les assiettes et les couverts empruntés pour la circonstance y sont alignés. La fête commence. Bœuf bouilli, œufs, tranches de lard, grillades de porc frais, pommes de terre à l'eau, poudings et tartes aux pommes sèches, le tout arrosé de thé, défilent tour à tour. Puis la cruche de whiskey circule, échauffant les têtes, faisant flamber les yeux; les pipes s'allument, et, tandis que les femmes desservent, chacun y va de sa chanson.

Les couverts sont enlevés, les planches et les tréteaux qui servaient de table ont disparu : en place pour la danse. Les ménestrels ordinaires du pays s'asseyent en tailleur dans un coin, armés d'accordéons et d'harmonicas, et, pendant toute la nuit, au son de cette musique criarde, au milieu du brouillard produit par la fumée des pipes, la gigue de la Rivière Rouge fait trembler, ployer et craquer les planchers neufs.

Et toujours, pendant les courts arrêts, la cruche de whiskey circule, et les yeux flambent de plus en plus, et les voix s'élèvent de plus en plus fort. Comme il n'y a pas de bonnes fêtes

sans batailles, une querelle éclate, on ne sait pourquoi, entre Odias Lespérance et Télesphore Morin :

« Sors dehors, Odias! Sors dehors! »

Et Odias sort dehors, suivi de Télesphore. Tous deux s'aplatissent la figure à coups de poing, puis ils s'enlacent et se roulent sur le sol :

« En as-tu assez, dis? En as-tu assez?

— Et toi? »

Enfin l'aube parait : la maison neuve se vide peu à peu. Les wagons alignés le long des trembles sont attelés les uns après les autres et défilent en cahotant à travers la prairie haute.

La danse est finie. La maison est construite : Joë Pinette n'a plus qu'à la meubler.

LE PIQUE-ASSIETTE MONDIAL

(FOLLE HISTOIRE)

I

Château en Bretagne, hôtel à Paris, nombreux équipages, valets et amis, meutes et maitresses, chasses, fêtes, courses, jeu, folles fantaisies et frasques retentissantes, sont certainement des choses très agréables, mais qui ont le léger inconvénient de coûter un peu cher. M. de la Padole finit par s'en apercevoir le jour où son homme d'affaires, jamais écouté jusque-là, lui déclara tout net qu'il ne pouvait absolument plus lui procurer d'argent... Diable ! Cela devenait sérieux !

Ce jour-là, pour la première fois, M. de la Padole s'intéressa aux chiffres et même à son homme d'affaires. Celui-ci essayait de lui démontrer que l'unique parti à prendre était de vendre ce qu'il possédait encore, tandis qu'il

n'était pas trop tard, et de changer radicalement le genre d'existence qui avait englouti une si belle fortune en cinq ans. La vente du château breton et de l'hôtel parisien, déjà hypothéqués tous deux, ne rapporterait assurément pas grand'chose, mais on pouvait encore compter sur un surplus d'au moins cent cinquante mille francs. Le reste en produirait bien autant :

« Quant au petit hôtel acheté en votre nom pour Mlle Irène de la Courtille, et aux très belles collections que vous lui avez prêtées...

— Laissez cela, dit sèchement M. de la Padole, ce qui est entre les mains de Mlle de la Courtille lui appartient et doit lui rester.

— Soit, monsieur le comte... En ce cas, comme j'avais l'honneur de vous le dire, vous pouvez encore compter sur près de trois cent mille francs, ou, si vous préférez, environ douze mille francs de revenus...

— C'est bien. Je vous dirai demain ce qu'il faudra faire.

— Encore un mot, monsieur, si vous le permettez. Il vous est peut-être possible de relever votre fortune. Vous n'avez pas plus de vingt-six ans, et avec votre nom, vos rela-

tions... si vous vouliez vous occuper d'affaires...

— Ah çà! vous moquez-vous du monde? interrompit durement M. de la Padole, avec un regard flamboyant à l'adresse de son interlocuteur.

— Non pas, monsieur le comte, non pas! Mais comme beaucoup, dans une situation analogue à la vôtre, s'en sont bien trouvés, j ai cru devoir en parler.

— C'est bon. Laissez-moi... je vous verrai demain. »

Resté seul, M. de la Padole se mit à réfléchir. Réduire son train d'existence ou s'occuper d'affaires en France, il n'y songea pas un instant; se voir dédaigné par ses anciens amis, bafoué par ses maîtresses, raillé par les journaux, renié par le faubourg qui pardonnait ses frasques mais ne pardonnerait pas sa ruine; se voir réduit à rien quand il avait tenu le haut du pavé parisien, mieux valait certainement disparaître : c'était plus élégant. M. de la Padole songea donc à un suicide prochain. Mais il se dit aussi, non sans raison, que le suicide est fou tant qu'on peut l'éviter, et en somme bien banal... A moins de... Parbleu!... A moins d'aller se faire casser la tête

chez les Marocains ou les Chinois, comme un tel et un tel : c'était du moins le suicide glorieux, celui qui laisse un nom dans l'histoire. Mais trois cent mille francs ne mènent pas bien loin quand il s'agit d'organiser à grand fracas une expédition lointaine, et s'adresser à d'autres c'était encore se déclarer ruiné.

Après avoir réfléchi toute une nuit, tant et tant qu'il lui sembla qu'un de ses cheveux était devenu tout blanc, M. de la Padole pensa qu'il serait toujours temps d'en arriver aux solutions extrêmes, et finit par s'arrêter à un héroïque parti. Il disparaîtrait brusquement, sans fracas, sans prévenir personne, laissant à son homme d'affaires le soin de liquider sa situation, et irait, comme tant d'autres, voir ce qui se passait en Amérique, avec une très vague idée de s'y établir s'il en trouvait la possibilité.

II

« Aoh! de la Padole? Comte de la Padole?... Est-ce bien ce nom, monsieur?

— C'est bien ce nom, monsieur

— Aoh yes! J'ai déjà vu dans les papiers français... Et vous allez aussi, comme tant de vos compatriotes, visiter notre pays?... Pays splendide, monsieur, et vous ne regretterez pas... Espérez-vous rester longtemps? »

Ainsi parlait à M. de la Padole, dans la salle à manger de la *Touraine*, son voisin de table : colosse américain d'une cinquantaine d'années, carré de figure, carré de barbe, carré de corps, carré d'esprit, enfin carré partout, comme doit l'être tout bon Américain suivant la formule.

M. de la Padole hésita. Avouer ce qui l'obligeait à s'expatrier et ce qu'il espérait faire en Amérique lui causa une sensation désagréable. Profitant de l'indication que lui donnaient les paroles de son voisin, il se fit passer en effet pour un gentilhomme français voyageant pour son agrément.

« Espérez-vous visiter l'Ouest? demandait l'Américain.

— C'est mon plus grand désir, dit M. de la Padole. L'Ouest et ses immenses ressources; l'Ouest et ses progrès si rapides; ce pays prospère et grandiose si vite créé par une si vaillante population, est celui qui m'attire le plus...

— Aoh! fit l'Américain satisfait, je pense

alors que vous voudrez visiter le Montana, le pays des *ranchs?* Le plus bel État de l'Ouest certainement.

— Le pays des *ranchs!* Mais c'est un des premiers que je compte visiter, monsieur. Ah! la vie au large, toujours à cheval, toujours en plein air, dont nous ont parlé tant de livres! Si vous saviez comme je la désire quelquefois!

— Oh, oh! fit l'Américain en riant. Elle est cependant bien différente de celle que vous meniez dans votre Paris... votre incomparable Paris dont j'arrive en ce moment!

— C'est vrai. Mais cette existence parisienne, si séduisante de loin, est bien lassante à la fin pour ceux qui sont obligés d'en subir le joug. Et c'est pourquoi tant des nôtres s'expatrient et parcourent vos pays libres. Pour moi, je vous l'avoue, fatigué de cette vie épuisante et factice dont vous parlez avec tant de complaisance, aspirant depuis longtemps à la vie saine des contrées vierges, j'ai quitté brusquement la France avec l'espérance de n'y retourner que le plus tard possible. N'ai-je pas raison?

— Oh yes, monsieur de la Padole! Et puisque vous avez l'intention d'essayer la vie au large au Montana, si vous voulez bien à ce mo-

ment accepter l'hospitalité dans notre *ranch*, ma femme et mes enfants seront très heureux de vous recevoir. Vous pourrez de là visiter tout le pays à votre guise, et vous verrez alors par vous-même ce que peut l'énergie américaine. »

Le Yankee offrit un cigare, et tous deux quittèrent la salle à manger.

« Tiens, tiens! se disait M. de la Padole en grimpant sur le pont. C'est une excellente façon de voir agréablement ce qu'on peut faire dans le pays.

— Pardonnez-moi, señor de la Padole, dit un homme au teint basané (son autre voisin de table) qui se trouvait déjà sur le pont. Ces Yankees sont un peu fiers de leur énergie, comme s'ils étaient les seuls à en avoir. Il est regrettable que vous ne vous soyez pas dirigé vers l'Amérique du Sud, sans quoi vous auriez vu certainement beaucoup mieux, puisque les difficultés naturelles sont plus grandes.

— Mais... Je ne dis pas que je n'irai pas un jour.

— Et vous aurez bien raison, puisque vous voyagez pour votre agrément. »

Et une conversation semblable à peu de chose près à la précédente se déroula sur le pont...

Bref, pendant les sept jours que dura la traversée, M. de la Padole fit la connaissance de plusieurs gentlemen de différentes contrées américaines, et fut invité à passer plusieurs mois dans un *ranch* du Montana, plusieurs mois dans une *hacienda* du Mexique, et plusieurs mois dans une plantation brésilienne.

« Pourquoi pas, se dit-il, c'est toujours du temps de gagné! »

III

M. de la Padole se trouvait bien, certainement. Dans cette grande et confortable maison du Montana, isolée au milieu d'une plaine infinie comme un navire sur l'océan, la plus large hospitalité lui était offerte, tout était à sa disposition et il avait la plus complète liberté pour en jouir. La nombreuse famille de son hôte ne manifestait qu'un désir, c'était de lui plaire sans se montrer importune. Les jeunes gens, toujours prêts à l'accompagner n'importe où, s'efforçaient de l'intéresser à leur existence nomade et de lui procurer de nouvelles dis-

tractions, lui servant bénévolement de guides et de rabatteurs dans ses parties de chasse. Les jeunes filles, séduites par ses manières élégantes, se disputaient l'honneur de le servir, lui demandaient son avis sur tout, et s'intéressaient prodigieusement à ce qu'il racontait de la vie parisienne (qu'il décriait, naturellement).

M. de la Padole se trouvait bien. Cavalier accompli au point d'étonner les cow-boys, fanatique de chasse et excellent tireur, ayant toujours aimé et pratiqué tous les genres de sports, il n'éprouvait pas plus d'embarras parmi les rudes pasteurs du Far-West qu'il n'en éprouvait autrefois dans un château tourangeau, un salon du faubourg, ou les coulisses d'un petit théâtre. Cette vie sans contrainte, toute de mouvement, toujours au grand air et dans les larges espaces, finissait par le séduire plus qu'il ne l'aurait supposé lui-même. La franche simplicité de ses hôtes était encore un élément d'amusement, et bien souvent, aux idées naïves exprimées devant lui, il réprimait à peine un sourire ironique et railleur. Décidément M. de la Padole se trouvait bien.

Parfois, cependant, M. de la Padole se sentait un peu seul de son espèce, et se disait

qu'une soirée de conversation de temps à autre avec une jolie Parisienne ne lui aurait pas été désagréable du tout. Les trois filles de son hôte étaient assurément charmantes, et même très intelligentes, ce qui ne gâtait rien, mais forcément assez naïves et absolument ignorantes de tout ce qui pouvait l'intéresser.

Il évoquait alors le souvenir de Mlle Irène de la Courtille, la blonde idole du Tout-Paris, enlevée jadis à tant d'amoureux opulents, si vive, si gaie, si spirituelle, si fanatique de tous les sports, elle aussi, et même si téméraire!

« Quelques mois de cette vie-là ne lui auraient pas déplu, pensait-il... Ah! si elle était avec moi, comme on serait bien ici! »

Mais il éloignait bien vite ces regrets inutiles et importuns, et prenait philosophiquement son parti d'un destin qu'il ne pouvait plus modifier à sa guise.

M. de la Padole se trouvait bien : mais il y avait déjà trois mois qu'il habitait le *ranch* du Montana, explorant les environs, chassant, pêchant, canotant, caracolant. Aussi, craignant d'avoir déjà trop usé d'une telle hospitalité, il crut devoir annoncer son départ prochain.

« Partir! Pourquoi? »

M. de la Padole fut stupéfait : l'annonce

d'une calamité n'aurait pu produire tant d'effet que cette nouvelle. Ce fut une véritable consternation dans toute la maison. Les trois jeunes filles s'étaient massées l'une contre l'autre et lui lançaient des regards désolés; les six garçons s'étaient levés soudain, paraissant interloqués et même un peu vexés; la mère semblait pétrifiée; le père seul, malgré sa stupeur, put prendre la parole :

« Partir? Déjà? Pourquoi? Mais il n'avait encore rien vu! Rien fait! Et l'on avait toujours compté le garder jusqu'à l'hiver! Qu'est-ce qui le pressait, puisqu'il voyageait pour son agrément? Justement l'automne approchait, la saison la plus intéressante! Les garçons allaient être aussi plus libres, et l'on avait projeté une petite expédition dans les Rocheuses, une grande chasse au grizzly! Cela ne plaisait donc pas à monsieur de la Padole de tuer un grizzly? »

Cela plaisait si bien à M. de la Padole de tuer un grizzly, qu'après avoir expliqué à ses hôtes que son unique motif de départ était la crainte d'abuser de leur complaisance, il accepta de grand cœur l'invitation de rester jusqu'à l'hiver et de prendre part à l'expédition projetée dans les montagnes Rocheuses. Aus-

sitôt les visages se rassérénèrent, et les jeunes filles servirent gaiement le thé.

M. de la Padole se trouvait bien : mais quand il atteignit le sixième mois de son séjour, qu'il eut tué un nombre respectable de grizzlys, d'ours noirs, d'antilopes, de gros loups, sans parler du menu gibier, il lui fallut bien se décider à quitter le *ranch*, d'autant plus que l'hiver arrivait, et que l'hiver n'a rien d'agréable au Montana.

M. de la Padole fit donc ses adieux, malgré la peine qu'il causait à ses hôtes, et partit pour la *hacienda* du Mexique où il était attendu.

« Et surtout, lui disait l'Américain en l'accompagnant à la station, puisque vous voyagez pour votre agrément et comptez désormais vivre le plus possible dans les pays nouveaux, s'il vous arrive de revenir de notre côté, n'oubliez pas que nous serons toujours très heureux de vous recevoir... N'oubliez pas, n'est-ce pas ?... C'est avec l'espérance de vous revoir que je vous laisse partir aujourd'hui. »

M. de la Padole promit. Certainement il reviendrait un jour camper dans les Rocheuses, chasser encore le grizzly et l'antilope, reprendre pendant quelque temps cette existence au large qui l'avait si fort passionné.

IV

M. de la Padole passa l'hiver dans la *hacienda* du Mexique. Puis il se rendit sur la plantation brésilienne où il resta une partie de l'été. Partout, dans ces pays nouveaux, il retrouva le même confort, la même liberté, la même large hospitalité qu'au Montana. Partout il retrouva la même franchise et la même prévenance. Partout il devint le héros d'une famille simple et naïve, nombreuse et saine, heureuse d'avoir pour hôte un des plus nobles représentants d'un des plus vieux pays. Partout de solides jeunes gens se mirent à sa disposition pour ses expéditions, et partout de charmantes jeunes filles se disputèrent l'honneur de le servir...

En quittant le Montana, M. de la Padole fit la connaissance d'un Anglo-Canadien, concessionnaire de vastes forêts, qui l'engagea, puisqu'il voyageait pour son agrément et sans but défini, à venir passer un hiver dans ses chantiers de la Saskatchewan. En quittant le Mexique pour le Brésil, M. de la Padole fit la connaissance d'un officier péruvien qui l'in-

vita, puisqu'il voyageait pour son agrément et sans but défini, à venir visiter ses propriétés des Cordillères. En retournant vers le Canada, M. de la Padole fit la connaissance d'un député néo-zélandais, revenant d'Angleterre par les lignes américaines, qui tint absolument, puisqu'il voyageait pour son agrément et sans but défini, à lui faire connaitre les merveilles naturelles de son île. A San-Francisco, port d'embarquement, M. de la Padole fit la connaissance de trois Australiens, qui ne le laissèrent pas partir, puisqu'il voyageait pour son agrément et sans but défini, sans lui avoir fait jurer de passer plusieurs mois chez chacun d'entre eux. Sur le paquebot qui l'emportait à travers le Pacifique, M. de la Padole rencontra un administrateur anglais, qui le pria, puisqu'il voyageait pour son agrément et sans but défini, de venir chasser le tigre au Bengale. En se rendant aux Indes, M. de la Padole vit le prince Pet-chi-li, qui le supplia, puisqu'il voyageait pour son agrément et sans but défini, de venir constater par lui-même que la Chine, sa patrie, n'était pas aussi arriérée que le prétendent les Européens. En passant de la Chine au Japon, M. de la Padole rencontra... Ouf! Cela suffit pour l'instant.

« Tiens, tiens! » s'était dit M. de la Padole.

A la fin de la première année, M. de la Padole avait constaté (avec quelle stupeur, on peut se l'imaginer) que, reçu plusieurs mois partout, défrayé de presque tout par ses hôtes, il avait à peine dépensé, tout en vivant très largement, la somme de six mille francs!... Lui, le prodigue! lui, le mange-tout! habitué à dissiper les millions comme brume du matin au soleil d'été, trouvait moyen, malgré lui, sur un revenu annuel de douze mille francs, d'en économiser la moitié!

« Tiens, tiens! » s'était encore dit M. de la Padole.

Dès ce moment sa résolution était prise, son plan d'existence tracé, sa vocation déterminée. Il continuerait de voyager pour son agrément, mais d'une façon méthodique et non plus au hasard.

V

Depuis quatre ans M. de la Padole voyageait. Son existence nomade ne lui déplaisait pas. Sa position lui semblait assurée. Il

comptait déjà de solides relations disséminées dans les cinq parties du monde, et, sous les climats les plus variés, aux confins de tous les déserts, il avait constaté le même chaleureux accueil, le même désir de le retenir, la même espérance de le revoir un jour.

A la fin de la quatrième année, M. de la Padole avait réalisé vingt mille francs d'économies.

En dépit de tous ces avantages, M. de la Padole éprouvait encore parfois une désagréable sensation de solitude morale. Ses nombreux hôtes étaient un peu trop frustes, un peu trop différents de lui-même pour que leur société lui suffise. Malgré leur charme réel, les jeunes filles qu'il voyait, toutes amoureuses de lui, ne l'intéressaient pas. Il avait souvent du spleen, et des visions parisiennes le hantaient.

« Après tout, se dit-il, non sans amertume... Je suis assurément oublié à Paris; personne ne m'y reconnaîtra. Pourquoi n'irais-je pas pendant quelques jours? »

Trois semaines plus tard, M. de la Padole était installé à la terrasse d'un café parisien, suivant des yeux, avec un plaisir mélancolique, la foule boulevardière qui défilait devant lui, et où il entrevoyait encore de temps

à autre des visages autrefois bien connus.

Soudain une exclamation de surprise retentit à son oreille et une main se posa sur son épaule.

« Vous, mon cher! Comment, c'est vous!... Mais on ne vous reconnait plus!... Qu'êtes-vous, diable! devenu depuis tant d'années? Savez-vous que tout le monde vous croit mort! »

M. de la Padole avait déjà reconnu son vieil ami Saint-Estèphe, le célèbre chroniqueur. Il eut un geste de contrariété en se voyant découvert si tôt.

« Que voulez-vous, mon cher? dit-il en prenant l'air las et indifférent d'un homme revenu de tout... J'étais fatigué de la vie parisienne; j'éprouvais depuis longtemps le besoin de quelque chose de plus sain. Aussi j'ai rompu brusquement avec tout et tous et me suis mis à voyager. »

Et il raconta son existence vagabonde dans les pays encore neufs de toutes les parties du monde. Il parla de ses expéditions, de ses grandes chasses, de ses études de mœurs exotiques, etc., etc...

« Mais c'est très intéressant ce que vous me dites là! s'écria Saint-Estèphe. Qui aurait jamais supposé que vous deviendriez globbe-

trotter! J'espère au moins que vous publierez la relation de vos voyages?

— C'est évidemment mon intention, dit M. de la Padole, bien qu'il n'y eût jamais pensé jusque-là.

— Et vous comptez repartir encore?

— Dès que je serai prêt. »

Le lendemain un article sensationnel, signé Saint-Estèphe, annonçait aux Parisiens le retour parmi eux, après quatre ans d'absence, du comte de la Padole, qui, malgré sa jeunesse et les avantages personnels que pouvaient lui assurer sa fortune et sa haute position dans le monde, avait eu la belle énergie de renoncer à la vie oisive et aux plaisirs pour se faire explorateur.

Le même jour M. de la Padole fut inondé de cartes, de lettres et d'invitations; des reporters vinrent l'interviewer; d'anciens amis envahirent son hôtel pour le féliciter; on l'enleva presque de force pour le conduire à son ancien cercle. Là il fut traité de héros; on lui fit une ovation; on parla d'organiser une fête monstre en son honneur. Mais M. de la Padole, grave et modeste, se déroba, objectant la nécessité de son départ prochain, le manque de temps, de multiples occupa-

tions, de minutieux préparatifs pour une nouvelle expédition.

La presse entière suivit le mouvement imprimé par Saint-Estèphe et loua M. de la Padole de sa détermination. Les journaux populaires citèrent en exemple ce jeune homme noble et riche qui, dédaignant ce que tant d'autres enviaient, se mettait si courageusement à l'œuvre, consacrant sa fortune et sa vie à une tâche utile et désintéressée. Les journaux de voyages et les revues lui demandèrent des articles, des souvenirs, des photographies; plusieurs éditeurs lui offrirent d'avantageux traités pour la publication de ses futurs ouvrages; Saint-Estèphe réclama la priorité pour son journal.

Mais cette célébrité imprévue, toute flatteuse qu'elle fût, gênait fort M. de la Padole, qui, au bout de peu de jours, vit ses économies envolées et fut forcé de reprendre la mer.

VI

Ayant enregistré son vingtième ami exotique, M. de la Padole n'avait plus qu'à se lais-

ser vivre, fréquentant à tour de rôle ses relations mondiales, laissant entre chaque visite à la même famille un intervalle d'années suffisant pour ne pas paraître importun. Mais le vif succès qu'il venait d'obtenir à Paris lui avait mis au cœur une ambition nouvelle.

Peu de mois après son départ, les premières notes de voyage de M. de la Padole, expédiées de Paramaribo à Saint-Estèphe, commencèrent à paraître dans un grand journal parisien. Encouragé par l'accueil qu'elles reçurent, M. de la Padole se mit plus sérieusement à l'œuvre, abordant tous les sujets, sous les formes les plus variées : relations de voyage, récits de chasses, études de mœurs, ethnographie, archéologie, anecdotes, nouvelles, romans.

Nul n'a jamais su dans tout cela quelle part de fantaisie se mêlait à la réalite, et cette fantaisie même, bien loin de nuire à M. de la Padole, ne fit au contraire qu'accroitre sa réputation naissante d'audacieux voyageur et de véridique écrivain.

Une étude comparative des diverses méthodes de coloniser employées par les différentes nations, travail qui fait encore autorité aujourd'hui, lui valut la grande médaille d'or

de la Société de Géographie et lui conquit définitivement la célébrité. Ses nombreux ouvrages, traduits dans toutes les langues, commencèrent à rapporter des sommes considérables. C'est pourquoi M. de la Padole, après cinq nouvelles années d'absence, crut pouvoir sans danger revenir en France.

Il n'eut pas tort : l'accueil fut chaleureux. A peine était-il débarqué que la Société de Géographie lui réclamait une série de conférences avec projections : glorieuses journées qui firent courir tout Paris. Enfin, conséquence inévitable, le *Journal officiel* enregistra bientôt la nomination du comte de la Padole au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

Flatté par le monde, encensé par la presse, loué par de graves savants, félicité par les hommes d'État, honoré par tous, ayant de plus regagné plusieurs centaines de mille francs, M. de la Padole, fort de son succès, ne craignit plus d'avouer le délabrement de sa fortune... engloutie par neuf années d'explorations ruineuses entreprises pour le plus grand bien du pays, et dont il avait seul supporté tous les frais. Un si noble désintéressement mit nécessairement le comble à sa répu-

tation, et acheva de lui gagner toutes les sympathies.

Une année ne s'était pas écoulée depuis ce triomphal retour que la presse annonçait les fiançailles de M. de la Padole avec la fille du marquis de M..., riche héritière du faubourg, follement amoureuse de son héros.

UNE ÉCOLE INDIENNE

Réserve du Lac des Pins, 15 janvier 18...

Mon cher ami,

J'ai reçu ta lettre il y a quatre mois, juste la veille de mon départ pour le poste que j'occupe actuellement, et, puisqu'un heureux hasard met en ce moment un courrier à ma disposition, je ne veux pas laisser échapper l'occasion de t'envoyer des nouvelles que tu risquerais sans cela de ne pas avoir avant le printemps. Ce début doit te surprendre, mon cher, et je le comprends d'autant mieux que je suis encore moi-même tout ébahi de ma situation présente et de l'étrangeté de ma destinée.

Actuellement, mon pauvre ami, je suis instituteur parmi les Indiens, dans une tribu lointaine perdue au fond des bois, et je gagne, à ce métier-là, 150 francs par mois dans un pays où

les simples manœuvres gagnent beaucoup plus.

Voilà donc où aboutit pour moi toute une jeunesse passée misérablement derrière les murs d'un collège, et où, après tant d'années de luttes stériles, en France comme ici, viennent s'écraser définitivement tant d'espérances et d'illusions... Mais à quoi bon récriminer...

Dès le début de juillet, j'avais reçu l'avis de me tenir prêt à partir pour le Lac des Pins, là-bas, vers le Nord; mais il me fallut attendre jusqu'à l'automne pour gagner mon poste.

C'est qu'elle n'est pas tout près, ma réserve!... Située à environ 150 kilomètres des derniers centres colonisés, on ne peut guère compter, pour s'y rendre, que sur l'inspecteur des réserves indiennes, faisant sa tournée annuelle à des époques indéterminées, ou sur les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, transportant des provisions ou des fourrures.

Dans les derniers jours du mois d'août, une lettre de l'inspecteur m'appelait à X..., gros village desservi par le chemin de fer, et dès l'aube du lendemain nous roulions sur la route dans un petit express : légère voiture à quatre roues formée d'un long châssis à rebords

étroits, muni à l'avant d'un siège mobile à deux places. Derrière nous, s'amoncelant sur le châssis et protégés par une bâche, nos provisions de voyage, une tente, nos deux fusils et quelques outils. Devant nous, deux de ces petits chevaux robustes et sobres nommés bronchas, qui nous arrivent à l'état sauvage des énormes plaines de l'Ouest Sur le siège, à droite, l'inspecteur conduisant en silence et fumant continuellement des cigares, et, à gauche, ton ami qui, légèrement ému et la cervelle en ébullition, essayait de ne pas penser.

Après avoir suivi pendant quelques heures un chemin suffisamment fréquenté pour n'être pas encombré d'obstacles et franchi à gué un ruisseau rapide bordé d'épais taillis d'aulnes, nous obliquions franchement vers le nord sur un de ces chemins à peine frayés nommés trails, tracés et utilisés seulement par les bûcherons, les Indiens et les coureurs de bois, et sur lesquels on passe comme on peut.

La dernière maison, le dernier petit champ étaient déjà loin derrière nous, et alors commença vraiment ce rude voyage de trois jours à travers la solitude...

Du bois... du bois... toujours du bois, dans une région rocheuse et accidentée. Une série

de collines de sable entrecoupées de vallées humides. Sur les plateaux, des pins et des cyprès, sous lesquels, formant de grandes plaques noires sur le sable blanc, s'étalaient des touffes d'une sorte de buis rampant et d'une petite plante à feuilles rondes, sombres et rigides, dont les coureurs de bois se servent en guise de thé. Au long des crêtes, et sur des milles de longueur, des murailles cyclopéennes composées d'énormes blocs erratiques s'entassant pêle-mêle. Çà et là, sur les flancs des coteaux, quelques taillis de trembles nains et difformes marquant la place d'une mince couche de terre végétale. Et dans les larges fonds séparant les collines, parfois de grandes futaies de trembles et de bouleaux, formant de hautes voûtes vertes et sonores, et, plus souvent encore, des cédrières ou des épinettières noires et touffues, pleines de mystère, de nuit et de silence.

Et à travers ces forêts sans fin serpentait la trail à peine visible et semée d'obstacles, sur laquelle nous ne pouvions rouler qu'au pas.

Nos étapes étaient déterminées d'avance, et le soir nous arrêtions sur le bord d'un petit cours d'eau, dans un endroit réunissant les deux conditions indispensables : du foin pour

les chevaux, et du bon bois sec pour l'entretien du feu.

« Il fait trop beau pour dresser la tente, disait l'inspecteur, nous serons mieux dehors. »

Aussi, dès que les chevaux, la cloche au cou, avaient été lâchés dans la clairière à foin, nous choisissions une place à l'abri d'un fourré. Puis, pendant que l'inspecteur, passé maître dans l'art de cuisiner sur un feu de camp, faisait bouillir l'eau pour le thé, frire une tranche de lard et chauffer une boite de conserve, j'amassais non loin de là un énorme tas de bois sec pour la nuit.

Après le repas, l'inspecteur débouchait une bouteille de whiskey, en versait dans nos deux tasses, calait la bouteille contre un arbre de façon à la trouver toujours à la portée de sa main, et plaçait à côté sa boîte de cigares :

« Quand vous en voudrez, disait-il, servez-vous. »

Rapidement la nuit tombait. Alors nous entassions sur le feu une pyramide de gros troncs d'arbres entiers, d'où bientôt s'élevait, en crépitant et en grondant, une haute et large colonne de flammes; puis nous nous

étendions, roulés dans nos couvertures, de chaque côté de ce colossal foyer.

Tant que le feu conservait une telle intensité, nous le surveillions, tout en causant et en fumant, accoudés sur le sol. Mais, sitôt que les flammes étaient tombées, ne laissant plus qu'un énorme brasier suffisant pour chauffer jusqu'au matin, mon inspecteur se versait une dernière rasade de whiskey, achevait de s'étendre et s'endormait bientôt, le cigare toujours aux lèvres.

Pour moi, malgré la fatigue, je restais encore longtemps sans pouvoir m'endormir, contemplant à travers les branches le ciel constellé d'étoiles, ou bien cherchant des yeux je ne sais quoi dans la nuit sombre, rendue plus sombre encore par l'épaisseur des fourrés. De temps à autre, des craquements de branches, des frôlements dans la broussaille, des froissements d'ailes, des pas légers et des galops bruyants, des cris et des hurlements, résonnaient avec une étrange sonorité dans le formidable silence nocturne et me faisaient tressaillir.

Au point du jour, les mille bruits du réveil de la forêt sonnaient pour nous l'heure des préparatifs de départ. Aussitôt levé, j'attisais

vivement le feu pour dissiper la fraîcheur du matin et je courais chercher les chevaux dans la clairière. Pendant ce temps, l'inspecteur préparait le déjeuner, que nous mangions debout devant la flamme, en tapant des pieds pour nous réchauffer.

Tel fut notre voyage pendant trois jours et deux nuits.

Le soir du troisième jour nous arrivions au sommet d'un coteau sablonneux couvert de pins clairsemés, lorsque soudain, au détour d'un fantastique amas de grandes roches plates enclavées les unes dans les autres, apparut une vaste échancrure au fond de laquelle miroitait une nappe d'eau limpide et tranquille :

« Le Lac des Pins », dit l'inspecteur.

Peu après nous suivions la crête du plateau, terminée sur notre gauche par une haute falaise à pic, et le lac tout entier, sauvage et splendide, se déroulait au-dessous de nous.

Le soleil, se couchant alors derrière les bois lointains de l'autre rive, incendiait une partie du ciel, et le miroir liquide, dominé de tous côtés par une ceinture de forêts noires qui noyaient ses bords dans la nuit, étincelait comme une nappe de feu, où tremblotaient

doucement de larges taches sombres. A quelque distance, un léger canot d'écorce de bouleau, monté par un Indien immobile, se découpait nettement sur ce fond de lumière.

L'inspecteur leva le bras, me montrant au loin, sur une petite éminence dominant le bord du lac, une haute palissade grise flanquée de deux petites tours carrées.

« Le poste de la baie d'Hudson », dit-il.

En même temps nous commencions à descendre l'autre versant du coteau, et le lac disparaissait à nos yeux. Une demi-heure après nous arrivions au poste.

Une forte enceinte de bois derrière laquelle s'abritent les magasins, également en bois, tel est ce vieux fort de la puissante Compagnie de la baie d'Hudson, dont l'agent, trop heureux de se trouver avec des blancs, nous reçut avec empressement. Il nous offrit un dîner composé de poisson froid du lac et d'orignal rôti, puis il installa pour la nuit, sur le plancher du magasin, un monceau de couvertures, sur lesquelles, brisé de fatigue, je dormis lourdement jusqu'au matin.

L'inspecteur était déjà levé depuis longtemps lorsque je m'éveillai. Après avoir déjeuné, je le trouvai devant la porte du mur

d'enceinte en train de causer avec une dizaine d'Indiens.

« Êtes-vous prêt? dit-il en m'apercevant.

— Oui.

— En route, alors. »

Quelques minutes plus tard, une petite charrette à deux roues, trainée par un poney et conduite par un Peau-Rouge, nous emportait encore une fois à travers bois. Deux milles plus loin, nous traversions le village indien, composé de quelques cabanes de troncs d'arbres bruts, sans fenêtres ni planches, et d'un certain nombre de wigwams : tentes de peaux tendues sur des perches disposées en cône.

Une meute de gros chiens fauves, aux poils longs, soyeux et touffus, entoura la charrette en hurlant. Des gamins qui se roulaient sur le sol se relevèrent en criant, puis s'arrêtèrent, pour nous examiner, immobiles et silencieux. Non loin de là, des femmes faisaient fumer de la viande sur des perches formant gril au-dessus d'un feu de bois vert; d'autres raclaient des peaux; plus loin, d'autres encore transportaient du bois et de l'eau. Au seuil de quelques tentes, des hommes étaient accroupis et fumaient sans bouger.

La voiture s'était arrêtée devant un wigwam

placé au centre du village; l'inspecteur m'y fit entrer. Au milieu de la tente, brillait un feu clair dont la fumée s'échappait par une ouverture située au sommet du cône. Agenouillée devant le feu, jolie et gracieuse avec son teint de bronze et ses longs cheveux noirs et mats qui se tordaient sur son épaule, une toute jeune femme faisait bouillir de l'eau. Au fond, étendu sur une peau de cerf, un bébé de quelques mois vagissait doucement.

« Le chef est-il ici? demanda l'inspecteur.

— Il va venir », répondit en mauvais anglais la jeune femme qui s'était relevée à notre entrée.

Aussitôt elle sortit, et, peu après, la haute silhouette du chef s'encadrait dans l'ouverture de la tente.

C'est un homme superbe que notre chef, malgré ses pommettes un peu trop saillantes et ses yeux légèrement bridés; j'aime surtout son regard droit et franc qui semble ordinairement empreint d'une tristesse résignée, mais où brille par moment le reflet d'une puissante énergie.

L'inspecteur me présenta. L'Indien fit gravement un signe de tête et nous invita du geste à nous asseoir sur des peaux; mais l'inspecteur

lui répondit par quelques phrases en dialecte cri, dont, bien entendu, je ne comprenais pas encore un seul mot. Toujours grave, le chef fit un geste d'acquiescement et, sans une parole, nous accompagna jusqu'au seuil.

Encore un mille de cahots dans notre petite charrette et nous arrivions enfin devant l'école. C'est là que désormais je devais vivre, dans la seule compagnie des Peaux-Rouges.

Mon école, créée tout récemment, est une assez grande cabane de troncs d'arbres équarris recouverte en bardeaux de cèdre. Elle est située à une dizaine de mètres de la trail et encadrée par un fouillis de trembles et de buissons. A droite, un mince filet d'eau limpide, bordé de trembles et de bouleaux, bondit sur les roches moussues, traverse la route et court vers le lac. En arrière de la cabane, la tremblière s'élève en pente douce et se perd un peu plus loin dans une gorge étroite dominée de chaque côté par des coteaux sablonneux couverts de pins assez clairsemés. En avant, le chemin ; puis une grande épinettière sombre. Au fond, sur la gauche, un vallon largement ouvert laisse voir un coin du lac.

A l'intérieur de la cabane, deux pièces blanchies à la chaux et garnies de planchers. La

plus grande, éclairée par deux petites fenêtres, sert de salle de classe; l'autre, n'ayant qu'une seule fenêtre, est le logement de l'instituteur. Sous le toit, un grenier, où l'on accède par une échelle, peut au besoin faire une pièce supplémentaire.

L'inspecteur fit l'inventaire avec moi. Dans la grande salle : une table carrée, une chaise, deux lampes, un grand nombre de bancs; dans un coin, une douzaine de planches et deux tréteaux; au fond, un box-stove : poêle rectangulaire où l'on brûle d'énormes bûches de quatre pieds de long; sur les murs, un petit tableau noir et plusieurs grandes cartes.

Dans la petite pièce, un poêle de cuisine avec four, une table, deux chaises, un bois de lit, une hache, une pelle, deux seaux d'écorce de bouleau et quelques ustensiles de cuisine.

L'inspecteur prit note de ce qu'il me fallait encore :

« Je vais tout de suite le faire envoyer du fort, dit-il; s'il vous manquait quelque chose de plus, prévenez l'agent de la baie d'Hudson, qui vous le fera parvenir. »

Puis il me remit les clefs, me serra la main en me disant adieu, et me laissa seul.

Seul, mon pauvre ami... Tout seul!... Comprends-tu bien tout ce que cela veut dire? Seul au milieu de la forêt, où désormais je devais vivre dans une si étrange situation.

Je m'approchai tout troublé de la porte et regardai dans les bois : rien dans les trembles, rien dans l'épinettière dont l'aspect sombre et mystérieux me fit tressaillir; pas un être vivant, pas un mouvement, pas un frisson. Je tendis l'oreille : pas un bruit; un silence absolu, rendu plus sensible par le murmure léger de la source qui roulait tout près de moi.

Le découragement commençait à m'envahir et mon cœur se serrait douloureusement, quand soudain, à deux pas de la porte, un écureuil rayé sortit d'un trou. Pendant quelques secondes, il me regarda, la tête penchée, la queue en l'air, puis il se mit à fouiller dans les feuilles mortes, sans plus s'inquiéter de moi. Du bord de l'épinettière, un petit oiseau s'envola, traversa la route et vint se percher sur mon toit.

Tu vas rire de moi, mon ami, mais la vue de ces bestioles me fit du bien; c'étaient des compagnons; je ne me sentais plus si seul; je rentrais doucement pour ne pas les effrayer, pris un morceau de la galette que j'avais

apportée, et revins l'émietter devant la porte.

Dans l'après-midi, un vieil Indien m'apporta du fort quelques objets et des provisions; il me demanda une plaque de tabac, que je m'empressai de lui donner, et il partit. Je ne vis plus personne ce jour-là.

Le lendemain, dès le soleil levant, j'étais en train de préparer mon déjeuner, lorsqu'une vieille femme toute branlante entra et, elle aussi, me demanda du tabac; puis elle s'assit sur un banc, contre le mur de la salle de classe, bourra sa pipe et se mit à fumer en silence. Après elle, d'autres arrivèrent encore, et un véritable défilé commença : des hommes, des femmes, qui tous venaient me demander du tabac, et dont quelques-uns s'asseyaient ensuite, comme la vieille, sur les bancs de l'école.

Je commençais à m'effrayer de cette demande incessante de tabac, car il est cher au poste de la baie d'Hudson, aussi je résolus d'y mettre fin et de n'en plus donner. Bien m'en a pris : comme j'ai pu le voir dans la suite, mon traitement n'y aurait pas suffi.

Un peu plus tard, le chef entrait à son tour pour me dire qu'il avait annoncé mon arrivée et que je pourrais commencer quand cela me

conviendrait. Quelques enfants étaient déjà là; bientôt d'autres arrivèrent, et je pris le parti de les interroger aussitôt.

Ah! mon pauvre ami, quelles transes au bout d'un instant quand je vis tous ces petits yeux noirs et farouches se fixer sur moi pleins de haine, pour les détourner ensuite lentement devant mon regard! Quand je sentis ces petites cervelles sauvages se dérober et m'offrir une résistance passive en refusant de répondre!

Ils étaient là une trentaine d'enfants, garçons et filles de tous les âges, baissant le front comme des chèvres prêtes à foncer et coulant, sous leurs paupières bridées, des regards méfiants sur cet étranger, ce blanc, cet ennemi de leur race, qui venait là les ennuyer sans qu'ils pussent comprendre pourquoi.

Alors je me rappelai que mon unique prédécesseur avait dû quitter la réserve au bout de peu de temps pour n'avoir pas pu dominer ces étranges écoliers, et une légère angoisse m'étreignit.

J'essayai d'abord de les persuader, en leur parlant avec douceur : peines perdues. Alors j'élevai la voix, me fis autoritaire et donnai des ordres : pas de résultats... Que faire?... Je m'attaquai au plus grand et au plus fort et

voulus sévir : un grondement de révolte se fit entendre et, de dessous leurs vêtements, quelques-uns tirèrent ostensiblement de grosses pierres, qu'ils placèrent à côté d'eux sur le banc. Et, parmi les vieux Indiens qui fumaient, impassibles, au fond de la salle, pas un mot, pas un geste pour intervenir !

Affectant une tranquillité que je n'avais guère, je regardai fixement les mutins les uns après les autres, puis j'allai prendre un de mes seaux d'écorce et passai lentement entre les bancs pour enlever les pierres.

Mon attitude impressionna-t-elle un peu ces petits sauvages? Je ne sais, mais ils me laissèrent faire sans bouger. Quelques-uns seulement essayèrent de résister en serrant dans leur main leur pierre, que je fus obligé d'enlever de force.

Encore une fois j'essayai d'obtenir un résultat par des paroles fermes et graves : rien Alors je renvoyai tout le monde en déclarant que j'allais prévenir le chef.

Bientôt mon école fut vide et je restai tout seul. L'après-midi s'écoula lentement. J'essayai pourtant de m'étourdir en me donnant beaucoup de mouvement et je terminai mon installation. Mais le soir vint; la nuit tomba;

j'allumai ma lampe et, accoudé sur une table dans la grande salle, je me mis à penser.

Comment pourrai-je me tirer d'affaire? Comment arriverai-je à me concilier ces petites âmes sauvages et méfiantes? En admettant que j'y parvienne, comment supporterai-je cette vie si radicalement opposée à celle dont j'avais l'habitude? Autant de questions que je retournais en vain dans mon cerveau lassé, et qui me remplissaient d'incertitude et de pénible anxiété.

Il y avait déjà longtemps que je rêvais ainsi, quand une série de chocs violents et presque simultanés résonna sur ma porte et brusquement me fit lever. Presque aussitôt une nouvelle grêle s'abattait sur la partie de mes tuyaux de poêle s'élevant au-dessus du toit : ils tressautèrent violemment et s'effondrèrent avec fracas. Je courus vers la fenêtre et pus apercevoir, à la lumière de la lune, une bande de gamins noirs reculant rapidement et se dissimulant à l'ombre de l'épinettière. Alors, pour essayer de les intimider, je pris mon fusil et ouvris la porte : elle était criblée de flèches.

Je m'avançai sur la route : plus un bruit, plus un mouvement. J'entrai dans l'épinettière : personne. Supposant qu'ils s'étaient

enfuis en se glissant sur la mousse épaisse, à l'abri des arbres touffus, je rentrai dans la maison, et le reste de la nuit s'écoula sans incidents.

Le lendemain je rendis visite au chef pour l'avertir de ce qui s'était passé la veille et lui demander son concours. Il me répondit gravement que justice serait faite, et je sus bientôt après qu'il avait tenu parole.

Je ne veux pas, mon cher ami, te raconter dans les détails toutes les misères de mes débuts, ni te parler des heures de découragement qui les suivaient; ma nuit n'y suffirait pas, et je dois être au fort avant le jour si je veux que ma lettre parte. Et pourtant que de difficultés j'ai eues! Que de mal m'ont inconsciemment donné tous ces pauvres petits êtres à la figure de bronze! Pendant bien des jours il m'a fallu les tenir avec une fermeté qui ne pouvait se démentir un seul instant, sans quoi je risquais fort de voir éclater une révolte dont les conséquences pouvaient être sérieuses. Et maintenant cependant ils sont tous mes amis et j'en fais ce que je veux; mais je suis encore bien certain que jamais, en dépit de toute cette fermeté, je n'aurais pu rien en tirer si je n'avais saisi toutes les occasions qui s'offraient

de les désarmer par la bienveillance et la bonté.

Ah! nous sommes à présent bien loin de la méfiance du début et je ne suis pas peu fier de ce résultat. Je ne suis plus seulement l'instituteur, mais encore l'ami et le confident de tous : celui que l'on consulte dans toutes les circonstances, qui tranche les difficultés, qui invente et organise les jeux, qui console quand on est dans la peine.

Comment en suis-je arrivé là? Je ne m'en rends pas moi-même exactement compte. Je suppose pourtant que c'est en restant simple et naturel; en évitant le plus possible de prendre des allures de pédagogue et surtout des airs de maitre; en m'intéressant autrement qu'en censeur et en moraliste à tout ce que font et pensent mes écoliers, même en dehors de l'école; en prenant très souvent part à leurs jeux, que j'essaye de diriger comme un camarade plus âgé; en arrêtant même au besoin les heures de travail pour improviser des distractions lorsque je sens commencer la lassitude, d'où naissent infailliblement l'inattention d'abord, et ensuite, si les reproches viennent s'y joindre, la révolte.

Je suppose que bon nombre de nos institu-

teurs de France seraient passablement scandalisés s'ils entraient à certaines heures dans mon école : ce matin, par exemple, alors qu'élèves et maître lançaient avec entrain, dans une cible dessinée sur la porte, des flèches de papier munies de becs de plumes, dont le maître a lui-même enseigné la confection à ses élèves.

Que veux-tu? mon ami, ce sont des échappatoires nécessaires, et c'est grâce à cela que, lorsque je réclame l'attention, tous mes petits sauvages s'alignent silencieusement, mais joyeusement sur les bancs. Alors, tout tranquillement et en causant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, je leur apprends à lire, à écrire sur des ardoises, à compter. Puis, lorsque le premier effort mécanique, celui qui compte et qui reste, est donné, je passe à autre chose. Je ne leur enseigne rien, mais je leur raconte, non pas la fastidieuse histoire scolaire, mais des histoires qui sont l'histoire : celle de la nature, comme celle de l'humanité.

Eh bien ! mon ami, tous ces petits sauvages m'écoutent avec intérêt et me comprennent; je les vois avec plaisir m'interrompre pour interroger ou même pour donner leur avis; je

les pousse le plus possible à le faire, et je suis toujours surpris, malgré la naïveté de la forme, de la justesse de leurs réflexions.

Aussi la tâche me paraît-elle douce, et même trop facile maintenant que j'ai gagné le cœur de mes écoliers. Il n'en est pas un, à présent, qui ne cherche de lui-même l'occasion de m'être agréable, et il ne se passe pas un seul jour sans que l'un ou l'autre m'en apporte la preuve.

Non seulement je n'ai, durant mes heures de classe, que des modèles d'attention et de bonne volonté, mais mes écoliers sont devenus, sans que je le cherche, mes pourvoyeurs en toutes choses, et je suis bien obligé d'accepter, car un refus les afflige profondément.

Tous les jours je reçois des produits de leur chasse et de leur pêche : lapins et coqs de bois, truites et poissons blancs (1). Quand le bois manque à l'école et que l'un d'eux s'en aperçoit, il n'est pas un de mes aînés qui ne s'empresse de prendre une hache et d'aller dans la forêt chercher les meilleures épinettes rouges, mais je me fais alors un devoir de les accompagner, et ce sont eux qui m'ont appris

(1) Corégone blanc.

le métier de bûcheron. Pendant que nous débitons le bois, les filles courent au village, reviennent avec des traîneaux plats tirés sur la neige folle par les gros chiens fauves, et bientôt les bûches s'empilent contre le mur de l'école.

Une grande fille de quatorze ans est en train de me confectionner, avec les peaux de daims les plus fines, un habit complet orné de broderies de perles et bordé de fourrure de rat musqué, dont les coutures, faites avec des tendons, laissent échapper tout du long de fines languettes de cuir taillé. J'ai déjà des mocassins brodés et bordés d'hermine; des calumets en ocre rouge sculptés; des bonnets de peau avec des petites gaines pour fixer les plumes d'aigles ; des sacs à feu (1) dont la plupart sont faits avec des fourrures précieuses comme n'en portent pas souvent les plus élégantes Parisiennes. Jusqu'à ma plus jeune écolière, jolie petite fille de cinq ans, qui, tout dernièrement, m'apportait un grand cassot d'écorce de bouleau plein de pembinas.

Cela ne te dit certainement rien, à toi. Mais de ces petits fruits rouges, si nombreux à l'au-

(1) Le sac à feu se porte à la ceinture. Il est destiné à mettre le tabac, la pipe et le briquet ou les allumettes

tomne, il ne reste en janvier que quelques rares grains gelés disséminés dans les bois. Aussi, pendant plusieurs jours, la pauvre petite avait parcouru toute seule les bords du ruisseau, s'efforçant de courber des tiges d'arbustes trop fortes pour elle, disputant grain à grain les fruits restants aux écureuils et aux coqs de bois, et cachant le soir, dans le creux d'un rocher, son plat d'écorce qu'elle couvrait de branches pour l'abriter des écureuils. Enfin, après bien des efforts et bien des pas dans la neige profonde, elle avait fini par remplir son grand plat et me l'apporter, toute heureuse et toute fière.

Je ne pouvais laisser pareille preuve de dévouement sans récompense, et j'ai invité ma petite amie à venir goûter avec moi les confitures que je ferais avec ses pembinas. Je me suis mis en frais pour elle : au lieu de la banic, sorte de galette qui pour nous remplace ordinairement le pain, j'ai fait de mon mieux pour confectionner du pain passable; j'ai même essayé de la confiserie en coulant du sucre cuit sur des noisettes hachées; et, pas plus tard qu'hier soir, j'étais attablé en face de cette gentille frimousse noire devant un mirifique repas. Succès, mon ami, succès! Jamais peut-

être petite figure indienne n'a reflété si grand plaisir. Mon extraordinaire nougat obtint tous les suffrages, dépassant même, et sans mal, la confiture de pembinas pourtant volontairement trop sucrée...

Eh bien, non ! je ne suis plus seul, puisqu'ici, non seulement parmi mes enfants mais encore parmi les anciens du village, j'ai des amis comme, si je t'excepte, jamais je n'en eus ailleurs. D'autre part j'ai la conviction de remplir une mission modeste mais utile. Je devrais donc être, et je serais heureux, s'il ne me manquait cette chose nécessaire à tous : la famille. Et pourtant, tous les soirs, à l'heure si triste du crépuscule, je m'accoude sur une table dans mon école devenue déserte, les souvenirs du passé m'envahissent peu à peu comme une marée montante, et souvent, je peux bien te l'avouer à toi, bien souvent je me mets à pleurer.

Pourquoi? Quelles visions de bonheur détruit puis-je donc évoquer de tout ce passé mort? Est-ce ma famille?... Je ne la connais pas : elle s'efface dans mes souvenirs d'enfance derrière l'image du pion, comme la maison paternelle derrière les murs d'un collège. Est-ce ma jeunesse s'écoulant grise et terne dans

cette prison scolaire? Sont-ce les jours d'efforts inutiles et de misère passés ensuite dans les rues maussades et sombres de Paris?... Non, rien ne surnage dans tout ce passé qui mérite une larme ou même un regret, excepté le souvenir vivace de ta constante amitié. Mais alors j'étais plein de rêves, d'espérances et d'illusions; je croyais à l'avenir, je croyais à ma force, et je montais gaiement à l'assaut de la vie avec l'enthousiasme, l'assurance et la folie de ceux qui ne la connaissent pas.

Tout m'a trompé. Tout est fini... J'ai fait le tour du présent et sondé l'avenir. Que je reste sur ma réserve ou que j'aille autre part, je ne vois rien... rien... tout est noir; l'avenir est fermé; tout est mort; et dans mes soirées solitaires je pleure tous mes rêves écroulés. Oh! les illusions qui s'en vont : quel douloureux arrachement!

Pardonne-moi, mon ami, cet instant d'humeur noire, mais je suis impressionné malgré moi par la solitude et le silence de cette nuit de veille. Et puis je me sens aussi légèrement énervé par la fatigue qui commence. Et puis, avoir tant et tant espéré pour en arriver là!...

Je dois maintenant te raconter une scène étrange qui s'est passée deux mois après

mon arrivée, un soir de la fin d'octobre.

Il faisait nuit et il pleuvait. Je m'étais, comme tous les soirs, assis près de mon poêle dans ma cabane, à peine éclairée par la lueur de ma petite lampe, et là, comme d'habitude, je regardais se dérouler dans l'ombre les fantômes du passé. Dehors le vent sifflait et les branches craquaient sous les rafales (1). Sur les lames de bois sonores de mon toit, la pluie crépitait comme sur une peau de tambour. Quelquefois une mitraille de larges gouttes, chassée par un coup de vent, arrivait de plein fouet dans les fenêtres et faisait vibrer les carreaux.

Tous ces bruits réguliers et monotones avaient fini par me causer une sorte d'énervement pénible auquel j'essayais en vain d'échapper en tisonnant bruyamment mon feu.

Soudain je me retournai, croyant avoir entendu secouer du dehors le loquet de fer de la porte. Une visite à pareille heure et par un

(1) Depuis plusieurs mois j'étais installé dans une cabane de bois solitaire, aux confins de la réserve du Lac des Pins, non loin du campement des Indiens, me mêlant parfois à la vie de ceux-ci, chassant avec eux, n'ayant d'autre voisinage d'Européens que celui de l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, à quelques milles de là, vivait isolé comme moi, lorsque ceci se passa.

tel temps me paraissait inadmissible; aussi, croyant m'être trompé, je restai quelque temps sans répondre.

« Qui est là? » criai-je enfin.

Rien... plus un bruit. Pourtant j'approchai de la porte et l'entr'ouvris. J'entendis alors à côté de moi une respiration haletante et j'entrevis dans la nuit une silhouette qui s'appuyait contre le mur.

« Qui est-ce?... Que voulez-vous? »

Un murmure indistinct fut la seule réponse.

« Entrez... Mais entrez donc! »

L'ombre ne bougea pas.

Je m'éloignai pour prendre la lampe. Alors j'entendis une exclamation faible et triste comme un sanglot d'enfant et une voix douce et plaintive qui murmurait en anglais :

« Venez... blanc... Venez. »

Je revins rapidement avec la lampe, dont la flamme vacillait au souffle du vent, et pus reconnaître enfin, hors d'haleine et ruisselante d'eau, la jeune femme du chef dont je t'ai déjà parlé.

« Vous! m'écriai-je. Qu'y a-t-il?... Mais entrez donc! »

Mais elle restait toujours immobile sous la pluie glacée, l'épaule appuyée contre le mur,

tenant d'une main un morceau d'étoffe roulé, comprimant de l'autre sa poitrine haletante et tournant ses yeux égarés vers les bois.

Elle avait dû courir longtemps et très vite et paraissait épuisée. J'allais lui prendre la main pour la faire entrer, mais soudain elle tourna vers moi son visage empreint d'une douleur intense, ses yeux se firent suppliants, elle me saisit la manche et reprit de sa voix plaintive :

« Venez... blanc... venez... Il pleut sur mon enfant. »

Alors je me souvins d'une scène vue trois jours auparavant et je compris à demi. Revenant ce jour-là du fort de la baie d'Hudson, où je vais parfois le dimanche passer quelques heures avec l'agent, j'avais aperçu, en traversant le village indien, la malheureuse entourée d'un groupe d'autres femmes silencieuses. Elle était assise, immobile et insensible, devant son wigwam, contre lequel sa tête inclinée s'appuyait en arrière; sur le cuir blanc de la tente, ses longs cheveux noirs se déroulaient au hasard; ses lèvres détendues étaient légèrement entr'ouvertes, et ses yeux dilatés semblaient fixer avec stupeur quelque chose dans un vague lointain. Elle tenait sur ses genoux

le corps de son enfant, âgé de quinze mois, qui venait de mourir.

Le lendemain, j'avais appris par mes écoliers que le petit corps venait d'être enseveli.

Qu'y avait-il donc de nouveau pour que, trois jours plus tard, la pauvre femme accourût ainsi vers moi dans la nuit et dans la tempête? Que signifiaient ses étranges paroles, et où voulait-elle me conduire? Était-elle affolée par la douleur, ou s'agissait-il d'une chose que mon ignorance des coutumes indiennes m'empêchait de comprendre?

Je voulus encore la faire entrer, mais elle se retint désespérément au montant de la porte; sa main, que je sentais trembler, se crispa sur ma manche et m'empêcha de reculer; et toujours les mêmes mots, murmurés du même accent doux et plaintif, s'échappaient de ses lèvres à intervalles réguliers :

« Venez... blanc... venez...

— Où cela? » demandai-je.

Mais elle semblait ne pas entendre et répétait sans cesse sur le même ton :

« Venez... Il pleut sur lui... Sur mon enfant.

— Lâchez-moi et entrez un instant, lui dis-

je en me décidant; je vais poser la lampe et vous suivre. »

Mais elle ne bougea pas et je fus obligé de faire un brusque effort pour dégager ma manche et rentrer dans la salle. N'avait-elle pas compris et crut-elle à un refus? Je le pense, car aussitôt elle s'affaissa contre le mur en poussant un faible cri d'angoisse et se mit à mordre à pleine bouche le morceau d'étoffe qu'elle tenait, avec une expression si douloureuse que je me sentis bouleversé. Rapidement je pris mes clefs, éteignis la lampe et sortis en fermant la porte. Alors la jeune Indienne se redressa d'un bond, me saisit par la main et se dirigea vers le bois.

Une vague lueur filtrait à travers les nuages et la nuit n'était pas tout à fait noire; mais le vent sifflait dans la rigide ramure des trembles sans feuilles et gémissait en tordant les branches touffues et sombres des épinettes; la pluie froide tombait à larges gouttes; les buissons couverts d'eau nous cinglaient la figure, et, non loin de là, semblable au cri d'un homme en détresse, éclatait le hurlement d'un lynx.

Insensible à tout, ma compagne courait aussi vite que le permettaient les obstacles et

m'entraînait derrière elle en me tenant toujours la main. Sous les noirs arceaux formés par la ramure des épinettes s'enchevêtrant au-dessus de nos têtes, des entassements de troncs morts qu'il fallait escalader nous barraient à chaque instant le passage ; et, quand je m'arrêtais pour tâter devant moi, cherchant où mettre le pied pour ne pas glisser dans les trous, j'entendais de nouveau s'élever la voix faible et triste qui répétait toujours les mêmes mots.

Derrière l'épinettière serpentait un ruisseau ; la jeune Indienne ne prit pas même le temps de chercher un tronc renversé formant passerelle : toujours courant et m'entraînant, elle se jeta dans l'eau glacée qui montait jusqu'à la ceinture et franchit le ruisseau à gué. Sur l'autre rive parut une lisière de saules tellement serrés qu'il fallut nous y frayer un passage de force ; puis un bois d'ormes encombré de troncs morts et une nouvelle tremblière broussailleuse.

Et nous courions sans cesse à travers tout ; et c'était si impressionnant, cette course folle dans la forêt et les ténèbres, qu'il me sembla bientôt être le jouet d'une fantastique hallucination. Je ressentais le même vertige que fait

éprouver un cauchemar, mes tempes battaient à grands coups sourds, mon cerveau bouillonnait, et tout semblait tournoyer devant mes yeux.

A un certain moment, un sourd grondement me fit tourner la tête : deux lueurs bleuâtres brillaient dans l'ombre, et j'entrevis à quelques pas la masse noire d'un ours immobile. Mais l'Indienne ne s'en soucia pas et passa devant l'animal sans même le regarder.

Et nous courions toujours, dans la nuit et sous l'averse, à travers les fourrés mouillés qui me déchiraient les mains et la figure. Et toujours défilaient autour de nous les larges taches noires des pins et des épinettes, ou les silhouettes échevelées des autres arbres dépouillés de leurs feuilles.

Enfin, en arrivant dans une petite clairière, ma compagne ralentit sa marche, chercha quelque temps autour d'elle, puis elle s'arrêta soudain à cinq ou six pas d'un grand pin, me lâcha la main et s'agenouilla sur le sol.

« Il pleut, soupira-t-elle... Il pleut sur lui! »

Alors je me baissai pour regarder à mon tour et je vis que c'était vrai : la tombe était à mes pieds, petite fosse à peine creusée de quelques centimètres; une bête avait dérangé

les pierres et les écorces qui la recouvraient; le petit corps, à demi découvert, apparaissait à fleur de sol, tranchant en noir mat sur la terre sablonneuse et blanchâtre, et il pleuvait sur lui.

Avec des mouvements brusques et une hâte fébrile, l'Indienne acheva de découvrir la tombe; je voulus l'aider, mais elle arrêta ma main. Elle souleva le cadavre mouillé qu'elle posa sur son genou, l'essuya doucement avec un coin de l'étoffe qu'elle avait apportée et l'enveloppa soigneusement dans cette étoffe en laissant la tête au dehors. Puis elle débarrassa la fosse de débris de mousse flétrie et des feuilles mortes chassées là par le vent, et en aplanit le fond en raclant la terre avec une pierre. Ensuite elle étendit son enfant sur une large roche, le recouvrit d'écorces, me fit signe de rester près de lui et s'éloigna rapidement dans l'ombre.

Longtemps je l'entendis courir sous bois, allant et revenant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme si elle errait sans but déterminé. Souvent elle s'arrêtait et j'entendais alors gratter contre les arbres. D'autres fois je n'entendais plus rien.

Je commençais à m'étonner de cette longue

absence et à me demander ce qu'elle pouvait chercher, quand je la vis réapparaître avec un chargement de mousse fraîche et de nouvelles écorces.

Elle garnit le fond de la fosse d'un épais tapis de mousse et y coucha le petit corps qu'elle abrita sous plusieurs rangées de larges écorces. Puis elle s'assit devant la tombe, s'appuyant d'une main sur le sol, et la contempla quelque temps immobile et silencieuse.

Le vent, qui s'était calmé, gémissait légèrement dans les branches; la pluie tombait avec un bruit doux et régulier; de larges gouttes, se détachant des buissons, crépitaient de toutes parts avec un son mat sur les feuilles mortes détrempées, et c'était une chose émouvante et lugubre que de voir cette malheureuse femme ensevelissant ainsi son enfant dans les bois déserts, la nuit et sous la pluie.

Soudain une autre plainte, aussi légère que celle du vent, s'éleva tout près de moi, se mêlant aux bruits de la nuit : la jeune Indienne, toujours immobile, murmurait doucement devant la tombe, de sa voix lente et triste, des paroles entrecoupées de silence, incompréhensibles pour moi.

Enfin elle se tut et se releva lentement. Elle

prit de longues pièces de bois qu'elle plaça en travers sur la fosse, et je roulai jusque-là de lourdes pierres pour recouvrir le tout.

Quand ce fut fini, qu'elle eut fait une dernière fois le tour de la tombe en bouchant avec de la mousse les interstices des pierres, l'Indienne s'avança vers moi. Elle me tendit sa main qui n'était plus crispée comme auparavant, prononça quelques mots que je ne pus comprendre et m'entraîna de nouveau, mais cette fois sans courir, à travers le bois.

Plus calme qu'en venant, elle suivait les sentiers tracés par les animaux sauvages, le ruisseau fut franchi sur un tronc tombé en travers, et bientôt après nous arrivions sur la trail. Je reconduisis la pauvre femme épuisée jusqu'à l'entrée du village et revins en toute hâte dans mon école.

Cette pénible nuit m'avait si profondément impressionné que longtemps après j'étais encore obsédé par les scènes que j'avais vues s'y dérouler comme en un rêve. Plus tard j'appris que le chef était absent ce jour-là. Il eut connaissance de ma sortie nocturne et, quoiqu'il ne m'en ait jamais parlé, j'ai compris qu'il m'en savait gré.

Je n'ai jamais su pourquoi l'Indienne était

venue me chercher pour l'accompagner, au lieu de s'adresser aux femmes du village. Je n'ai pas compris non plus comment elle avait appris l'accident arrivé à la tombe de son enfant. Est-ce par l'avertissement de quelqu'un ayant passé là dans la journée? Personne, m'a-t-on dit, n'est allé dans cette direction ce jour-là. Est-ce alors par pressentiment?... Qui sait?

Mais depuis ce temps, chaque fois que je passe devant le wigwam du chef, je vois paraitre sur les lèvres de sa jeune femme un léger sourire de remerciement et briller dans ses yeux une lueur de reconnaissance émue.

Et maintenant, mon cher ami, je dois arrêter cette interminable lettre, car la nuit passe, le fort est à près de cinq kilomètres, la neige est haute sur la trail, et l'employé de la Compagnie qui doit me servir de courrier part au lever du soleil.

Tu dois du reste, à présent, te rendre compte de ce qu'est ma vie sur ma réserve du Lac des Pins.

A part les quelques instants pénibles de l'heure du crépuscule, le reste de mes jours est calme et tranquille. Aussi, après tant d'années d'agitation et d'angoisse qui furent mon lot jusqu'ici, je me laisse vivre sans penser à

rien... Est-ce sagesse ou lâche résignation?...

Adieu, mon ami, adieu : le ciel commence à pâlir légèrement derrière les grands pins qui se dressent à l'est de mon école et j'entends pépier dans les bois. Chasse bien loin de ton esprit la pensée que je t'oublie, tu vois bien toi-même à présent que je ne le pourrais pas. De ton côté pense à l'impatience causée par mon isolement, au retard de plusieurs mois que peut entrainer la perte d'un seul jour, et réponds de suite à ton pauvre ami qui te serre bien cordialement les mains.

MARTHA L'INDIENNE

PROLOGUE

« Nos wigwams sont détruits et nos tribus sont dispersées. La maladie terrible (1) apportée par les blancs vous a couchés à terre, fiers et vaillants chasseurs, et toi, ô mon ami, tu n'es plus... Et pourquoi te pleurerais-je?... Chante, Otania, chante ton dernier chant!... La mort t'a pris sans gloire lorsqu'à peine tu atteignais l'âge d'homme, mais le Wacondah qui aime les chasseurs braves a su te distinguer et t'appeler auprès de lui... Chante, Otania, chante ton dernier chant... Les Manitous t'escortent et te protègent, vaillant et doux ami, mais auprès d'eux comme dans ton wigwam ta femme t'est nécessaire, tu m'attends, tu m'appelles, je le sais, je le sens!... Chante, Otania, chante ton chant de mort!... »

(1) Variole

Et tout en psalmodiant mélancoliquement sa complainte, Otania, la jeune Indienne, errant au bord de la rivière, arrachait aux buissons des fleurs blanches, les tressait en couronne, s'en ceignait la poitrine, la ceinture; en emplissait une fosse oblongue creusée dans le sable au pied d'un pin; et de temps à autre, elle regardait dans un canot d'écorce amarré aux ormes de la berge une petite fille qui dormait au soleil : « Le Wacondah te sauvera, enfant de nos amours. Mon doux ami est mort, il faut que j'aille le rejoindre. »

Elle détacha le lien de saule qui retenait le canot et le poussa au large. La légère embarcation pivota sur elle-même, dériva lentement au fil de l'eau, et disparut derrière les grands ormes noirs au premier coude de la rivière. La jeune Indienne soupira, suivit des yeux le frêle esquif qui s'en allait vers l'inconnu; puis elle se releva, revint vers la fosse oblongue creusée dans le sable au pied d'un pin, s'étendit dans les fleurs blanches et attendit la mort...

Sur les eaux claires de la rivière pailletées de points de feu par le soleil, entre un double rideau de bois noirs et déserts, le frêle canot d'écorce glisse rapide et s'éloigne, frôle roseaux et nénuphars, heurte en grinçant les

berges, rebondit doucement contre elles, s'en écarte soudain, se balance et tournoie, berçant la petite fille endormie. Pas un être humain dans la forêt sans fin. Mais, dans la sombre ramure des pins, les écureuils s'ébattent, bondissent, jacassent et rient; sur les talus broussailleux des rives, les lapins folâtrent, se poursuivent, culbutent, s'arrêtent soudain, dressent les oreilles, se mâtent, regardant par-dessus les hautes herbes passer la fragile nef d'écorce blanche; et de temps à autre, de l'épaisseur des fourrés, émerge la fine silhouette d'un daim gris pâle, la puissante masse sombre d'un élan, ou la grosse tête rêveuse d'un ours noir.

Parcourant son orbe immense, le soleil s'élève lentement dans un ciel bleu pur, déversant ses flots de lumière blonde sur le sombre infini des bois, semblant suivre dans sa course rapide le frêle canot d'écorce. Il atteint le zénith, flamboie au-dessus de la rivière qui resplendit sous ses rayons ardents. Puis il décline, s'abaisse vers l'occident, disparaît derrière la cime sombre des pins et des mélèzes, et la nuit envahit les sous-bois.

Depuis quelque temps déjà, réveillée par la faim, la petite fille s'agite et bavarde. Elle

se redresse, s'assied au fond du canot, et sa petite figure bronzée, qui dépasse à peine la bordure de l'embarcation, regarde avec stupeur les rives boisées défiler devant ses yeux.

Le canot glisse toujours, rapide, dérivant sans bruit au fil de l'eau, se balançant mollement et tournoyant dans les remous. Soudain il vient frôler la rive. Il heurte une pointe de terre. Au même moment, d'un bouquet de broussailles une silhouette humaine se dresse, son bras s'allonge au-dessus de la rivière, saisit au passage la barque légère, et une exclamation de surprise retentit.

DANS L'OUEST

Sous les voûtes obscures formées par les branches enchevêtrées d'une haute tremblière, enfouie dans un fouillis de buissons, une cabane de troncs d'arbres se dresse auprès de la rivière, toute petite dans la forêt énorme, toute seule dans le désert sans fin. Devant la porte ouverte un vieux chasseur franco-canadien, vêtu de cuir d'élan, à la figure hâlée et ridée, est assis sur un tronc d'arbre et regarde, par delà les pins de la rive

opposée, le soleil décliner et disparaître, teignant le ciel de rose.

Mais soudain le vieux chasseur tourne la tête, tend l'oreille et sourit. Dans le silence sonore du soir, une voix jeune, claire et gaie, s'élève, semblant jaillir des fourrés en fleurs, et une douce mélopée indienne s'envole sous la voûte sombre des grands arbres.

« Martha ! » murmure le vieux chasseur.

Entre les grêles tiges flexibles des pembinas qui se croisent en ogive au-dessus de sa tête, et dont les larges couronnes de fleurs blanches, trop lourdes pour les frêles rameaux, retombent jusqu'à elle, encadrent et frôlent son joli visage de bronze aux longs cheveux noirs flottant sur ses épaules, une toute jeune Indienne vient de paraître, et, leste et gracieuse dans sa blouse et sa courte jupe de fine peau de daim, dans ses mocassins de cuir souple qui semblent frôler sans bruit le sol moussu, elle s'avance vers la cabane et s'arrête devant le vieux chasseur.

« Bonjour, père ! » dit-elle.

De nouveau le vieux chasseur sourit, et son visage rayonne.

« Martha ! » répète-t-il.

Et, tandis que Martha rentre et prépare le

repas du soir, il s'installe sur un escabeau et la contemple d'un air heureux

« Tu restes bien longtemps dehors à présent, demande-t-il. D'où viens-tu donc, Martha?

Mais le front lisse de Martha se ride, ses sourcils se froncent au-dessus de ses prunelles de jais; ses lèvres se mettent à trembler, et elle a un geste d'impatience à peine perceptible.

— De la coulée aux castors, père.

Le front du vieux chasseur s'assombrit à son tour et ses regards se voilent. Depuis quelque temps, Martha ment et le trompe... Pourquoi?... Depuis le jour où, quinze ans auparavant, il avait recueilli une petite Indienne qui dérivait au fil de l'eau dans un fragile canot d'écorce, depuis le jour où, vieux et rude trappeur, il avait entrepris d'élever à lui seul cette frêle petite fille qui maintenant faisait son bonheur, Martha s'était toujours montrée douce, patiente et dévouée. Pas une ride n'avait effleuré son visage souriant et satisfait, et jamais elle n'avait rien eu de caché pour celui qu'elle appelait son père.

— Autrefois, Martha, murmure le chasseur, quand tu étais toute petite, toute petite, rien ne m'aurait coûté pour satisfaire un de tes

caprices d'enfant. J'ai souvent, au moindre désir de toi, fait bien des milles pour aller au fort chercher ce que tu demandais. J'ai passé bien des nuits d'hiver à l'affût dans la neige glacée pour pouvoir te parer des fourrures les plus belles. Aussi t'ai-je toujours vue contente et toujours vue sourire. Mais depuis quelques jours tu ne souris plus, Martha; tes yeux brillent comme ceux d'un fiévreux, parfois ils pleurent, je le vois bien, et parfois ils semblent songeurs. Pourquoi, Martha? Qu'as-tu?... Si quelque chose te manque, pourquoi ne pas me le dire?... Parle, Martha! Dis-moi ce que tu veux. Que ne ferais-je pas, tu le sais bien, pour te revoir heureuse!

Dehors, dans la forêt sans fin, les bourgeons éclatent sous la poussée de la sève ; les myriades de fleurettes blanches étoilant les buissons embaument la tiède et lumineuse atmosphère; les jeunes feuilles verdissent dans les rameaux noirs ; les poissons se poursuivent et bondissent dans les eaux claires de la rivière; et de toutes parts, dans la nuit calme sillonnée de lucioles, fuyantes étincelles bleues, résonnent les battements d'ailes sonores des petits coqs de bois... Tout s'anime et tout reprend vie au souffle du printemps...

— Rien, père! répond Martha... Rien! »

Mais, en même temps, elle détourne la tête; ses lèvres tremblent, ses sourcils se froncent, et ses yeux, noirs comme jais, s'assombrissent encore davantage.

Le lendemain matin, comme d'habitude, le vieux chasseur prit son fusil et parut s'enfoncer dans la forêt; mais, au lieu de s'éloigner en ligne droite dans la direction du vent, il fit un demi-cercle autour de la cabane et vint s'étendre le long d'un vieux tronc renversé. Peu après, Martha sortit à son tour, elle regarda autour d'elle, écouta pendant quelques instants, puis, leste et légère, elle disparut dans les buissons. Le chasseur se releva, les yeux fixés vers le sol moussu, et prudemment suivit la piste.

Sous la voûte sombre des trembles et des bouleaux où pointent les feuilles naissantes; sous les grandes arches formées par les grêles tiges de pembinas en fleurs, à travers les fourrés de poiriers nains en fleurs, de cerisiers nains en fleurs, de prunelliers en fleurs, aspirant la brise tiède et embaumée, Martha marche rapide. Ses longs cheveux noirs dénoués flottent sur ses épaules; dans ses grands yeux noirs semble flamber, de plus en plus vive

à mesure que la jeune fille avance, une lueur d'espérance et de joie. Soudain, au bord d'une clairière, Martha s'arrête : elle cueille au-dessus d'elle une large couronne de fleurs de pembinas, la fixe dans les boucles noires de ses cheveux, presse de ses deux mains sa poitrine oppressée et regarde à travers les branches. Enfin elle se décide : elle franchit d'un bond les dernières broussailles qui masquent la clairière, et pousse un cri heureux :

« Jack! »

Derrière Martha, se coulant doucement à travers les branches, le vieux chasseur, lui aussi, arrive au bord de la clairière. Il écarte sans bruit les rameaux fleuris des buissons, regarde, et une sourde exclamation de stupeur lui échappe :

« Jack Mac Creary! »

Debout de l'autre côté de la clairière, un grand jeune homme de race blanche tend les bras à Martha, qui s'y précipite et qui appuie sa tête sur son épaule.

Alors le vieux chasseur recule, battant l'air de ses bras; ses jambes vacillent, et il s'écroule au pied d'un arbre. Une souffrance intense, qu'il ne peut définir, l'étreint et l'oppresse. Ses yeux errent, hagards. Soudain une grimace

effrayante tord son visage crispé, et, pour la première fois, des paupières desséchées du rude coureur de bois, de grosses larmes s'écoulent et ruissellent sur ses joues tannées.

Le soir, quand Martha revint à la cabane, le vieux chasseur ne lui demanda pas où elle était allée; mais, lorsqu'il entendit, semblant jaillir des fourrés en fleurs, s'élever sa voix jeune, claire et gaie, lorsqu'il entendit sous la voûte sombre des grands arbres s'envoler la douce mélopée indienne, la même effrayante grimace que le matin tordit son visage, et il fut obligé de sortir pour cacher ses larmes...

***

En ce temps-là, les vastes territoires du Nord-Ouest canadien appartenaient encore à la Compagnie de la baie d'Hudson, et ses chefs de poste, « ses bourgeois », étaient maîtres absolus dans les forts. Si la plupart d'entre eux étaient des hommes loyaux et sincères, quelques-uns ont abusé de leur autorité sur la population indienne et ont laissé derrière eux une réputation, soit de veulerie, soit de cruauté ou de dépravation, restée légendaire dans le Nord-Ouest.

M. Mac Creary, bourgeois du fort Pelly, était de ceux-là. Ni cruel, ni dépravé, mais faible et veule, il laissait ses employés, blancs et métis, agir à leur guise, et l'anarchie régnait dans son district; les crimes envers les Indiens restaient impunis, et une fois déjà, grâce à son incurie, les vivres avaient manqué et le fort avait crié famine.

L'année précédente, avec la flottille de canots qui, aussitôt le dégel, part de Montréal pour ravitailler les forts du Nord-Ouest, rêvant prouesses, chasses passionnantes et pêches miraculeuses, était arrivé Jack Mac Creary, neveu du chef de poste : solide jeune homme, fils de montagnards écossais, francisé par son éducation dans les universités de Québec, devenu insouciant et sceptique grâce à ses relations avec la haute société, indulgente et légère, de la ville.

Or un jour, au début du printemps suivant, après une rude course vaine à la poursuite d'un ours noir, Jack venait de s'arrêter dans une clairière et cherchait à s'orienter pour retourner au fort, lorsqu'une soudaine apparition le cloua sur place : A l'autre extrémité de la clairière, encadrée par les rameaux grêles et flexibles des buissons mouchetés de

fleurettes blanches et de jeunes feuilles vert pâle, émergeant d'une blouse de fine peau de daim, casquée d'une lourde chevelure d'un noir mat, une gracieuse figure bronzée fixait sur le jeune homme de sombres et brillantes prunelles de jais.

Un souvenir de Fenimore Cooper, le grand peintre de l'épopée de l'Amérique naissante, vint aussitôt à la mémoire de Jack, qui s'avança vers la jeune fille :

« Wah-ta! Wah! dit-il en souriant... Êtes-vous Wah-ta! Wah! ô brune et gracieuse enfant des forêts... Wah-ta! Wah! ou Hist, fiancée de Chingachgook, le Grand Serpent des Delawares... Hist au doux sourire, à la voix mélodieuse!

— Je ne connais pas Wah-ta! Wah! répondit la jeune fille d'une voix si douce et si mélodieuse et avec un si doux sourire que Jack en fut ravi. Je suis Martha l'Indienne, fille du vieux trappeur blanc de la Rivière Tortueuse. »

Jack répondit gaiement. Une conversation joyeuse s'engagea. Puis les deux jeunes gens se mirent à marcher, quittèrent la clairière et disparurent dans les fourrés...

Autour d'eux, dans la forêt sans fin, les bourgeons éclatent sous la poussée de la sève ;

les myriades de fleurettes blanches étoilant les buissons embaument la tiède et lumineuse atmosphère; les jeunes feuilles verdissent dans les rameaux noirs; les poissons jouent et bondissent dans les eaux claires de la rivière; et de toutes parts, sous les doux rayons du grand soleil blond où flamboient, tournoyantes étincelles multicolores, scarabées, papillons, oiseaux-mouches, se battent et se poursuivent, en gloussant et en tambourinant, les coqs de bois et les lapins... Tout s'anime et tout reprend vie au souffle du printemps...

Ce soir-là, si pour la première fois de sa vie Martha rentra bien tard à la cabane de la Rivière Tortueuse, Jack ne retourna pas au fort. Il revint s'étendre dans la clairière où il avait rencontré Martha, et il s'endormit sous les tranquilles étoiles, parmi les fleurettes blanches, bercé par la douce cantilène de la brise embaumée.

Tous les matins depuis, Jack partait du fort, Martha de la Rivière Tortueuse, et tous deux se rencontraient dans la même clairière. Les mains enlacées, les regards heureux, ils disparaissaient parmi les buissons, et tout le jour, sous les doux rayons du grand soleil blond, ils erraient ensemble à travers la forêt déserte.

Taciturne, les regards farouches, le vieux trappeur, de son côté, partait maintenant dès l'aube, le cœur broyé, le cerveau en désarroi, n'osant rien dire, laissant sa bien-aimée Martha libre de ses actions, et c'est lui cette fois qui, les yeux rouges et gonflés de larmes refoulées, rentrait bien tard, bien tard, pour ne plus avoir à entendre dans le silence sonore du soir s'élever la voix jeune, claire et gaie qui autrefois le rendait joyeux, et la douce mélopée indienne s'envoler sous la voûte sombre des grands arbres.

Le printemps passa. Les fleurs blanches et les bourgeons vert pâle disparurent, remplacés par l'épais dôme vert sombre des feuilles d'été, parmi lesquelles filtraient et dégringolaient de branches en branches, cascatelles de lumière fauve, les rayons ardents d'un grand soleil roux. Puis vint l'automne, plaquant de larges taches rousses le dôme vert sombre des tremblières. Puis les premières gelées achevèrent de rouiller les vieilles feuilles, qui se détachèrent, s'envolèrent en tourbillonnant à la bise aiguë et jonchèrent le sol moussu. Enfin les premières neiges tombèrent, et pour cinq mois tout disparut dans la blancheur.

Jusque-là, tous les matins, par presque tous

les temps, Martha avait trouvé Jack à la même place au bord de la clairière. Mais le lendemain de la première neige, malgré le clair soleil pailletant d'étincelles multicolores la fine poussière diamantée qui recouvrait la terre, malgré le calme absolu de l'atmosphère, pour la première fois Martha trouva la clairière déserte. Elle attendit longtemps, une vague espérance au cœur, errant dans les buissons. Mais quand le milieu du jour arriva, après un dernier et long regard aux alentours, elle baissa la tête et reprit tristement le chemin de la cabane.

« Il sera là demain! » murmura-t-elle.

Le lendemain s'écoula. Puis un autre jour. Et un autre jour encore... Jack ne reparut plus.

Cette fois Martha sentit son abandon. Frissonnante, les yeux fiévreux, elle s'élança vers le fort, fit en courant les six milles qui l'en séparaient. Devant la palissade entourant le fortin de bois, un métis canadien déblayait la neige en fumant.

« Jack? où est-il? lui demanda vivement Martha. Jack Mac Creary?

— Monsieur Jack? répondit flegmatiquement le métis... Oh! il est à la chasse! »

Il retira lentement sa pipe de la bouche et reprit avec un sourire goguenard :

— C'est qu'il chasse ferme, à présent, Monsieur Jack ! Il veut avoir un stock de fourrures au printemps pour le porter aux jolies dames de Québec, à ce qu'il dit. »

Quelque chose tinta violemment dans les oreilles de Martha.

« A Québec? murmura-t-elle. Il s'en va?

— Eh ! oui, reprit le métis toujours placide. Il s'en va au dégel, avec les canots. »

Martha vacilla.

« Oh ! » fit-elle douloureusement.

Et, sans en écouter davantage, elle reprit en courant le chemin de la cabane.

Essoufflée, rendue de fatigue, à jeun depuis le matin, elle arriva au moment où le soleil disparaissait derrière les grandes sapinières sombres et, malgré la présence du vieux trappeur qui, près du poêle, réparait des collets, elle se laissa tomber sur une peau d'ours, et ses sanglots, longtemps contenus, éclatèrent.

« Qu'as-tu, Martha?

Martha essaya de se redresser :

— Rien, père !... Rien ! »

Mais la douleur intense qui lui serrait le cœur la fit défaillir. Elle retomba sur la peau

d'ours, les yeux fous, la bouche ouverte, toute secouée de bruyants sanglots. Le vieux chasseur avait compris.

« Martha! murmura-t-il avec une douloureuse angoisse. Oh! Martha. »

Il vint s'asseoir à côté de la jeune fille, lui plaça la tête sur son épaule et l'enlaça de ses bras.

« Martha ! murmura le rude coureur de bois avec la douceur d'une mère et en pleurant aussi. Est-ce que je ne suis pas là?... Est-ce que je ne te reste pas, moi?

— Oh, père!... père!... Vous savez donc?

— Je sais, Martha! Je sais! Mais tu sais bien, toi, que mon amour à moi est solide comme la roche et ne te manquera jamais... Calme-toi, Martha! Ne pleure pas si fort! Quand tu seras plus calme, nous aviserons. »

Longtemps Martha pleura sur la robuste épaule du vieux chasseur. Puis la fatigue l'emporta. Elle s'étendit sur la peau d'ours et s'endormit, secouée parfois de sanglots convulsifs.

Le lendemain Martha ne se releva pas. Les longs jours du rude hiver canadien s'égrenèrent un à un. Les yeux hagards, brillants de fièvre, Martha délirait, appelant Jack, le suppliant de ne pas partir. Anéanti, stupide, le

vieux chasseur la veillait jour et nuit, lui prodiguant le peu de soins qu'il pouvait, n'osant plus sortir pour ne pas la laisser seule. Un matin pourtant, les vivres manquant à la cabane, il fut forcé de se rendre au fort, et il mit à exécution le projet qu'il méditait depuis longtemps. Lorsqu'il eut chargé sa farine sur le petit traîneau qu'il tirait lui-même, il se présenta chez Jack :

« Venez avec moi, Jack Mac Creary, lui dit-il. Il le faut. »

L'air de sombre résolution du vieux chasseur fit hésiter Jack.

« Est-ce une menace? » murmura-t-il.

Mais il eut honte de paraitre avoir peur. Il prit sa carabine et se leva.

« Soit! » dit-il.

Sans échanger une parole de plus, les deux hommes prirent le chemin de la cabane.

« Entrez! » dit laconiquement le chasseur.

En apercevant Martha, mince, les yeux fous; en entendant les paroles incohérentes qui s'échappaient de ses lèvres et où toujours son nom revenait, Jack eut une réelle émotion.

« Martha! » s'écria-t-il en s'agenouillant près d'elle.

Mais Martha délirait toujours, ne voyant

rien, n'entendant rien. Jack se releva et se tourna vers le chasseur :

« Que puis-je faire? demanda-t-il.

— Vous avez fait le mal, dit rudement le chasseur. Vous devez pouvoir le réparer.

— C'est bien, murmura Jack. Je réfléchirai à ce que je dois faire. »

Il se dirigea vers la porte. Le trappeur l'accompagna jusqu'au seuil et lui posa la main sur l'épaule.

« Écoute bien, Jack Mac Creary, gronda-t-il d'une voix sourde, et rappelle-toi ma promesse : S'il arrive malheur à Martha, en quelque endroit que tu sois, Jack! je saurai te rejoindre. »

Ému, troublé, Jack s'éloigna, ne sachant quelle décision prendre. Mais, quand il fut rentré dans sa confortable petite chambre du fort, son insouciance et sa légèreté habituelle prirent le dessus.

« Bah! fit-il pour se rassurer, cela passera! On ne meurt pas d'amour! »

Et, pour éloigner toute pensée sinistre, il reprit passionnément ses parties de chasse, évitant de retourner à la cabane de la Rivière Tortueuse.

Le dégel vint. Un matin de printemps, la

flottille de canots chargée de pelleteries pour Québec quitta le fort, saluée par les mousquetades des Indiens, emmenant Jack Mac Creary, qui pour toujours quittait l'Ouest. Au même moment, dans la cabane de la Rivière Tortueuse, une voix suave et plaintive chantait doucement... doucement... une douce mélopée indienne. Mais soudain la voix s'arrêta. Après un léger sursaut, Martha tressaillit; sa tête roula sur son lit de fourrures; sa bouche se ferma avec un léger soupir, et ses yeux se voilèrent. Comme autrefois sa jeune mère en chantant mourut d'amour, en chantant Martha mourut d'amour.

Le soir du même jour, après s'être agenouillé devant la tombe qu'il venait lui-même de recouvrir de terre et de lourdes pierres, le vieux chasseur ferma la porte de la cabane de la Rivière Tortueuse, jeta son fusil sur son épaule, et lui aussi, à pied, il prit le chemin de l'Est.

DANS L'EST

Un soir d'été sur la terrasse Dufferin où la foule joyeuse se presse : Jolies et rieuses Qué-

becquoises en toilettes claires, jeunes gens en costume de tennis, ribambelles d'enfants, aspirant après une chaude journée la brise tiède du large Saint-Laurent qui, plus bas, au delà des maisons blanches du quai, s'étend comme un bras de mer chargé de navires, d'îles ondulées aux campagnes verdoyantes, et dont la rive opposée, à peine visible, se perd dans la brume bleutée du lointain.

Évoluant dans la foule, un jeune couple discute joyeusement :

« Non, Jack ! Non ! disait gaiement miss Arabella. Je vous connais trop, incorrigible flirteur. Quelle confiance puis-je avoir en vous ? Je n'arrive qu'en quatrième ligne, après Louison, Maria et Maud. Que dis-je ? Ce n'est pas en quatrième, mais en cinquième ligne : Ne nous avez-vous pas parlé de cette pauvre Martha l'Indienne, qui, là-bas, dans vos pays sauvages, fut réellement malade d'amour pour vous ?

— Pauvre Martha ! soupira Jack.

— Malade d'amour pour vous, Jack ! C'est vous qui nous l'avez conté, ce qui prouve que vous êtes un fat. Quelle confiance puis-je avoir en vous ? »

En ce moment un nom prononcé tout près d'eux fit tressaillir les jeunes gens.

« Jack Mac Creary! » disait une voix.

Ils tournèrent la tête; mais, dans la foule ondoyante, ils ne virent pas celui qui leur parlait :

« Jack Mac Creary! reprit la voix. Tu viens de parler de Martha l'Indienne, et Martha l'Indienne est morte grâce à toi... Rappelle-toi ma promesse, Jack : S'il arrive malheur à Martha! en quelque endroit que tu sois, Jack! je saurai te rejoindre. »

Un coup de feu retentit. Un remous se fit dans la foule, qui, stupéfaite, s'immobilisa soudain, cherchant à comprendre. Mais on ne trouva plus, à côté du cadavre de Jack Mac Creary, auprès de miss Arabella affolée, qu'un vieux mousquet fumant.

UNE ÉPAVE

C'est un dimanche matin de l'année 1898, en pêchant des barbues dans la Rivière Rouge, que j'eus mon premier entretien avec le vicomte d'Oberville. Il avait à cette époque élu domicile dans un vieux chaland abandonné sur la berge. C'est là qu'il s'abritait tant bien que mal sous les débris du pont pour passer la nuit, après avoir toute la journée déambulé dans les rues de Winnipeg et de Saint-Boniface.

Ce dimanche matin donc, en sortant de son bateau, il vint s'asseoir à côté de moi sur une motte de gazon.

« Beau temps, murmura-t-il en regardant ma ligne.

— Superbe. »

Un silence.

« Je ne sais si je me trompe, reprit-il en hésitant, mais il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part.

— Très souvent depuis votre arrivée de France. Je vous connais même probablement mieux que vous ne pensez, monsieur d'Oberville. »

Il baissa les yeux sans répondre, puis il détourna la tête et s'abima dans la contemplation d'un petit vapeur qui pouffait sur la rivière. Mais je ne voulais pas laisser échapper mon vicomte, et au bout d'un instant je repris la conversation.

Après quelques considérations générales sur la température et sur les poissons de la Rivière Rouge, je lui fis savoir que j'étais pour le moment employé dans une fabrique de macaroni naissante; que j'avais chez moi une provision considérable de ce comestible, don gracieux du patron, et que, s'il voulait me faire le plaisir de venir goûter ce nouveau produit de l'industrie manitobaine, cela pourrait nous aider tous deux à passer la journée du dimanche.

Il accepta mon offre avec élan. Après un certain temps de conversation il vit bien que je connaissais à fond son histoire, et bientôt nous étions assez intimes pour qu'il ne craignît plus de me parler de ce qu'il appelait ses difficultés. Alors, tout en repliant ma ligne, je lui deman-

dai l'autorisation de visiter son logement.

En longueur et en largeur, l'espace abrité à l'avant par le peu qui restait du pont du chaland était assez considérable, mais cela manquait de hauteur et il fallait se courber pour entrer. Une fois assis à l'intérieur, on n'était pas trop mal pourtant.

« Voyez-vous, dit d'Oberville en m'indiquant le fond obscur du réduit, c'est là que je couche. Plus près de l'entrée, cela mouille trop quand il pleut.

— Les saillies des planches doivent être gênantes?

— Un peu, mais j'ai l'intention d'apporter quelques brassées de foin. J'ai remarqué que le soir il en restait toujours par terre sur le marché. »

Le mobilier se composait d'une petite chaudière en fer-blanc et d'un verre grossier qui, dans un temps meilleur, avait eu un pied. Dans un coin suffisamment dissimulé pour que la flamme ne s'aperçût pas au dehors dans la nuit, d'Oberville avait construit un petit foyer avec des pierres et du sable. Le soir, sur un feu minuscule de brindilles de saule, il y faisait un peu de thé dans lequel il trempait son pain quand il en avait.

Après cette courte inspection de son domicile, je conduisis mon compagnon jusqu'à ma chambre, et le soir nous étions les meilleurs amis du monde. Depuis ce jour le vicomte d'Oberville vint chez moi tous les dimanches partager le macaroni au fromage rouge du Canada et la salade de pissenlits récoltés sous les trottoirs de bois, qui composaient à cette époque tout le menu des jours de fête...

Pauvre d'Oberville! Pauvre épave inerte échouée, comme tant d'autres, dans ces pays de lutte ardente et rude! Non seulement, comme il s'en souvenait, je m'étais trouvé bien des fois sur son chemin lorsqu'il avait encore un autre domicile que le vieux chaland de la Rivière Rouge, mais depuis ce temps même, quand je le rencontrais dans la ville, il m'arrivait souvent de suivre longtemps sa longue et mince silhouette errant au hasard à travers les rues.

Je le revois encore, vêtu d'une loque flottante et couleur de poussière qui avait été une redingote noire, d'une petite casquette de drap roux à carreaux, d'un vieux pantalon de toile bleue blanchie aux genoux, et de souliers crevés en plusieurs endroits et aux talons tournés. Je revois sa figure ronde un peu enfantine;

ses yeux inquiets, effarés et timides; son allure inconsciente et sa mine obsédée; sa barbe rare inculte, et ses cheveux trop longs, plaqués par l'eau de la rivière où il se baignait chaque matin...

Tous les jours, de bonne heure, il quittait son chaland et battait bien longtemps les trottoirs de bois de Winnipeg. Il marchait rapidement, malgré son allure hésitante, et promenait autour de lui des regards étonnés qui pourtant ne voyaient rien. Il marchait, marchait, droit devant lui, suivant toujours la même rue jusqu'à la sortie de la ville, puis il prenait la rue suivante et recommençait en sens inverse.

De temps à autre il s'approchait en tremblant d'une maison et levait la main pour sonner, mais il reculait aussitôt, secouait la tête comme pour une énergique dénégation, et reprenait sa course vaine.

Cependant la fatigue et la faiblesse croissante réduisaient à la fin ses dernières révoltes. Impuissant et résigné, il se décidait à sonner et demandait, la tête basse, si l'on pouvait lui donner du travail.

Une maison américaine se ferme bien rarement devant la misère quand c'est du travail

qu'elle demande. En présence de ce long corps frêle, couvert de loques, aux allures maladroites et timides, on comprenait aussitôt la détresse d'un incapable et on le faisait entrer. On lui trouvait toujours certaines petites choses à faire : du bois à rentrer, des baquets à remplir, un semblant de jardinage... Il gagnait ainsi son repas et parfois quelques sous. Aussitôt il quittait la maison, honteux de cette mendicité déguisée, allait se cacher près de son bateau dans le rideau de saules qui borde la rivière à côté du pont Louise, s'étendait à plat ventre sur le sable, la figure entourée de ses bras, et se mettait à pleurer.



Autrefois, lorsque sa famille, déjà peu riche, s'était trouvée complètement ruinée par la débâcle de l'Union Générale, le vicomte d'Oberville, encore tout jeune, avait dû chercher à se tirer d'affaire. Pendant plusieurs années il fut employé dans les bureaux d'une grande Compagnie maritime. Mais un beau jour il se lassa, comme tant d'autres, de cette existence machinale ; il s'imagina, comme tant d'autres, qu'un jeune homme ayant subi ce que nous

appelons sans rire une bonne éducation était capable de rejeter toutes lisières et d'agir par lui-même ; il se dit qu'il avait quelques économies, pensa aux pays neufs, et voulut s'informer.

Connaissant déjà de réputation l'Ouest Canadien qui, dès le début, avait eu la vogue parmi les familles de la noblesse, il s'orienta d'abord de ce côté et tomba dans les filets d'un agent de colonisation, qui s'empressa de l'entortiller solidement et de l'expédier à Winnipeg pour toucher sa prime.

Comme tous les Français arrivant à Winnipeg, d'Oberville descendit à l'hôtel Métropolitain. C'est là que je le vis pour la première fois. Paraissant beaucoup moins que son âge, vif, naïf et gai, il avait à cette époque une figure heureuse, rose et poupine, flétrie plus tard par la misère.

A l'hôtel il fit aussitôt la connaissance d'un charmant garçon, très distingné, très intelligent, très instruit et connaissant déjà bien le pays, qui, sous prétexte de fonder une petite industrie forcément très productive au Manitoba, lui souffla son argent et passa la frontière.

Naïvement surpris de ce coup si brusque et

cherchant à comprendre, ébahi comme un gamin qui voit son gâteau enlevé par un gros chien, le jeune d'Oberville prit depuis ce jour un air effaré qui ne le quitta plus jamais.

Il commença par gémir et raconter son malheur à qui voulait l'entendre : ses lamentations répétées, jointes à sa redingote et à son titre, le firent prendre pour un carottier cherchant à emprunter.

Enfin il reprit un peu d'aplomb. Un jour je l'entendis causer au garçon de bar : il expliquait avec assurance que dans une ville comme Winnipeg, capitale d'une province considérable, siège d'un parlement, tête de ligne de nombreux chemins de fer, seul grand centre commercial d'un pays aussi vaste que la moitié de l'Europe, il ne devait pas être difficile de trouver de l'occupation. Il ajouta qu'il était instruit, savait l'anglais, avait une très belle écriture et qu'il ne pouvait manquer avec cela d'obtenir bientôt un emploi. Que certainement il lui était très pénible de reprendre son ancien joug après avoir eu la belle illusion de le quitter pour toujours, mais qu'il fallait bien s'y résigner.

Dès le lendemain, en effet, il se mit à la

recherche d'une place. Mais les jours s'écoulèrent et d'Oberville ne trouva rien.

Un soir (ceci me fut rapporté par un Irlandais de mes amis qui fut témoin de la scène), il parlait naïvement à l'hôtelier de son voleur (un jeune homme qui paraissait si distingué !), de ses difficultés dans cette ville qu'il ne connaissait pas encore et de ses recherches jusqu'alors infructueuses, lorsque son bénévole auditeur l'interrompit et lui dit poliment :

« A propos, monsieur le vicomte, vous me devez un mois de pension. »

D'Oberville sursauta, et l'air effaré qui ne le quittait plus depuis son accident redoubla :

« Déjà un mois, monsieur Goupil?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Vraiment!... Mais... vous savez que je n'ai plus d'argent? »

L'hôtelier fit un geste vague.

« J'avais cru que vous pourriez attendre un peu. Quand j'aurai mon emploi, je vous rembourserai. »

Son emploi ! Il en parlait toujours comme s'il était bien certain de le trouver d'un jour à l'autre. Mais l'hôtelier, un vieux malin qui avait pour habitude de prendre en France des informations sur ses clients et d'agir en consé-

quence, savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur ce futur emploi. Il savait de plus la famille d'Oberville complètement insolvable. Aussi répondit-il, toujours avec la même douceur polie :

« Croyez bien que je regrette beaucoup, monsieur le vicomte, mais je vous assure qu'il m'est impossible d'attendre.

— Vraiment?... Mais... Ah! mon Dieu! »

Anéanti par ce nouveau coup de massue auquel il n'avait nullement pensé jusqu'alors, d'Oberville s'enfuit dans sa chambre et n'en sortit pas de la journée.

Le lendemain matin de bonne heure on le vit errer lentement dans la rue principale, examinant furtivement l'une après l'autre les boutiques ornées de trois boules d'or des prêteurs sur gages.

Il rentra vers midi, paya l'hôtelier, et vint se mettre à table. On remarqua qu'il avait enlevé ses manchettes, et qu'il n'avait plus ni sa montre ni son épingle de cravate.

D'Oberville, devenu taciturne et agité, reprit avec une ardeur inquiète ses courses dans la ville à la recherche de son emploi. Mais encore une fois le mois passa, et l'hôtelier réclama.

« Que faire ! s'écria le jeune homme affolé. Je n'ai plus que mon linge et mes vêtements. Je ne puis pourtant pas les vendre !

— C'est vrai, monsieur le vicomte, répondit l'hôtelier toujours doux et poli... ce qui est dans votre chambre doit y rester : c'est ma caution. Tout ce que je puis faire, c'est de vous accorder quinze jours. »

Les quinze jours s'écoulèrent à leur tour sans amener l'emploi désiré. Alors l'hôtelier mit le vicomte à la porte, en lui laissant pour tout bien ce qu'il avait sur le dos.



Jusqu'au soir, paraît-il, on rencontra le jeune homme parcourant la ville avec des allures de somnambule, bousculant sans les voir les passants, qui le prenaient pour un ivrogne. Bien après le coucher du soleil, m'a-t-il raconté lui-même depuis, il se trouva près du pont Louise, le traversa sans savoir pourquoi, et s'enfonça dans la campagne malgré l'obscurité profonde. Il dut marcher longtemps en zigzaguant dans la prairie, car ensuite il se sentit très las. Mais il ne voyait rien, n'entendait rien, ne sentait rien, marchait

machinalement sans penser à rien, et ne sortit un peu de sa torpeur qu'en roulant brusquement sur le talus presque à pic d'un grand trou noir qui lui parut un énorme fossé. Il sut le lendemain que c'était le canal de Springfield.

A demi réveillé par la brutalité du choc, il reprit sa marche dans une direction différente et bientôt s'empêtra dans une clôture de perches qu'il se mit à longer en se guidant avec la main. Soudain ses pieds butèrent et il s'allongea sur le sol. Mais il se releva d'un bond en sentant quelque chose s'agiter sous lui, en même temps qu'une voix criait :

« Holà, verrat ! Tu pourrais pas faire attention !

— Qu'est-ce que c'est que cela? murmura d'Oberville encore inconscient et affolé. Où suis-je?

— A l'hôtel des voyageurs, pardi ! D'où c'est-y donc que tu viens?

— Où suis-je ? répéta machinalement d'Oberville.

— A l'hôtel des voyageurs que je te dis !... contre la clôture à Paquin !... Tu t'es donc écarté?... Dis voir qui c'est que tu es?

— Ah çà ! père Pinette, fit une autre voix non loin de là, à qui donc en avez-vous

pour réveiller comme cela les locataires?

— J'peux-t-y savoir dans une pareille noirceur! Y répond pas pantoute!... Ça doit être un homme en fête... Holà, boy! répondras-tu? Comment que tu t'appelles?

— Vicomte d'Oberville, murmura-t-il inconsciemment.

— Hein?... Connais pas... C'est drôle!...

— Qui est-ce? demanda la seconde voix.

— Vicomte d'Odarville... d'Obarville... Connaissez-vous ça?

— Non, répondit l'autre d'un ton surpris... C'est bien extraordinaire... Attendez un peu, monsieur Pinette; nous allons bien voir. »

Un frôlement dans l'herbe; un crépitement prolongé de brindilles sèches craquant à la fois; la lueur bleue d'une allumette, et brusquement une flamme claire fusa dans la nuit.

Cette lumière soudaine, rapidement avivée par une brassée de saule mort mélangé de foin, réveilla complètement d'Oberville. Il vit avec stupéfaction qu'il était entouré de plusieurs wagons dételés contre une lisière de saule. Disséminées autour de lui, une douzaine de personnes étaient couchées dans l'herbe. Quelques-unes, réveillées par le feu, soulevèrent un instant la tête, mais reprirent

bientôt leur première position en rabattant sur leurs yeux un pan de couverture. Un bébé se mit à crier, vite calmé par la voix de sa mère.

J'en étais, de ces dormeurs-là. Réveillé comme les autres, ébloui par la lumière, je me tournai vers le camarade qui m'emmenait chez lui, à Saint-Ildebert, chasser des poules de prairie.

« Qu'est-ce qui se passe donc? demandai-je.

— Sais pas, grogna-t-il en se recouchant. »

J'allais suivre son exemple et tâcher de me rendormir, quand j'aperçus d'Oberville debout contre la clôture à Paquin, sans chapeau, les vêtements souillés par la boue du canal, et l'air profondément ahuri.

« Ah bien!... Qu'est-ce qu'il fait là? »

En même temps un des locataires de l'hôtel en plein air, celui qui venait d'allumer le feu, s'approcha de lui :

« Le vicomte d'Oberville? demanda-t-il en saluant.

— Oui, monsieur.

— Seriez-vous égaré, monsieur?... Je suis le comte de Bruneval.

— Le...?

— Comte de Bruneval, cultivateur à Saint-Ildebert. »

La figure ahurie du vicomte devint tout à fait stupide. Il se passa plusieurs fois la main sur le front et fixa des yeux ronds et fous sur cet homme aux traits énergiques, vêtu en ouvrier, qui logeait à la belle étoile à moins d'un mille de la ville et se présentait sous le nom de comte de Bruneval. Celui-ci sourit :

« Vous êtes probablement dans le pays depuis peu, dit-il, et je crois voir que vous n'en connaissez encore que Winnipeg. C'est bien là que vous habitez, n'est-ce pas?

— Oui monsieur... je... j'habite Winnipeg.

— Il est trop tard pour y rentrer cette nuit, reprit de Bruneval. Le mieux serait de camper avec nous. Si cela vous convient j'ai des couvertures à votre disposition... de même que des provisions, si parfois vous n'avez pas diné.

— Oh ! monsieur, que de remerciements...

— Nullement, nullement... Cela ne vaut pas la peine. »

De Bruneval fit asseoir d'Oberville et se mit à chercher du bois pour entretenir le feu.

Comme il en ramassait derrière ma tête, je lui fis signe d'approcher et lui dis tout ce que je savais du vicomte.

« Diable! fit-il. Mais il va mourir de faim!

— Probable.

— Diable! Diable!... Il faudrait voir... Je vais le faire parler. »

Il le fit en effet parler, ce qui n'était pas difficile. Il le convainquit ensuite qu'il avait perdu son temps à la recherche d'un introuvable emploi. Il lui fit comprendre que les travaux manuels étaient les seuls assurés dans ces pays naissants, les seuls d'ailleurs qui puissent réellement rapporter, et lui donna le conseil d'en essayer au plus tôt s'il voulait avoir quelques ressources pour l'hiver déjà tout proche.

D'Oberville l'écoutait abasourdi :

« Les travaux manuels! murmura-t-il d'un ton d'effroi.

— Pourquoi pas?... Rassurez-vous d'ailleurs : dans ces pays-ci vous n'en serez pas moins bien considéré, au contraire.

— Mais j'ignore ces travaux-là ! Je n'arriverai jamais à les exécuter.

— C'est malheureusement possible, encore faudrait-il essayer. »

Il fut dur à persuader, le vicomte d'Oberville. Cette idée de faire le manœuvre lui entrait difficilement dans la tête.

« Je ne pourrai jamais! répétait-il. Je ne pourrai jamais!

— Écoutez, lui dit de Bruneval; vous plairait-il de passer quelques jours chez moi pour vous essayer à votre aise? Vous verrez mieux ensuite ce que vous pourrez faire. »

D'Oberville vit bien qu'il lui fallait accepter cette solution inattendue. Après avoir remercié, il reprit en hésitant :

« Serait-il indiscret de vous demander pourquoi vous couchez dehors si près de la ville?

— Pas du tout! répondit gaiement de Bruneval, c'est tout simplement parce que la fortune ne m'a pas souri non plus jusqu'ici. Je suis obligé pour l'instant de charroyer du bois à Winnipeg. Je vends la charge environ six dollars: j'ai trois ou quatre jours de voyage; s'il me fallait pendant ce temps vivre à l'hôtel avec mes chevaux, que me resterait-il? »

D'Oberville se tut quelque temps, songeant probablement que la vie manitobaine ménageait parfois des surprises bien extraordinaires.

« Et tous ces gens-là, demanda-t-il enfin, qu'est-ce qu'ils font?

— Ces gens-là? fit de Bruneval en riant, ce sont des camarades qui font la même chose que moi. L'endroit où nous sommes est le rendez-vous ordinaire de ceux qui voyagent

entre Winnipeg et les localités françaises du Sud-Est. On n'y est pas trop mal, comme vous voyez. »

D'Oberville resta de nouveau silencieux, les yeux baissés vers le feu mourant. Comme il paraissait s'endormir sur ses réflexions, de Bruneval lui passa des couvertures.

« On part au petit jour », dit-il.

Pour la première fois de sa vie, le vicomte d'Oberville s'étendit sur la terre nue à la belle étoile, et bientôt tout se rendormait au camp.

Dès que l'aurore parut, accompagnée d'une gelée blanche, des ombres commencèrent à se mouvoir et à s'interpeller dans la grisaille du jour naissant; sept ou huit grands feux pétillèrent à la fois; les chaudières à thé se suspendirent aux crémaillères de bois plantées en terre et inclinées dans la flamme; puis on courut chercher les chevaux dans la prairie.

Le soleil se montrait à peine que les wagons reprenaient leur course : les uns, chargés, se dirigeant vers Winnipeg; les autres, vides, vers les villages du Sud-Est : Lorette, Sainte-Anne-des-Chênes, La Broquerie et Saint-Ildebert (cette dernière localité, encore trop peu connue, n'est portée sur aucune carte).

Le soir même, nous arrivions à Saint-

Ildebert en même temps que de Bruneval. Comme nous passions devant sa maison, Mme de Bruneval parut un instant devant la porte, enveloppée d'un grand tablier, coiffée d'une petite casquette à carreaux et tenant une écumoire.

Elle salua gaiement son mari en agitant sa casquette, puis elle rentra bien vite préparer la table.

« Toujours gais, les de Bruneval, en dépit de la misère, dis-je à mon compagnon quand la maison fut dépassée.

— Toujours... Ce sont des vaillants comme il y en a peu, ceux-là. Ils auraient mérité de réussir.

— Dimanche, mon ami, nous irons passer la soirée chez eux. Je voudrais savoir comment le jeune vicomte va se trouver de sa vie nouvelle. »

Ce dimanche soir, six jours après notre arrivée, nous nous rendions en effet à la ferme de Bruneval.

« Eh bien! dis-je aussitôt qu'on nous eut versé du café, qu'avez-vous fait de votre ouvrier?

— Mais il n'est plus ici!

— Déjà?

— Le malheureux! soupira Mme de Bruneval.

— Ah çà! Qu'est-ce qu'il a fait?

— Figurez-vous, raconta de Bruneval, que le lendemain même de votre arrivée, pris d'une belle impatience de s'essayer au travail, il me demandait ce qu'il pouvait faire. Je lui dis en riant qu'il était devenu bien pressé depuis la veille, mais que ce jour-là je n'avais pas grand'chose à lui offrir : simplement à nettoyer l'écurie et à charger du bois sur le wagon.

Il prit une fourche et voulut m'aider dans l'écurie, mais le plus clair résultat de son travail fut de se couvrir complètement de fumier. Sa fourche avait d'inquiétants sursauts si brusques et si imprévus que je dus lui dire de rester à l'entrée : il aurait sûrement éborgné mes chevaux.

Il me suivit ensuite dans la cour où je me mis à charger du bois. D'abord il me regarda faire, puis il profita d'un instant où je m'étais éloigné pour essayer à son tour... »

De Bruneval s'arrêta et regarda mon camarade avec une certaine inquiétude :

« Ce n'était pas du bois de longueur, reprit-il, mais seulement du bois de corde... des

bûches de quatre pieds n'ayant pas huit pouces de diamètre... Vous savez mieux que moi ce qu'est ce travail-là, n'est-ce pas?... Auriez-vous jamais supposé qu'on pût se blesser en le faisant?

— Certes non!

— Non, n'est-ce pas?... Je ne pouvais le prévoir... Et cependant il avait à peine commencé qu'il trouvait moyen de s'écraser deux doigts.

— Sérieusement?

— Malheureusement oui... Bien entendu je suis reparti aussitôt pour le conduire à l'hôpital de Saint-Boniface. Le médecin m'a déclaré qu'il serait probablement nécessaire d'amputer les premières phalanges.

— Eh bien!... Il joue de malheur!

— C'est vrai, dit de Bruneval, il n'a réellement pas de chance. Mais enfin! Est-il possible d'être aussi maladroit?

— Si c'est possible? Est-ce bien vous qui parlez, monsieur de Bruneval? Avez-vous donc oublié déjà tant de ceux que nous avons vus à l'œuvre dans ce pays-ci?

— Non, soupira de Bruneval, je ne les ai pas oubliés. Mais celui-là sûrement est pire que tous les autres. »

*
* *

Depuis longtemps les traîneaux avaient remplacé les voitures et traversaient la rivière sur la glace pour économiser le péage des deux ponts qui relient la ville franco-canadienne de Saint-Boniface à la ville anglaise de Winnipeg. Depuis longtemps l'hôtel en plein air de la clôture à Paquin, devenu par trop frais, était remplacé par le *stopping-place* (1) de mon excellent ami D..., près du terrain abandonné où se tint jadis l'unique exposition de Saint-Boniface. C'est là qu'un jour, en revenant d'une promenade dans les bois fourrés des bords de la Seine, j'appris que d'Oberville venait de sortir de l'hôpital avec un doigt coupé jusqu'à la deuxième phalange.

« Qu'est-il devenu ? » demandai-je.

Mais nul ne put me l'indiquer et pendant

(1) Les stopping-places ne sont guère utilisés que l'hiver et leurs propriétaires font généralement autre chose en été Pour quelques sous par jour, les chevaux ont droit à l'étable et au foin; les voyageurs doivent apporter leur avoine. Les hommes payent dix sous par jour. Ils ont droit pour ce prix à l'abri dans une salle commune où ils couchent sur le plancher, au thé chaud et au sucre à discrétion Ils doivent donc apporter leurs couvertures et leurs provisions.

plusieurs jours je perdis complètement sa trace.

De quoi vécut-il pendant ce temps? Comment passa-t-il sans abri et presque sans vêtements ces quelques nuits du terrible hiver manitobain?

Ce n'est que plus tard, quand nous fûmes devenus intimes, que je pus l'apprendre, et voici ce qu'il m'a raconté :

Pendant deux jours il vécut de rien. Ne sachant où aller, ne connaissant personne, honteux de lui-même et fuyant les passants, il erra tout le temps dans les quartiers les plus déserts. Parfois il se reposait un instant en s'asseyant dans la neige sur le talus de la rivière, mais bien vite le froid le chassait, et il se remettait à marcher.

La première nuit il voulut s'étendre à l'abri du vent dans les étroits couloirs séparant les piles de planches de la scierie Sprague, mais un veilleur qui faisait sa ronde l'en délogea bientôt, et il se remit à marcher.

La deuxième nuit, il tenta de s'établir sous le perron d'une maison isolée, mais aussitôt un terre-neuve vint se jeter sur lui, et il se remit à marcher.

La troisième nuit enfin il put se reposer et

se chauffer pendant assez longtemps en s'asseyant sur le trottoir, en face d'une maison de bois qui brûlait. Mais lorsque le feu fut éteint et les pompiers partis, le froid le chassa de nouveau, et il se remit à marcher.

A la fin de cette nuit-là, il se sentit pris d'un soudain vertige et voulut s'adosser à un mur. Mais brusquement ses jambes mollirent, il s'affaissa sur le trottoir et n'eut plus conscience de ce qui suivit.

Deux jours après, j'étais en train de réparer ma table à grand renfort de clous enfoncés avec la tête d'une hache, lorsque mon ami l'Irlandais vint me rendre visite. Il entra, comme c'était son habitude, en riant silencieusement et s'assit sur mon lit (les vieilles caisses étant trop peu confortables pour ce sybarite). Avant de prononcer une parole, il coupa une tranche de pain, la fixa au bout d'une fourchette, la fit soigneusement griller au-dessus du poêle, l'enduisit de beurre, et savoura lentement la première bouchée.

« A propos, dit-il alors avec son flegme ordinaire, je viens d'apercevoir d'Oberville.

— Où cela ?

— A l'Armée du Salut.

— Vous êtes sûr?

— Évidemment... Avez-vous du thé?... Il causait avec un salutiste... Vous savez : le vieux de la cour à bois.

— Il faut que j'aille voir cela tout de suite, dis-je en lâchant ma hache. Venez-vous avec moi?

— Si vous voulez, dès que j'aurai fini mon toast... Votre thé ne vaut jamais rien, mon ami; vous avez toujours peur d'en mettre... Pouah! Cela n'a pas de goût... Ce n'est pas du thé, c'est de l'eau. »

Jamais content de mon thé, celui-là! Pour le satisfaire il fallait des décoctions ayant la couleur de la sépia et la consistance de la mélasse.

Il consentit enfin à terminer son pain rôti imbibé de beurre fondu, repoussa dédaigneusement la tasse de thé qui ne lui convenait pas, et se déclara prêt à partir.

En arrivant au petit hôtel fondé par l'Armée du Salut, j'aperçus à l'entrée du restaurant un salutiste que je connaissais un peu :

« Il paraît qu'en ce moment vous avez un Français à l'hôtel? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il. Il vient justement de quitter la salle.

— Savez-vous comment il est venu?

— Certainement. Avant-hier, vers cinq heures du matin, notre premier capitaine (1) l'a trouvé dans la rue Princess, couché sans connaissance en travers du trottoir. Comme la rue était encore déserte, il a sonné à la maison voisine et s'est fait aider à le porter ici.

— Et qu'en avez-vous fait?

— On l'a d'abord couché dans le dortoir et fait revenir à lui. Puis il a pris du bouillon chaud, a essayé de parler sans y parvenir et s'est endormi brusquement. Il ne s'est réveillé que vingt-quatre heures après. Nous n'avons pas voulu qu'il se lève hier, car il était encore trop faible. Ce matin seulement il est descendu et vient à peine de finir son déjeuner.

— Et qu'allez-vous en faire?

— Nous lui avons offert du travail qu'il s'est empressé d'accepter. En attendant que nous lui trouvions quelque chose dans la ville, il pourra scier et fendre du bois ici aux prix payés partout ailleurs.

— Où est-il en ce moment?

— A la cour à bois.

— Merci, nous y allons. »

La cour à bois, située quelques rues plus

(1) Head captain.

loin, était complètement déserte. Après en avoir fait le tour et constaté que d'Oberville n'était dissimulé ni sous les hangars, ni derrière les longues piles de bûches, j'entrai dans la cabane du surveillant.

Celui-ci, un vieux brave homme à grandes moustaches blanches que je connaissais bien aussi, car j'achetais toujours mon bois à l'Armée du Salut, leva les yeux sur moi.

« Bonjour, dit-il en me reconnaissant; toujours une demi-corde d'épinette rouge?

— Pas aujourd'hui, mais un simple renseignement. On m'a dit que depuis moins d'une heure un Français travaillait pour vous. Je ne le vois pas dans la cour. Où est-il donc? »

Le salutiste se leva soudain avec une certaine émotion :

« Mais il n'est plus ici!

— Comment?...

— Le pauvre garçon! Je viens de le faire transporter à l'hôpital!

— Encore!

— Oui, c'est à peine s'il était au travail depuis une demi-heure qu'il se fendait le pied d'un coup de hache! »

Comme je restais abasourdi, tandis que mon compagnon bourrait flegmatiquement sa

pipe, le salutiste fit en silence le tour de la cabane :

« Mais aussi, reprit-il en s'arrêtant et en se croisant les bras, si vous l'aviez vu travailler ! Est-il vraiment possible d'être aussi maladroit ! »

Je commençais à croire que de Bruneval avait raison lorsqu'il prétendait, à Saint-Ildebert, que celui-là l'était plus que les autres.



Quand, pour la deuxième fois, le vicomte d'Oberville sortit de l'hôpital, glaces et neiges s'étaient enfuies, les arbres étaient verts, et l'herbe poussait drue. C'est à cette époque qu'il établit son domicile dans le vieux chaland abandonné sur la berge, et que je fis sa connaissance un dimanche matin en pêchant des barbues dans la Rivière Rouge. Depuis ce jour, comme je l'ai dit, il vint chez moi tous les dimanches, et bientôt nous étions les meilleurs amis du monde.

Je pus constater alors que l'effarement empreint sur la figure du jeune homme depuis son premier accident envahissait et obscurcissait peu à peu sa pensée. La chose était fatale

et ne m'étonna pas, il avait parfois des raisonnements imprévus et d'étranges idées fixes. La petite fêlure au cerveau qui s'était d'abord produite, et qu'un retour à la vie normale aurait facilement cicatrisée, s'élargissait de plus en plus et laissait fuir avec une vitesse croissante la raison du malheureux. S'il ne trouvait pas un moyen quelconque de se tirer d'affaire et de rentrer parmi les vivants, avant peu d'Oberville serait complètement idiot.

Quelquefois cependant il avait encore des instants de lucidité où il sentait profondément sa déchéance morale : « Que puis-je faire, me disait-il alors avec découragement, je vois bien que je ne suis bon à rien... En être réduit à errer dans les rues et à sonner aux portes pour mendier!... car si l'on me donne quelques petits travaux, ce n'est que par pitié... et je mendie, moi!...

Il faut pourtant que je prenne une décision, voyez-vous, et la seule possible c'est d'en finir tout de suite! »

Mais généralement ces crises ne duraient guère. Bientôt d'Oberville reprenait son air de stupeur et retombait dans l'inconscience.

A l'époque dont il s'agit nous n'avions encore à Winnipeg et à Saint-Boniface qu'un

petit nombre de compatriotes sans aucun lien entre eux et vivant au jour le jour. J'essayai pourtant de les intéresser au sort du vicomte, espérant qu'on pourrait facilement soit le rapatrier, soit au moins l'expédier à Montréal, où il aurait peut-être des chances de s'employer quelque part.

Excepté dans deux ou trois maisons, tout ce que je pus obtenir fut cette phrase, qui se répétait avec une désespérante monotonie :

« Qu'il fasse comme les autres, qu'il travaille. Ce n'est pas l'ouvrage qui manque dans ce pays-ci.

— Mais je vous dis qu'il ne peut pas!

— Il n'y a que les paresseux qui ne peuvent pas. »

Aussi, après bien des démarches vaines, tout ce que je pus faire fut de remettre à d'Oberville (à titre de prêt, bien entendu) la maigre somme réunie par quelques-uns.

« Je vais être absent de Winnipeg pendant au moins un mois, lui dis-je ce jour-là; mais vous pouvez disposer de ma chambre comme si elle était à vous. »

D'Oberville tourna vers moi des yeux désolés, qui s'abaissèrent aussitôt.

« Je vais donc rester encore tout seul,

murmura-t-il d'un ton lassé. Où allez-vous?

— A Headingly. Je viens de m'engager comme coupeur de liens pour une batteuse à vapeur.

— Coupeur de liens? Qu'est-ce que c'est que cela?

— Un travail comme un autre : il y a deux coupeurs de liens qui reçoivent sur une table les gerbes envoyées par les pitcheux et les repassent au feeder. Celui-ci les prend tour à tour à droite et à gauche, en exécutant sur place une valse à deux temps, et les fait passer sous le cylindre de la batteuse.

— Est-ce difficile?

— Non, puisque je le fais. »

La raison était péremptoire, et cependant d'Oberville n'avait pas l'air convaincu.

« Croyez-vous que je puisse le faire aussi? » demanda-t-il en hésitant.

Après deux calamités successives il devenait bien difficile de donner un conseil, aussi je réfléchis quelque temps avant de répondre. Mais je me persuadai bien vite que tout, pour d'Oberville, était préférable à l'existence qu'il menait.

« Tout le monde peut exécuter ce travail-là, répondis-je lentement; mais il faut faire

attention, car cela va très vite et l'on peut non seulement se couper les doigts, mais couper ceux du feeder. Aussi je vous donnerai des gants maillés de fer et un outil spécial qui se fixe à l'aide d'une courroie sous la paume de la main. S'il vous plaît de vous engager à la même batteuse que moi, je crois que c'est encore possible, mais il faut y aller tout de suite. »

Le lendemain soir, le train nous déposait à Headingly, et le jour suivant, dès l'aube, la batteuse commençait ses opérations.

Pendant les premiers instants de la mise en marche, il y a toujours quelque chose qui fonctionne de travers, tantôt à la machine à vapeur, tantôt au séparateur, et l'on perd pas mal de temps en coups de marteau, discussions et serrage d'écrous. Je profitai de ces minutes de tranquillité pour accabler d'Oberville de conseils.

« Restez toujours à l'arrière du séparateur, lui disais-je, inquiet malgré moi, sans savoir pourquoi. Vous n'avez rien à faire sur les côtés, où il y a des courroies et des poulies qui tournent : n'en approchez jamais quand la machine est en action. Veillez aux mouvements du feeder : n'essayez pas de couper sous

sa main ou de rattraper une corde manquée, laissez plutôt la gerbe filer toute ronde... Attention, cela va partir. »

Lentement la machine se mit en marche, mais aussitôt l'une des dents du cylindre se mit à sonner, il fallut arrêter de nouveau pour vérifier les écrous, et je repris ma théorie :

« Si l'on encombre votre table en jetant plusieurs gerbes à la fois, ne vous pressez pas plus pour cela : coupez seulement la première et envoyez les autres par terre; si le pitcheux en grogne, laissez-le faire : il n'a pas besoin de vouloir se reposer à vos dépens. Restez sur votre planche sans jamais avancer sur celle du feeder; et surtout, surtout, ne mettez jamais les mains sur sa table inclinée située devant le cylindre,... même si la machine est arrêtée... Attention, cela y est cette fois. »

Cela y était en effet. Deux hoquets du sifflet annoncèrent d'abord une nouvelle mise en marche d'essai. Pendant ce temps j'aidai d'Oberville à monter sur sa planche, où il réussit à s'installer en s'y reprenant à trois fois.

« All right! » cria le boss (1) au mécanicien.

(1) Patron.

Alors un coup de sifflet prolongé déchira l'air; la machine prit toute sa vitesse; le cylindre se mit à ronfler et la batteuse entière à vibrer; les premières gerbes tombèrent sur nos tables; le feeder commença sa valse; et bientôt l'on entendit sans trêve le rude gémissement de la paille rapidement broyée entre les dents d'acier.

Il y avait à peine une demi-heure que nous étions en marche, lorsque le boss s'approcha du feeder.

« Arrêtez un instant, lui dit-il; on manque de sacs. Voilà le fermier qui les amène. »

Aussitôt le feeder sauta sur le sol et se mit à causer avec le patron. D'Oberville redressa la gerbe encore liée qui se trouvait devant lui et s'appuya d'une main sur le bord de la planche. Le gémissement de la paille broyée cessa pendant quelques minutes, remplacé par le ronflement sourd et monotone du cylindre qui continuait de tourner à vide.

« Eh bien! cela va-t-il? demandai-je à d'Oberville en m'asseyant confortablement sur ma table.

— Pas mal, pas mal.

— C'est ce qu'il me semblait. En restant prudent, vous verrez que tout ira bien. »

Un jet de vapeur fusant de la machine détourna mon attention et je me mis à penser à autre chose. Tout en épluchant des épis pour en manger les grains, je regardais machinalement autour de moi, trop familier avec ce qui m'entourait pour y accorder beaucoup d'attention. Mes yeux se fixèrent tour à tour sur un cheval impatient qui s'ébrouait; sur la gerbe située devant d'Oberville que les vibrations de la batteuse faisaient tressauter et déplaçaient insensiblement; sur le réservoir à eau qui faillit verser en traversant un fossé; puis sur une compagnie d'oies sauvages qui passaient en jacassant au-dessus de nos têtes.

Soudain, et tout à la fois, le crissement bien connu d'une gerbe passant sous le cylindre, un crépitement rapide et sec, un gémissement rauque et bref, et, pendant le court instant où je tournais la tête, un brusque choc fit stopper la batteuse, la grande courroie sauta de sa poulie, et je restai pétrifié dans le silence absolu qui suivit.

Tout à côté de moi, le corps immobile du vicomte était plié comme un arc et s'encastrait dans l'ouverture du séparateur; la tête était coincée contre la partie supérieure et le cou tordu en arrière; les jambes, soulevées au-

dessus du plancher et pendant sans point d'appui, se contractaient en légères convulsions, et les deux bras disparaissaient tout entiers sous le cylindre bloqué par les épaules. Après quelques moments de stupeur, le boss monta sur la planche :

« Un homme solide avec moi, dit-il, et aux poulies les autres. »

Le feeder suivit le patron et tous deux maintinrent, en le soulevant, le corps d'Oberville, tandis que les autres manœuvraient les poulies pour ramener lentement le cylindre en arrière.

D'abord la tête se débloqua, montrant une figure blanche et crispée, absolument méconnaissable, où s'ouvraient tout grands des yeux ternes et fixes, et où serpentait un filet de sang qui suintait du coin des lèvres serrées. Puis des lambeaux informes, broyés, déchiquetés et presque complètement arrachés du corps, se dégagèrent peu à peu, en laissant derrière eux une large trace de sang qui ruisselait sur la planche inclinée.

« Comment a-t-il pu faire? demanda quelqu'un tout bas.

— La gerbe qui se trouvait sur sa table a glissé sous le cylindre; il a voulu la retenir et a été entraîné. »

Sitôt l'accident, le fermier était parti pour Headingly à la recherche du médecin, que tout le monde savait pourtant bien inutile. D'Oberville fut transporté jusqu'à la maison et couché sur un lit préparé par la fermière. Presque aussitôt il eut un léger sursaut, son corps se raidit, sa bouche s'ouvrit et se referma plusieurs fois; puis ses traits se détendirent, sa tête roula lentement sur l'oreiller, et ses yeux se voilèrent définitivement.

Le vicomte d'Oberville était mort.

Jusque-là j'étais resté dans un état d'hébétement qui m'empêchait absolument de penser à rien et pour ainsi dire de comprendre ce qui se passait devant moi. Mais à ce moment tout vacilla devant mes yeux; le plancher roula sous mes pieds comme le pont d'un navire; le lit où reposait d'Oberville insensible et livide oscilla comme un gigantesque pendule; tous les personnages qui m'entouraient devinrent énormes et imprécis comme s'ils flottaient dans un brouillard d'hiver, et quelque chose se mit à tinter dans mes oreilles avec une acuité douloureuse et une exaspérante continuité.

Je ne sais combien de temps s'écoula jusqu'à l'arrivée du médecin. Je me souviens vaguement que l'équipe des batteurs s'était divisée

en deux groupes. A une extrémité de la chambre, Franco-Canadiens et métis étaient agenouillés et priaient à mi-voix; à l'autre extrémité, les Anglais protestants étaient debout, la tête inclinée, et au milieu d'eux le boss lisait quelque chose dans un vieux livre sale.

Il posa son livre quand le médecin entra, puis il nous fit un signe :

« Hello boys! dit-il doucement, au travail. »

Machinalement je suivis les autres et repris lentement ma place à la batteuse, essayant en vain de chasser la terrible pensée que cela valait mieux ainsi.

LA FORESTIÈRE

I

LA SCIERIE DE LA RIVIÈRE EAU-CLAIRE

Elle s'était avancée sur le seuil et regardait au loin, par delà l'extrémité du petit coteau de sable blanc, fouillant des yeux, entre les troncs des pins, la lisière de la grande épinettière sombre, et s'inclinant légèrement pour écouter. Mais rien ne bougeait autour d'elle; pas même le plus léger souffle ne faisait frissonner la cime des grands arbres; pas un bruit, pas un murmure, ne troublaient le silence absolu de cette belle et calme soirée de printemps, et l'immense forêt, immobile et muette, semblait ne recéler aucun être vivant.

Elle resta cependant plusieurs minutes dans la même attitude, tendant toujours l'oreille et regardant dans la même direction. Puis elle

eut un joli geste d'impatience et fit la moue :

« Comme il est long, ce soir! murmura-t-elle. Mon poisson ne sera plus bon! »

Et elle s'assit sur le seuil de la cabane de troncs d'arbres d'un air mécontent et boudeur.

Car il n'y avait là, au sommet de ce petit coteau de sable blanc, qu'une assez grande cabane de troncs d'arbres écorcés recouverte d'une toiture de planches. Un peu plus loin, un vaste hangar fermé, construit avec des planches mal sciées et inutilisables, abritait le petit moteur à vapeur, la grande table à glissière et les quelques lames qui composaient tout le matériel de la minuscule scierie.

Le soleil était couché depuis quelque temps. Une grande lueur rouge éclairait bien encore le ciel du côté où il avait disparu, mais l'ombre envahissait déjà le bois de pins clairsemés entourant la cabane, et l'épinettière, la grande épinettière touffue, toujours ténébreuse, qui encadrait presque entièrement le mamelon de sable, ne semblait plus à cette heure qu'une haute muraille noire.

Soudain plusieurs craquements de bois mort se firent entendre dans une direction opposée à celle que la jeune fille avait surveillée jus-

qu'alors. Elle tressaillit et tourna la tête :

« Qui vient là? » murmura-t-elle.

Presque aussitôt disparut subitement son air mécontent et boudeur ; un doux et gai sourire détendit ses lèvres, et elle eut une exclamation de joyeuse surprise :

« Richard ! »

Un grand et beau jeune homme, encore presque imberbe, à la figure franche et loyale, venait de tourner l'angle de la maison et s'arrêtait devant elle, s'appuyant sur une carabine à répétition.

« Vous ne m'attendiez pas, Marthe, dit-il en souriant gaiement... Je suis bien sûr que vous ne m'attendiez pas.

— Pas si tôt, dit-elle en affectant un ton de reproche démenti par l'éclat joyeux de ses yeux... Pas si tôt, Richard ! Nous ne sommes pas en mai et les peaux d'ours sont encore bonnes.

— Les ours courent partout, Marthe, et l'on en trouve par ici tout autant qu'au bord du lac Rond, mais ils auront la paix cette année. Toute notre pelleterie de l'hiver est déjà vendue, et nos trappes sont détendues depuis huit jours. J'arrive de New-City.

— Déjà !

— Est-ce vous qui me le reprocherez, Marthe? dit le jeune homme avec une certaine fierté. J'ai eu vingt ans au début de septembre, et j'ai fait six cents dollars depuis. »

Marthe rougit légèrement et baissa la tête en souriant. Elle le savait bien, elle aussi, qu'il avait eu vingt ans au début de septembre, presque en même temps qu'elle en atteignait dix-huit. Il y avait si longtemps qu'ils attendaient cette époque, tous les deux! Et elle savait bien aussi que Richard arriverait à gagner dans le courant d'un seul hiver la somme nécessaire pour s'outiller lui-même et pouvoir travailler à son compte.

« Jusqu'au jour où ils auront vingt ans, avait dit le père Foster, le vieux trappeur irlando-américain, mes garçons travailleront pour la famille. S'il leur convient de rester ensuite, ils toucheront part égale dans les profits. »

Marthe savait tout cela. Et elle savait bien aussi (il y a si longtemps que c'était convenu!) que Richard venait maintenant la chercher pour la conduire à la paroisse de Saint-Éloi, à 30 milles de la petite scierie, et qu'avant le retour d'un hiver ils seraient établis tous les deux, dans un chantier à eux, quelque part

sur les bords de la rivière Eau-Claire, du petit lac Rond, ou du grand lac des Cèdres.

Aussi Marthe, émue et troublée, ne répondit pas.

« Votre père n'est pas là? » demanda Richard.

A cette question Marthe reprit un instant son air de mécontentement :

« Il m'a dit qu'il allait jusqu'à la rivière tendre une trappe à castors, fit-elle avec son joli geste d'impatience. Voilà bientôt deux heures qu'il est parti, et mon souper sèche sur le coin du poêle!

— Ne vous fâchez pas, Marthe! la nuit le ramènera bien vite.

— C'est pour lui que je me fâche! Il aime tant manger bon!... Rentrons, Richard, vous devez être fatigué. »

Un énorme poêle de cuisine ronronnait doucement au fond de la petite pièce ou ils entrèrent. Dans un des angles du même côté se dressait une échelle de planche par laquelle on accédait au grenier. Une grande table, une demi-douzaine d'escabeaux et un petit buffet, le tout construit sur place avec les matériaux fournis par la forêt environnante, complétaient le mobilier.

Contre les murs de troncs d'arbres écorcés, de longues planches posées sur des chevilles de bois supportaient les rares ustensiles de cuisine et les grandes boîtes de fer-blanc contenant les provisions courantes. A d'autres chevilles de bois étaient suspendus des vêtements d'homme, quelques outils, un fusil de chasse à piston, et une Winchester à répétition.

Le couvert était déjà mis sur la table : une théière émaillée, deux assiettes de fer battu, deux tasses, deux couteaux et deux fourchettes à manches de bois noir. Marthe alluma la petite lampe à pétrole, ajouta un couvert et posa le pain à côté de la théière. Puis elle s'approcha du poêle, regardant d'un air lamentable les deux grands poissons, les pommes de terre et les tranches de lard qui se desséchaient devant le cendrier, et la grande bouilloire de fer-blanc à fond de cuivre d'où s'échappait un long jet de vapeur qui fusait par le bec en sifflant.

« Je serais même venu plus tôt, reprit Richard en s'asseyant sur un escabeau; mais le père était arrêté depuis le 15 avril, sur la dénonciation d'un gredin, pour avoir vendu de l'original au magasin de Saint-Andrew.

Vous connaissez ses idées et son entêtement : il refusait de payer l'amende et allait rester deux mois en prison. Je suis allé payer pour lui.

— Votre père a tort de s'entêter à violer la loi sans raison, Richard; je le lui ai déjà dit bien des fois : que lui importe le prix d'un original?... Mais dénoncé à Saint-Andrew! Qui peut avoir fait cela? Vous avez vu le dénonciateur?

— Je l'ai forcément vu lorsqu'il a témoigné, dit Richard d'un air de mépris : un homme des pays d'en bas, un certain Charbonel qui, paraît-il, travaille souvent dans les établissements des environs et n'a fait cela que pour toucher la prime.

— Il me semblait aussi que ce ne pouvait pas être quelqu'un du pays, Richard; il n'y a pas de traîtres à Saint-Andrew... Et votre mère, que devient-elle?

— La mère et la sœur sont toujours au lac Rond, mais je crois bien que ma sœur le quittera bientôt pour se marier à Saint-Andrew. Mon frère aîné lui-même va quitter le bois, Marthe. Il vient d'acheter une terre près de Saint-Éloi.

— Et vous, Richard, dit Marthe en souriant, quand quitterez-vous le bois?

— Je n'en sais rien, répondit Richard simplement. Vous savez bien que je vivrais sans plus de peine dans les établissements. Pourtant j'aime trop ces bois-ci pour désirer les quitter : j'y suis né, sur les bords du lac des Cèdres; j'y ai toujours vécu; j'y retrouve partout des traces et des souvenirs de votre enfance, et tous ceux que j'aime sont ici. Pourquoi voudrais-je m'éloigner sans raisons?... Une seule chose pourrait me faire quitter nos bois sans regrets, Marthe, et vous le savez bien. »

Elle le savait assurément bien, Marthe, car elle détourna la tête, souriant toujours et rosissant un peu; mais elle releva bien vite ses beaux yeux limpides sur son compagnon :

« Ce n'est pas moi qui vous les ferai jamais quitter sans raisons, dit-elle avec émotion. Comme vous je suis née dans les bois, sur les bords de cette rivière Eau-Claire où j'ai toujours habité; nous y avons été élevés tous deux; j'espère comme vous que nous y resterons. »

A ce moment le couvercle de la bouilloire se souleva sous une pression trop forte, et la vapeur, fusant par l'étroite ouverture, produisit un léger bruit semblable à un long soupir.

Marthe se retourna vers le poêle, renfonça

le couvercle de la bouilloire, et regarda ses poissons qui se desséchaient de plus en plus.

« Et le père qui n'arrive pas! dit-elle. Que peut-il faire ce soir?

— Voulez-vous que j'aille le chercher, Marthe?

— Si vous voulez, Richard, mais ne tardez pas trop. »

Richard sortit. Marthe rechargea le poêle; puis elle s'assit sur un escabeau, s'accouda sur la table, la tête appuyée sur sa main, et se mit à songer, les yeux au plafond, à quelque chose qui ne devait pas être désagréable, car de temps à autre un léger sourire venait errer sur ses lèvres.

Soudain un choc devant la porte arracha Marthe à sa rêverie et lui fit tourner la tête : un homme était là, heurtant le seuil du pied pour attirer l'attention de la jeune fille.

« Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— L'hospitalité pour cette nuit si cela se peut, répondit l'homme; ou, sinon, un peu de farine et de lard que je paierai.

— Asseyez-vous, dit Marthe, le père va rentrer... »

Tandis que l'étranger déposait dans un coin la couverture et le sac qu'il portait sur l'épaule

et s'installait sur un escabeau, Marthe examinait avec une certaine curiosité ce visage inconnu. L'homme était petit, paraissant plus nerveux et plus agile que fort; tout dans sa figure et dans ses yeux gris d'acier indiquait un tempérament brutal non dépourvu d'énergie.

Bientôt des voix se firent entendre au dehors, et Marthe se leva vivement : « Voilà le père! » dit-elle.

Le père entrait en effet : bel homme à cheveux gris et à longue barbe grise, dont la haute taille était déjà légèrement voûtée par l'âge et la rude vie des bois.

« Un voyageur qui vient camper ici, père.

— Salut, dit le père Fournier en regardant de ce côté, il y a toujours de la place pour ceux qui passent. »

Richard entrait à son tour. En voyant l'étranger, il fit un geste de surprise, en même temps que l'autre avait un mouvement de méfiance.

Tous deux s'examinèrent un instant sans bouger, les yeux durs et les sourcils contractés, puis les traits de Richard se détendirent et il sourit.

« Salut, monsieur Charbonel, dit-il d'un

ton railleur. Je ne comptais guère vous retrouver ici. »

En entendant ce nom, le père Fournier tourna vivement la tête et lança vers Charbonel un regard de mépris, mais il reprit aussitôt son aspect ordinaire et ne s'occupa plus de son hôte.

« Moi non plus, monsieur Foster, dit carrément Charbonel; je vous croyais quarante milles plus au sud.

— Je n'y suis pas en ce moment, comme vous voyez, mais mon père y est encore, et mon père n'est pas commode, monsieur Charbonel; il pardonne rarement à ceux qui l'ont vendu... Si par hasard, pour des raisons que je ne puis comprendre et qui ne me regardent pas, vous avez l'intention de rejoindre la voie ferrée en traversant le bois, vous le rencontrerez probablement. Vous serez forcé de passer par les coteaux du lac Rond, monsieur, ou de vous perdre dans les marais tremblants... Méfiez-vous des coteaux du lac Rond, monsieur Charbonel : passez-y de nuit si vous en êtes capable... Méfiez-vous des coteaux du lac Rond !

— Merci, monsieur Foster, mais je ne vais pas de ce côté-là.

— Vous allez donc chez les Indiens du lac des Cèdres? dit Richard goguenard.

— Je vais où bon me semble, monsieur Foster. »

Charbonel se leva et s'approcha du père Fournier.

« Pouvez-vous me vendre vingt livres de farine et un peu de lard? demanda-t-il.

— Il est bien tard, dit Fournier. Pourquoi ne pas camper ici?

— Je ne le peux plus.

— A votre gré, monsieur. »

Le père Fournier décrocha d'une cheville de bois, où il était suspendu par une cordelette, un sac de farine aux trois quarts vide et le posa sur la table en même temps qu'un morceau de lard salé.

« Cela peut-il suffire? demanda-t-il.

— C'est plus qu'il ne faut. Combien dois-je?

— Rien du tout.

— Je ne puis accepter sans payer, monsieur Fournier.

— Et je ne puis accepter d'argent de vous, monsieur Charbonel. »

Un éclair de fureur étincela dans les yeux gris-bleu de Charbonel, et son visage eut une crispation passagère.

« Soit! dit-il en ramassant son sac et sa couverture, je m'en passerai. Je ne mendie pas, monsieur Fournier, mieux vaudrait voler.

— Ou trahir, ajouta négligemment Richard.

— On ne trahit pas qui ne vous a rien confié, dit Charbonel en sortant. Que chacun se garde!

— Gardez-vous donc des coteaux du lac Rond. »

Mais Charbonel était déjà dehors et disparaissait sous les pins.

« Un serpent à sonnettes dans nos bois, dit Richard; attention aux piqûres!

— Elles ne pourraient être très dangereuses, répondit Fournier en souriant, quoiqu'il m'ait lancé un bien mauvais regard tout à l'heure. »

Cependant Marthe avait posé sur la table les deux grands poissons, les pommes de terre, les tranches de lard et une tarte aux pommes sèches qu'elle tira du buffet. Elle versa l'eau bouillante sur le thé et prit place à côté des deux hommes.

« Benoit n'est donc pas ici? demanda Fournier à sa fille.

— Non, père, répondit Marthe. Je ne l'ai pas vu.

— C'est surprenant, car il est dans les environs. J'ai relevé une trace au bord de la rivière qui ne peut provenir que de lui.

— Vient-il toujours aussi souvent? demanda Richard.

— C'est la seconde fois, depuis vingt jours que les bûcherons sont partis, qu'il abat ses cinquante milles pour venir. Ah! les chantiers de Sharp sont bien gardés en été! Benoit est presque toujours ici, au lieu d'être à son poste. Et plus il va, plus il parle de ses ombres. Sharp ne devrait pas laisser cet homme-là au bois, voilà mon idée.

— Sharp ne sait rien, père, fit doucement Marthe; et que pourrait faire ailleurs, le pauvre homme, estropié comme il l'est?

— Et que peut-il faire au lac des Cèdres, sinon perdre le peu de raison qu'il a? Ce n'est pas l'homme qu'il faut, Marthe.

— Non, dit Richard, ce n'est pas l'homme qu'il faut, et je ne comprends pas qu'il s'obstine à rester; car c'est lui qui s'obstine à rester, et je sais bien que Sharp lui donnerait volontiers du travail autre part. Il est trop habitué aux villes pour pouvoir vivre absolument seul dans les bois, et ce n'est pas étonnant que sa tête se dérange; il a besoin de

compagnie, c'est pour cela qu'il vient si souvent ici. Songez-y, Marthe, vous qui la connaissez : elle est terrible, la forêt, pour ceux qui ne peuvent la comprendre. Moi-même qui ne l'ai jamais quittée depuis ma naissance, qui la comprends et l'aime, j'ai peur d'elle quelquefois, lorsque je suis tout seul.

— Pauvre Benoit! soupira Marthe. »

Il n'est généralement pas long, le souper des forestiers. Bientôt les deux hommes s'éloignèrent de la table pour s'approcher du poêle et fumèrent silencieusement la pipe du soir, tandis que Marthe lavait et rangeait les couverts. Puis le père Fournier se leva pour faire sa ronde habituelle autour de la scierie. Marthe et Richard sortirent après lui et l'attendirent devant la porte ouverte.

La nuit froide était sereine et sombre. Toutes les étoiles, jusqu'à la plus fine poussière de lumière, scintillaient sur le ciel noir. L'atmosphère était d'un calme absolu. Mais la forêt, toujours immobile, n'était plus muette : des bruissements légers, des frôlements doux, des craquements à peine perceptibles, décelaient la présence de milliers d'êtres s'agitant aux alentours sous la voûte obscure des grands arbres; dans une clairière lointaine, un renard

glapissait; et de toutes parts, à cette époque printanière, résonnaient les battements d'ailes sonores des petits coqs de bois.

Soudain, malgré l'obscurité, Marthe crut voir, à l'extrémité du coteau, quelque chose de noir se mouvoir une seconde sur le sable blanc.

« N'y a-t-il rien là qui bouge, Richard ?

— Non, Marthe, dit le jeune homme après avoir attentivement regardé. Il n'y a que les troncs des pins et des cyprès. Un animal quelconque se verrait bien sur ce sable.

— C'est vrai, dit Marthe en souriant. Mais depuis quelque temps je deviens comme le pauvre Benoit : il me semble à chaque instant voir remuer des ombres au bord de l'épinettière. »

Le père Fournier revenait après avoir fait sa ronde et cadenassé la scierie. Marthe quitta Richard, alluma une autre lampe et se retira dans la seconde pièce du rez-de-chaussée qui lui servait de chambre. Les deux hommes fermèrent la porte et montèrent s'installer au grenier.

Bientôt la dernière lumière, celle qui brillait à la minuscule fenêtre de la chambre de Marthe, s'éteignit; tout mouvement cessa dans la petite maison forestière qui s'endormait sous

les tranquilles étoiles, et le tambourin des coqs de bois troubla seul le silence nocturne.

Alors quelque chose remua réellement vers l'extrémité du coteau : une ombre sortit des ténèbres de l'épinettière, s'avançant sur le sable blanc, et traversa sans bruit le petit bois de pins clairsemés. Elle fit lentement le tour de la maison en rasant les murs, et finit par s'arrêter à la fenêtre de la chambre de Marthe, où elle vint s'appuyer. Longtemps elle resta là, dans une complète immobilité. Puis elle s'éloigna tout doucement, se retournant souvent du côté de cette fenêtre qui semblait l'attirer. Enfin elle s'accroupit à une vingtaine de mètres de la cabane, au pied d'un grand cyprès, et aussitôt une voix rauque, sourde, s'éleva dans la nuit, prononçant presque bas, d'un ton lent et mélancolique, des paroles inintelligibles.

II

LES OMBRES

En ce mois d'avril 1895, il y avait vingt-deux ans que le père Fournier était établi

dans le bois fort, à une distance de trente milles de la colonie la plus proche, débitant en planches les billots que coupaient eux-mêmes et lui amenaient pour leur propre compte les habitants des localités environnantes, depuis New-City jusqu'à Saint-Andrew. L'ouvrage ne manquait pas en hiver, lorsque la neige épaisse facilite les charrois. Mais après le dégel les fermiers n'ont plus le temps de venir au bois. Personne d'ailleurs ne se serait risqué avec une lourde charge sur le vieux chemin indien qui relie la rivière Eau-Claire à Saint-Éloi. La petite scierie fermait ses portes, et le père Fournier s'occupait d'autre chose.

C'est là que Marthe était née, là qu'elle avait toujours vécu; ne se rendant guère aux établissements qu'au moment des grandes fêtes, ou lorsqu'une occasion exceptionnelle lui permettait de faire ce voyage avec d'autres que le père Fournier. Une seule fois, lorsqu'elle avait cinq ans, elle était restée longtemps loin de la rivière Eau-Claire : c'était à l'époque où sa mère, malade, avait dû être transportée à Saint-Éloi. La mère avait langui trois mois avant de mourir. Puis on l'avait déposée dans le petit cimetière de la colonie

naissante et Marthe était revenue à la scierie avec son père.

En même temps que Fournier, le trappeur Foster, arrivant des États-Unis, avait fait son apparition vers les sources de la rivière Eau-Claire. Il avait trouvé la place bonne et avait établi sa famille au bord du lac Rond, construisant des camps et poussant peu à peu ses chemins de piégeage sur une distance de plus de cent milles en long comme en large; couvrant ainsi un vaste quadrilatère, borné du côté du désert par la rivière aux Roches et le grand lac des Cèdres, et du côté de la civilisation par les colonies d'avant-garde s'alignant de Saint-Andrew jusqu'à New-City, où, depuis 1882, passait le chemin de fer.

Fournier et Foster avaient été bien longtemps les seuls blancs établis à demeure dans ce désert. Mais, un jour, l'immense pan de forêt, jusqu'à la rivière Eau-Claire, avait été affermé à un grand industriel pour l'exploitation du bois de scierie, et depuis cette époque un troisième personnage, le garde-chantiers Benoit, vivait d'une façon permanente dans les mêmes parages.

D'abord engagé comme bûcheron, Benoit avait eu les doigts coupés par la maladresse

d'un compagnon. Le froid et le manque de soins immédiats avaient fait le reste, provoquant la gangrène, et l'on avait dû lui amputer complètement trois doigts de la main gauche, ne laissant que le pouce et l'index. Sharp, le concessionnaire du bois, avait conservé l'estropié à son service, lui confiant la garde de ses chantiers et de son magasin.

Les chantiers de Sharp, longues constructions de troncs d'arbres recouvertes d'une toiture en auges (1), se trouvaient alors à la pointe de la Baie à la Mousse, sur le grand lac des Cèdres, à cinquante milles de la rivière Eau-Claire. Pendant tout l'hiver, une soixantaine de bûcherons logeaient dans ces cabanes, abattant aux environs les grands arbres de la forêt primitive et transportant les billots sur le bord du lac. Mais, aussitôt le dégel, les billots étaient mis à l'eau, réunis en radeaux, remorqués sur le lac jusqu'aux importantes scieries de X... par des vapeurs appartenant au concessionnaire, et les bûcherons s'en allaient. Benoit restait alors absolument seul jusqu'à l'hiver suivant, chargé d'entretenir les chan-

(1) Troncs d'arbres creusés en forme de gouttières, employés souvent pour couvrir les maisons forestières.

tiers, responsable des provisions, des effets et des outils accumulés dans le magasin.

C'était un homme simple, doux et serviable, malgré sa force colossale et sa figure de brute enfouie dans une grande barbe inculte. Mais cette vie solitaire avait progressivement obscurci le peu d'intelligence qu'il avait, et depuis quelques années, pendant les longs mois où les chantiers étaient déserts, il lui arrivait souvent de divaguer...

Or, ce jour-là, dès le matin, le garde-chantiers Benoit s'était présenté à la scierie, où Marthe se trouvait seule.

« Bonjour, Benoit.

— Bonjour, Marthe. »

Benoit avait posé son fusil à piston dans un coin et s'était assis près de la table, s'adossant au mur.

« Avez-vous déjeuné, Benoit?

— Non, Marthe. »

Marthe tira de nouveau du buffet le pain et le plat de viande qu'elle venait de ranger et les plaça devant Benoit. Le garde-chantiers se mit à manger lentement, s'arrêtant de temps à autre et s'accoudant sur la table pour suivre des yeux la jeune fille qui commençait le nettoyage de la cabane.

« N'étiez-vous pas hier dans les environs, Benoit?

— Si, Marthe... Il fallait que je vienne.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas, fit Benoit en ouvrant de grands yeux, mais il fallait que je vienne. Je ne pouvais pas rester là-bas, voyez-vous... Je ne pouvais pas... Il y a trop d'ombres autour des chantiers.

— Il n'y en a donc pas par ici? demanda Marthe en souriant.

— Oh! si, Marthe! Il y en a partout dans les bois!

— Il n'y a pas d'ombres, Benoit; c'est une idée que vous vous faites.

— Il y a des ombres, Marthe. Il y a des ombres qui remuent dans les arbres!... Je les vois bien!... Il y en a sous les épinettes basses; il y en a sous les buissons; il y en a qui sortent du tronc des cyprès et des trembles. Quand il fait jour, elles restent dans les bois sombres et je les vois sur les lisières; mais le soir il y en a partout; elles entrent même dans les chantiers, et alors il faut bien que je m'en aille!

— Il n'y a pas d'ombres, Benoit.

— Il y a des ombres, Marthe!... Elles tournent autour de moi sous les épinettes en glis-

sant sur la mousse; et puis elles se lèvent quand elles croient que je ne les vois pas, mais je les vois bien tout de même; et quand je tourne la tête pour les regarder en face, elles s'aplatissent par terre et rentrent sous les branches ou dans les troncs... Il y en a une surtout, une grande, qui me suit partout quand je suis dehors. Je sais bien qu'elle est là, j'en suis certain, et je me tourne souvent pour la voir; mais elle sait bien aussi que je vais me retourner, et elle se cache!... Il y a des ombres, Marthe!

— Il ne faut pas penser à elles, Benoit. Il faut les oublier. »

Benoit avait fini de manger. Voyant Marthe prendre deux seaux à côté du buffet, il les lui retira des mains et courut chercher de l'eau à la source limpide qui jaillissait du sable au bord de l'épinettière. Puis il reprit sa place, surveillant les mouvements de la jeune fille et se levant pour l'aider chaque fois qu'il en découvrait l'occasion.

Il y avait quelque temps qu'ils se tenaient ainsi mutuellement compagnie sans échanger une parole, lorsque Richard parut. Marthe s'arrêta dans son travail et eut un geste de surprise.

« Vous n'êtes donc pas parti, Richard?

— Non, Marthe. Il n'est pas nécessaire que j'aille à Saint-Éloi : Chevrier est ici. »

Richard s'était assis, regardant gaiement Marthe. Celle-ci s'appuyait d'une main contre le mur, attendant des explications complémentaires. Benoit avait pris machinalement un couteau sur la table et en polissait la lame en la frottant au bord de la planche.

« Chevrier est ici depuis hier avec toute sa famille, Marthe; je les ai rencontrés tout à l'heure. Ils viennent à la racine (1) sur les coteaux du lac des Bouleaux et sont campés près de la Grande-Butte. Ils nous loueront leur wagon et leurs chevaux. »

Benoit avait levé les yeux, sans cesser de frotter son couteau, et regardait attentivement Richard qui lui tournait presque le dos.

« Si vous le voulez bien, Marthe, continua Richard en prenant la main de la jeune fille, nous quitterons la rivière Eau-Claire dès demain. »

Un claquement sec leur fit tourner la tête : Benoit avait probablement pesé trop fort sur

(1) Racine de Senecas, racine de serpent, Polygala.

le manche du couteau, car la lame venait de casser net.

« Que faites-vous donc, Benoit? demanda Marthe en souriant.

— Rien, dit Benoit en examinant le couteau : il a cassé! »

Marthe et Richard reprirent leur position primitive sans s'occuper davantage du garde-chantiers, qui maintenant les fixait l'un et l'autre avec des yeux ardents.

« Et dans quatre jours, Marthe, reprit gaiement Richard, nous serons mariés! »

Un son rauque, pareil à un râle, leur fit de nouveau tourner la tête :

« Qu'avez-vous donc, Benoit? »

Mais Benoit ne répondit pas. Il s'était levé tout à coup, avait saisi son fusil sur lequel il s'appuyait, et regardait tantôt Marthe, tantôt Richard.

« Qu'avez-vous donc, Benoit?

— Ah! fit-il d'un air égaré... J'ai vu... j'ai vu... »

Brusquement il bondit vers la porte et sortit.

« Toujours ses folies! dit Marthe avec un sourire triste. Que lui prend-il? »

Les deux jeunes gens s'avancèrent sur le

seuil. Ils virent Benoit arrêté à peu de distance, frappant à coups redoublés son front dur contre le tronc d'un cyprès.

« Benoit! »

Le garde-chantiers releva la tête, les yeux dirigés vers l'extrémité du coteau. Soudain il leva son fusil, épaula vivement et fit feu dans la direction de l'épinettière.

« Qu'y a-t-il donc, Benoit? demanda Richard en approchant.

— Là! Là! fit Benoit d'une voix sourde en étendant la main... La voyez-vous, l'ombre! La voyez-vous? »

Il épaula de nouveau et tira son second coup.

« Il n'y a rien, Benoit. Rentrez avec nous. »

Le garde-chantiers se retourna, se passa la main sur le front, et regarda Richard.

« Rentrez donc avec nous, Benoit.

— Rentrer avec vous? dit-il d'un ton plus calme... Non... non... ce n'est pas possible... Je vais aux chantiers. »

Il jeta son arme sur son épaule et s'éloigna rapidement sous les pins.

« Pauvre Benoit! » dit Marthe en soupirant.

III

LA FORÊT CHANTE

Marthe, le cœur plein d'allégresse, est descendue avant le jour au bord de la rivière. Une grande lueur blanche envahit l'horizon du côté de l'orient. Le tout petit oiseau du matin module depuis déjà longtemps dans l'air calme son appel prolongé, et ce cri doux et frêle, mille fois répété au fond de chaque buisson, produit une mélodie continue qui s'élève de la forêt entière.

La grande lueur blanche s'étend, s'étend avec vitesse, éteignant une à une les étoiles sur le ciel d'un bleu pur; puis elle devient rose à sa base, et le jour s'insinue peu à peu sous la voûte encore bien obscure des bois.

L'air est maintenant plein de gazouillis, de pépiements et de gloussements; de froissements d'élytres et de frémissements d'ailes; de sifflements et de bavardages. Tout buisson a son orphéon. Tout arbre a son orchestre. Toute branche a sa chanson. Pas un des ra-

meaux rigides et sombres des épinettes, des pins et des cyprès; pas une des brindilles flexibles des trembles et des bouleaux où pointent les bourgeons verts; pas une des grêles tiges des pembinas et des osiers qui n'ajoute sa petite note à la grande symphonie matinale. C'est l'aurore, la Forêt chante.

Marthe, le cœur plein d'allégresse, s'est assise sur une souche morte et regarde, aux premiers rayons du soleil qui viennent de fuser sur le ciel, le paysage sauvage et grandiose qu'elle connaît si bien, qu'elle a tant aimé depuis son enfance, et qu'elle va cependant quitter aujourd'hui pour aller s'établir ailleurs. Derrière elle c'est la grande épinettière. A sa gauche c'est la cyprière. Devant elle, sur l'autre rive, c'est un talus presque à pic, encombré d'éboulis, qui se termine par un chaos d'énormes roches arrondies accumulées pêle-mêle : quelques arbres difformes ont pris racine dans les profondes crevasses, se sont frayé un passage à force de contorsions à travers les gros blocs, et jaillissent de cet amas. Un peu plus loin, sur une pointe basse, il y a des grands ormes noirs .. Et puis des bouleaux et des saules qui viennent plonger leur pied dans l'eau. De chaque côté du monticule rocheux

commence la vaste tremblière, si belle en été quand elle est pleine de fleurs, qu'elle a si souvent parcourue en tous sens à la saison des fruits. Et de tout cela s'élèvent en ce moment mille et mille bruits joyeux qui s'entremêlent, se fondent, et montent vers le ciel en une harmonie puissante et douce : la Forêt chante.

Marthe, le cœur plein d'allégresse, songe que tout à l'heure son père et Richard vont venir la chercher; qu'ils descendront tous trois en canot cette jolie rivière Eau-Claire, qui clapote à ses pieds; qu'ils cacheront le canot dans un fourré auprès des dunes de sable conduisant au lac des Bouleaux; et qu'ils iront à pied jusqu'au camp des chasseurs de racine où ils doivent trouver des chevaux. Elle songe que le soir même ils feront en voiture une partie de l'étape qui les sépare de Saint-Éloi; que demain dans la journée ils arriveront à la petite colonie où il y a une chapelle de troncs d'arbres et un vieux curé à grande barbe; et que le jour suivant...

Autour d'elle les oiseaux s'ébattent, gazouillent et bavardent. Une brise vive et légère qui s'est levée en même temps que le soleil taquine les rameaux, se faisant quelquefois toute petite, toute petite, pour siffloter dans les bou-

leaux, s'enflant soudain pour gronder dans les arbres creux, faisant semblant de se plaindre en passant sur les aiguilles des épinettes, s'arrêtant tout à coup pour prendre un nouvel élan, et repartant de plus belle pour bourdonner dans les trembles. La petite source limpide qui court dans la mousse chuchote et rit en dégringolant vers la rivière. Une bande de canards cancane tout doucement près du bois. Les lapins sautent, se roulent et culbutent autour des fourrés. Des coqs de bois, ivres de la jeune sève des bourgeons naissants, se trémoussent dans les pousses nouvelles avec des gloussements joyeux. Des écureuils bondissent dans les pins, se balancent aux brindilles, se poursuivent le long des troncs, se laissent tomber de branches en branches, et s'immobilisent soudain, le nez au vent, la queue en l'air, pour faire : Kiruirui... Ki ri ki ki ki... Kiiii... Kiiii... : la Forêt chante.

Le soleil vient d'apparaître, radieux, au-dessus de la tremblière et s'élève dans un ciel pur, inondant la forêt de lumière blonde et faisant étinceler la rivière. En même temps la barque du père Fournier sort de la crique où elle était dissimulée, et une voix pousse un cri d'appel. Marthe se lève et répond.

La barque se laisse glisser le long de la rive; Marthe y saute légèrement au passage, et, tandis que le père prend les rames, elle s'assied auprès de Richard, s'appuyant sur sa robuste épaule. Pourtant, à ce moment même, elle a soudain tourné la tête, croyant voir une ombre noire s'agiter dans un buisson de la tremblière. Mais dès qu'elle a dirigé ses regards de ce côté, l'ombre s'est évanouie, et elle ne voit que les coqs de bois qui se trémoussent en gloussant, les écureuils qui bondissent en jacassant, et les petits oiseaux qui s'ébattent et gazouillent : la Forêt chante.

IV

CHARBONNEL S'APPROVISIONNE

La barque glissait avec vitesse sur les eaux transparentes de la rivière Eau-Claire, tantôt avançant à force de rames entre un double rideau de bois dans les grands biefs tranquilles, tantôt filant d'elle-même entre de hauts talus presque à pic dans les rapides bouillonnants, tantôt bondissant de côté et d'autre dans les chenaux rocheux striés de filets d'écume.

Elle arriva au pied d'une falaise à demi éboulée où s'accumulaient par places de gros blocs de granit, obliqua vers la rive, et aborda sur une petite plage de sable fin. Richard sauta à terre, un sac de provisions à la main, et aida Marthe à débarquer.

« Attendez-moi là, Richard, cria Fournier, en repoussant l'embarcation dans le courant... Il est inutile de monter le canot sur la côte. J'aurais d'ailleurs trop de peine à le remettre à l'eau, puisque je reviens seul de Saint-Éloi. Je vais le laisser plus bas, sous les saules du ravin. »

La barque disparut dans le tournant, et les deux jeunes gens s'assirent sur une large roche.

« Oui, Marthe, disait gaiement Richard continuant une conversation commencée, je veux vous mener jusqu'à New-City. Vous verrez comme la ville a changé depuis si longtemps que vous n'y êtes allée! Il y a maintenant de grandes maisons de briques presque partout sur la rue Principale et le Broadway. Beaucoup ont quatre étages, Marthe, et la banque de Z... en fait même construire une qui aura jusqu'à six étages!

— Six étages, Richard!

— Six étages, Marthe, pas moins ! Et presque tous les hôtels sont aussi construits en briques à présent, ou avec de la pierre blanche qu'on amène des montagnes du Nord. Et tout le long de la rue Principale on ne voit que des grands magasins pleins de lumière le soir, avec des châssis dont chaque vitre a plus de six pieds de large, Marthe!... Et il y a aussi la nouvelle église, tout en brique, dont le clocher a plus de cent pieds de haut!...

— Cent pieds de haut, Richard !

— Plus de cent pieds, Marthe ! »

Marthe, les yeux perdus dans le vague, un léger sourire sur les lèvres, et jouant machinalement avec les doigts de Richard, écoutait avec un plaisir manifeste l'énumération de tant de merveilles qu'elle allait bientôt contempler, essayant en vain de se les représenter d'avance. Mais un cri d'appel du père Fournier qui revenait en grimpant déjà la falaise leur fit tourner la tête, et ils escaladèrent la pente roide derrière lui.

A peine eurent-ils disparu au sommet qu'un homme se dressa au bord de la rivière, sortant avec précaution d'une anfractuosité des roches. Il regarda un instant la hauteur et s'y engagea à son tour. Mais il s'arrêta au-dessous de la

crête, ne laissant dépasser que sa tête, et suivit des yeux les trois personnages qui s'en allaient sur le grand coteau de sable dans la direction du lac des Bouleaux, et qui bientôt disparurent parmi les cyprès.

« Ah! ils vont tous à Saint-Éloi! murmura-t-il. J'ai le temps de m'approvisionner. »

Sans plus s'occuper d'eux, Charbonel redescendit la falaise et longea la côte jusqu'à un ravin plein de gros trembles et de buissons fourrés. Il fouilla la lisière de saules nains qui bordait sur ce point le terrain bas et qui s'avançait jusque dans la rivière. Peu après il eut un petit rire de satisfaction en apercevant, au plus épais du rideau de saules, le canot de Fournier :

« Ah! ah! fit-il. Avec cela je serai vite là-bas! »

Charbonel s'installa dans la barque et la dégagea des buissons : il s'éloigna de la rive et se mit à ramer avec énergie comme s'il était pressé d'arriver, avançant rapidement dans les grands biefs tranquilles, faisant ployer les avirons en luttant contre les rapides, se jetant à l'eau et poussant l'embarcation sur les hauts-fonds rocheux où le courant devenait trop fort.

En arrivant à proximité de la scierie, il se

rapprocha de la rive, ramant plus lentement et sans bruit, et aborda un peu avant le dernier tournant...

Se glissant avec circonspection sous les épinettes, Charbonel atteignit l'extrémité du coteau, et s'arrêta pour examiner les alentours. Mais ne voyant rien bouger auprès de la cabane assurément abandonnée, il se décida et traversa le petit bois de pins.

Un loquet de fer, fixé par un gros cadenas, maintenait la porte close; les fenêtres étaient bouchées par d'épaisses lames de bois vissées à l'intérieur; les planches de la toiture étaient fortement clouées, et Charbonel n'avait aucun outil, pas même la hache toujours nécessaire en forêt. Il ramassa une lourde pierre et en frappa violemment le cadenas, essayant de le briser. Mais la solide fermeture résista.

Charbonel laissa retomber sa pierre et réfléchit. Puis il eut un geste de résolution :

« Bah! murmura-t-il, il n'y a probablement personne dans les environs... Et d'ailleurs que m'importe! »

Il sortit de sa poche un puissant revolver de ranchman, ajusta le cadenas et fit feu. Une seconde balle sur le rivet acheva d'arracher la plaque de fer et de broyer le mécanisme.

Charbonel en retira les débris et la porte s'ouvrit.

Il courut d'abord au buffet où il trouva du pain et du lard, et se mit à manger comme s'il était à jeun depuis longtemps. Puis il fouilla toutes les pièces de la maison, depuis la chambre de Marthe où il n'y avait qu'un lit, deux escabeaux, des vêtements pliés sur des planches, et une petite table supportant une cuvette de métal, jusqu'au grenier où étaient accumulées les provisions nécessaires pour les six mois d'été.

Le père Fournier avait emporté sa carabine, ne laissant que le fusil à piston. Charbonel décrocha celui-ci et l'examina. Mais presque aussitôt, il le rejeta dans un coin :

« Non, dit-il. Les collets font moins de bruit. »

Il mit de côté une hache, un petit filet de pêche et les quelques ustensiles de cuisine dont il avait besoin ; il prit tout ce qu'il pouvait porter de farine et de lard salé ; il disposa le tout dans un sac et le transporta sur le coteau de sable.

Alors il examina de nouveau la lisière de la grande épinettière sombre, et tourna ensuite ses yeux gris et durs vers la cabane solitaire :

« Fournier, mon ami, dit-il entre ses dents, tu n'es pas près de revoir ta maison. »

Là-bas, sur les longs coteaux conduisant au lac des Bouleaux, Fournier, Richard et Marthe s'en allaient, joyeux et tranquilles, causant gaiement et discutant bien des projets d'avenir. Ils franchirent ainsi la Grande-Butte peu avant le milieu du jour, et arrivèrent au camp des chasseurs de racine où la forêt s'endort sous le grand soleil doux.

V

ENCORE CHARBONEL

Le soleil flambait encore tout en haut d'un ciel bleu foncé, déversant sa nappe de lumière sur le sombre infini des bois. La forêt dormait encore dans le lourd silence et l'immobilité médiévale morne. Cependant le wagon avait quitté le camp des chasseurs de racine et roulait déjà péniblement sur le dur chemin de Saint-Éloi : tantôt ses roues enfonçaient et tantôt elles plongeaient ailleurs et elles cahotaient plus loin, s'enfonçant tantôt dans le

sable mou et tantôt dans la mousse épaisse; plongeant ailleurs dans l'eau croupie et la vase visqueuse de marécages couverts d'herbe; cahotant plus loin sur de longues moraines de granit dont les blocs arrondis émergeaient partout du sol.

Toujours la même succession de mêmes paysages. Toujours l'éternelle épinettière moussue et presque impénétrable dans les bas-fonds humides. Toujours la haute tremblière fourrée de buissons sur les plateaux où s'accumulait la terre végétale. Toujours les pins et les cyprès sur les grandes dunes arides.

Soudain un homme, aux vêtements boueux et ruisselants, sortit d'un bouquet d'arbres et s'arrêta devant les chevaux.

« Chevrier! s'écria Richard surpris.

— J'espérais bien vous devancer encore en coupant par le grand marais, dit Chevrier en approchant. Fournier, ta maison brûle. »

Fournier se leva et sauta sur le sol.

« Comment le sais-tu?

— En passant le sommet des coteaux, j'ai vu, par-dessus le bois, une grosse fumée qui ne pouvait provenir que de chez toi. J'ai couru jusque-là : tout est en feu.

— La scierie?

— Brûlée. »

Fournier, suffoqué, baissa la tête et se mit à réfléchir :

« Qui peut m'avoir fait cela? » gronda-t-il.

Richard lui toucha l'épaule du bout de son fouet :

« Charbonel est par ici, père.

— Charbonel est par ici? s'écria Chevrier. Oh! alors!

— Tu le connais donc? demanda Fournier.

— Qui ne le connaît maintenant à Saint-Éloi? Poursuivi pour vol par l'hôtelier et signalé dans tous les établissements, ne pouvant plus s'approvisionner nulle part, il a dû en effet prendre le bois pour atteindre la voie ferrée.

— Continuez votre chemin, enfants, cria Fournier; je retourne à la rivière Eau-Claire.

— Non, père, dit doucement Richard; nous retournerons avec vous. »

Fournier, paraissant hésiter, se mit à marcher de long en large, les poings serrés et les yeux étincelants de fureur; puis il fit un geste de résolution et remonta dans le wagon.

« Que le bandit se fasse casser la tête par d'autres, reprit-il, ce n'est pas la peine de nous attarder pour lui, et tout ce que nous

pourrions faire là-bas serait inutile. En route pour Saint-Éloi, Richard; je reviendrai avec du monde.

— Si je le rencontre aux environs, dit Chevrier, il n'ira pas plus loin.

— Soyez sans crainte, répondit tranquillement Richard, il ne passera pas les coteaux du lac Rond. »

VI

LA FORÊT VIT

Maintenant, le soleil a disparu dans la direction de Saint-Éloi, et les ténèbres se sont peu à peu déroulées sur la forêt. Le wagon est dételé dans une toute petite clairière circulaire entourée d'épinettes, non loin d'un ruisseau qui court sous des buissons fourrés. Tout autour, la masse confuse des bois, toujours immobile, semble la haute paroi d'un puits creusé dans du noir, au-dessus de laquelle on aperçoit un pan de ciel étoilé.

Au centre de la clairière, auprès d'une petite tente destinée à Marthe, un grand feu

de camp, dont les flammes tournoient et se balancent lentement dans la nuit calme, éclaire vaguement la base des rideaux d'arbres. De tous côtés résonnent sourdement les battements d'ailes réguliers des coqs de bois, et de temps à autre vibre la cloche des chevaux qui paissent plus loin dans un bas-fond plein d'herbe.

Richard vient de disparaître parmi les buissons, à la recherche de bois sec. Fournier quitte à son tour la clairière, un seau à la main, et se dirige vers le ruisseau. Restée seule auprès du feu, Marthe se lève et termine à la hâte l'installation du camp.

Autour d'elle, sous les voûtes obscures où rien ne paraît bouger, les bruits imperceptibles de la forêt en éveil : légers craquements de brindilles sous des pas furtifs, froissements de feuilles sèches et frôlements très doux dans les broussailles, s'élèvent distinctement dans le silence sonore du soir. Parfois aussi éclate la marche retentissante d'un élan dont les sabots broient les branches mortes, le miaulement étouffé d'un lynx, ou le choc sourd des énormes troncs renversés que retournent les ours.

Mais Marthe, la forestière, reste insensible

à tous ces bruits trop connus pour qu'ils puissent l'émouvoir. Elle continue machinalement son travail autour du feu de camp, suivant toujours des yeux, avec un léger sourire, les séduisantes visions qui pour elle se déroulent dans la nuit entre les troncs rugueux, évoquant toujours les mêmes phases de son même vieux rêve qui demain va commencer à se réaliser.

C'est pourtant l'heure, elle le sait bien, où tous les hôtes de la forêt sont aux aguets; où l'oiseau tremble sur la branche avant de s'endormir; où le lapin se mâte et hume le vent avant de s'engager sous un couvert; où l'écureuil, blotti au fond de son nid, tressaille au moindre frémissement des feuilles.

C'est pourtant l'heure, elle le sait bien, où sous tous les buissons des yeux brillent; où des formes imprécises s'allongent et rampent dans l'épaisseur des fourrés; où toute racine est une embuscade; où chaque rameau dissimule un ennemi.

C'est l'heure où sous les froides étoiles les drames se multiplient dans l'ombre; l'heure où de toutes parts se livrent au même instant mille combats sanglants et silencieux; l'heure où tout, dans l'apparente tranquillité de la

nature, s'étouffe, se déchire et s'égorge... La Forêt vit.

Marthe sait tout cela et ne s'en émeut pas. Ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, elle l'a vu et entendu presque chaque jour de son existence. Il n'est pas un bruit dans la forêt dont elle ne sache aussitôt la provenance; pas un mouvement dans les buissons dont elle ne puisse immédiatement déterminer la cause; pas un animal qu'elle ne reconnaisse à première vue, malgré l'obscurité, et dont l'apparition soit capable de la troubler.

Et cependant Marthe vient de tressaillir, arrachée à son rêve. Elle abandonne son travail et tourne vivement la tête, croyant encore avoir vu, à la lueur incertaine du feu de camp, une ombre étrange se dresser à la lisière du bouquet d'arbres.

Fournier est au bord du ruisseau : il se baisse pour y puiser. Richard est dans la tremblière : il soulève un tronc d'arbre mort. Soudain leur mouvement à tous deux s'arrête à demi ébauché : un cri aigu vient de traverser l'air et les immobilise :

« Richard! Rich...! »

Mais la voix de Marthe se tait, subitement étouffée, et tout retombe dans l'im-

mense et inquiétant silence nocturne : la Forêt vit.

VII

JUSQU'A L'AUBE

Fournier et Richard se sont élancés, et arrivent en même temps dans la clairière : ils la trouvent déserte et rien ne bouge aux alentours. Seul le feu de camp continue de balancer lentement ses longues flammes dans la nuit tranquille.

Richard, éperdu, court à la sombre lisière du bois et la suit sans la franchir, tournant follement autour de la petite clairière sans savoir de quel côté se diriger. Fournier se baisse vers le sol, cherchant à distinguer des traces, mais la nuit est trop noire et il n'aperçoit rien.

Tous deux se dirigent instinctivement vers l'endroit où une étroite brèche de la muraille d'épinettes donne accès dans une tremblière, et finissent par s'y rejoindre.

« Est-ce un ours? demande Richard tout bas.

— Pas un noir, dit Fournier. »

Ils se taisent, n'osant plus échanger de conjectures. Ils ne le savent que trop tous deux : seuls un grizzly ou une panthère sont capables de commettre aussi rapidement un tel rapt. Mais depuis tant d'années l'on n'en avait pas vu trace dans ces parages!

Soudain ils s'immobilisent et tendent l'oreille : est-ce une illusion? Est-ce le hurlement lointain d'un lynx au fond de la cédrière ou le rire aigu d'un coyote errant sur les dunes de sable? Est-ce la longue et puissante plainte d'un huard qui, sur le lac des Bouleaux, pleure l'absence du vent qui l'empêche de s'envoler? Là-bas, bien loin, par delà le coteau opposé, il leur a semblé entendre la voix de Marthe lancer un grand cri désespéré.

Ils bondissent sous bois dans cette direction, et, malgré l'obscurité profonde, se mettent à courir parmi les buissons. Ils s'embarrassent dans les racines, se déchirent aux épines, trébuchant dans les amas de troncs renversés qu'ils ne parviennent même pas à entrevoir, et cependant ils courent sans arrêts et appellent de toute leur force :

« Marthe!... Marthe! »

Les hautes voûtes sonores de la tremblière répercutent leur voix, qui paraît s'amplifier,

s'étendre et s'éloigner lentement à travers le silence ; mais seule leur voix même leur répond, renvoyée par l'écho.

Les obstacles se multiplient et la tremblière devient presque impraticable. Fournier met le pied dans un terrier, tombe lourdement et se relève couvert de sang. Reprenant enfin conscience de leur impuissance, ils cessent leur course vaine et se rapprochent l'un de l'autre.

« Que faut-il faire? murmure Richard.

— Retourner au camp, » dit Fournier.

Ils reprennent à contre-cœur le chemin du camp, croyant avoir couru pendant bien longtemps et être bien loin, et cependant ils arrivent en quelques minutes, surpris de retrouver, auprès de la petite tente vide, le feu aussi intense qu'au moment de leur départ.

« Que faire? demanda encore Richard.

— Rien jusqu'au jour, » dit Fournier.

Rien!... Ce mot exaspère d'autant plus Richard qu'il en reconnait la justesse. Il se met à marcher rageusement autour de la clairière, comme un captif enfermé entre ces murailles d'arbres et de buissons qui, dans la nuit, semblent les hautes parois d'un puits creusé dans du noir. Fournier s'assied auprès du feu, sur un tronc mort, les coudes sur les genoux

et le front dans les mains, tellement replié sur lui-même que sa longue barbe grise touche presque la terre.

« Père ! fait encore Richard d'une voix rauque, je vais la chercher !

— Où cela ? » dit Fournier.

Où cela ?... Richard n'en sait rien et ne peut répondre, mais l'inaction le rend fou, et il reprend avec une rage croissante sa course inconsciente autour de la clairière.

Et toute la nuit, cette nuit qui semble ne pas vouloir finir, s'écoule ainsi sans qu'ils échangent une parole de plus : parfois Richard s'arrête dans sa marche et tend l'oreille, avec le fol espoir d'entendre quelque chose : un cri, une plainte, un soupir qui lui fournisse une indication et lui donne la possibilité d'agir. Fournier se lève de temps à autre pour recharger le feu à demi éteint, et reprend aussitôt sa position primitive.

Enfin une exclamation de soulagement s'échappe en même temps de la poitrine des deux hommes : tout près d'eux, du fond d'un buisson, vient de s'élever, doux et grêle, le premier cri de l'oiseau du matin.

A l'horizon invisible, dans la direction du lointain lac des Cèdres, la grande lueur blanche

qui précède l'aurore commence à paraître, et le ciel pâlit légèrement au-dessus des hautes parois du puits noir. Puis une vague lumière cendrée descend tout doucement le long des murailles d'arbres. Elle envahit peu à peu la clairière, et les sous-bois s'éclairent.

Alors Fournier et Richard, toujours silencieux, se baissent vers la terre et inspectent les environs. Soudain ils se courbent davantage vers un même point du sol : à la lisière des buissons, sur le bord de la tremblière, la marque d'un gros soulier, au talon bien distinct, est imprimée dans l'herbe.

« Ce n'est pas un mocassin, murmure Richard... Qui porte des souliers par ici? »

Ils se relèvent et se regardent, stupéfaits : mais soudain, dans un cri de fureur, le même nom leur échappe à tous deux :

« Charbonel! »

VIII

EN CHASSE

Il le savait bien, Charbonel, que le seul chemin praticable pour lui, si peu habitué au dé-

sert, était la chaine de hauteurs qui borde un côté de la rivière, contourne le lac Rond, et va mourir plus loin le long de la voie ferrée. Mais ce qu'il ignorait, c'est qu'à la hauteur du lac ces longues dunes de sable se rétrécissaient jusqu'à n'avoir plus qu'une centaine de mètres, et que la maison du trappeur Foster, dominant cet étranglement, en surveillait toute la largeur.

Aussi, lorsque à travers les cyprès clairsemés il aperçut la cabane, où soudain plusieurs chiens hurlèrent, il comprit qu'il ne pourrait tenter le passage que pendant la nuit, et, se dissimulant de son mieux, il se mit à ramper dans la direction de la rivière.

Il allait atteindre le talus raide qui descendait vers l'eau lorsqu'un léger bruit lui fit tourner la tête : à peine à trente pas de lui, Fournier, Richard, Chevrier et Foster se glissaient sur sa trace, cherchant à l'entourer. Charbonnel se redressa et leur fit face :

« Que me voulez-vous donc? demanda-t-il effrontément. Pourquoi me pistez-vous?

— Et toi, lui dit Foster, pourquoi te cacher ainsi? »

Les quatre hommes armèrent leur carabine et continuèrent d'avancer en demi-cercle.

Charbonel restait toujours immobile, les bras croisés sur la poitrine.

« Écoute-moi, Charbonel, dit Fournier : tu es poursuivi pour vol à Saint-Éloi ; tu as vendu Foster, incendié ma maison et ma scierie. Mais tout cela nous te le pardonnerons si tu peux nous rendre ma fille. »

Charbonel se mit à rire :

« Ta fille? dit-il... Où veux-tu que je la prenne?

— Qu'as-tu fait d'elle? dis-le! cria Fournier dont les yeux flambèrent. Ta vie répond de la sienne, tu dois bien le savoir. Tu vois aussi qu'il est inutile de feindre et qu'il faudra toujours que tu parles, puisque tu ne peux plus nous échapper.

— En es-tu sûr? » goguenarda Charbonel.

Fournier marcha jusqu'à lui et allongea le bras pour le saisir. Mais, d'un geste si vif que nul ne put le prévenir, Charbonel sortit un revolver de sa poche : une lueur, une détonation, et au même instant Charbonel disparaissait, se laissant rouler sur le talus et bondissant dans la rivière. Deux coups de carabine, tirés au hasard, éclatèrent simultanément : les balles ricochèrent sur l'eau et se perdirent dans le vide.

« Ne tirez plus, cria Richard, c'est vivant qu'il nous le faut! »

Fournier resta un instant immobile, toujours le bras tendu, conservant la même attitude qu'auparavant, mais les yeux démesurément ouverts; puis son bras retomba lentement, il vacilla deux ou trois fois sur ses jambes qui fléchirent, et il s'abattit, la face en avant. Ses compagnons se courbèrent vers lui et le retournèrent :

« Père ! » murmura Richard.

Mais la tête de Fournier roulait inerte sur le sable, et sa longue barbe grise balayait les aiguilles desséchées des cyprès. Sombres et silencieux, ils soulevèrent le cadavre et l'étendirent dans un fourré.

Cependant Charbonel, qui s'était laissé dériver au fil de l'eau, reparaissait hors de portée, près du tournant de la rivière, escaladait la rive opposée, et disparaissait derrière les buissons.

« En chasse! cria Foster... Barrez le côté du bois! »

Ils traversèrent la rivière à gué, franchirent le mince rideau de saules, puis se trouvèrent dans les vastes prairies humides qui s'étendent autour du lac Rond; comprenant sans plus de

paroles la tactique indiquée par Foster, ils se dirigèrent tout droit vers le bois d'épinettes, s'égaillant en avant de la lisière et surveillant la plaine.

Bientôt Charbonel parut, contournant les buissons de la rive. En apercevant les trois hommes, qui déjà lui coupaient le chemin, il eut un instant d'hésitation. Mais presque aussitôt il prit son parti et se mit à courir en s'éloignant de la rivière, obliquant peu à peu vers la sombre épinettière qui seule pouvait lui assurer un réel refuge.

Les chasseurs, eux aussi, avaient repris leur course, suivant en ligne droite la lisière du bois, et pendant longtemps ce fut une folle lutte de vitesse à travers les longues herbes de la prairie humide, sans changement appréciable dans les positions respectives : en vain Charbonel fit-il des efforts d'animal traqué pour prendre un peu d'avance; en vain déploya-t-il une énergie et une endurance désespérées; les trois hommes se maintenaient implacablement à sa hauteur, et s'interposaient toujours entre la forêt et lui.

Voyant son impuissance il voulut revenir vers la rivière, mais il comprit qu'un mouvement tournant de ses adversaires le rejetterait

juste en face de l'étroit coteau dégarni dominé par la maison du trappeur et qu'il y serait définitivement acculé. Alors il s'arrêta, tourné vers les chasseurs, leur lança un dernier défi, et s'assit sur une butte de terre, attendant les événements.

Il fallait en finir : Foster, Chevrier et Richard s'avancèrent dans la plaine, forçant Charbonel à se relever et à fuir devant eux. Lorsqu'ils furent assez loin du bois, pour rendre impossible tout nouvel effort dans cette direction, ils se remirent à courir, avec l'espoir de rejoindre celui qu'ils voulaient prendre avant sa disparition dans les épaisses saulaies du lac Rond.

Plus ils avançaient, plus la prairie devenait humide et la course pénible. Les flaques d'eau, les lagunes qu'il fallait contourner se multipliaient. Des coulées bourbeuses, pleines de grands roseaux morts, leur barraient le chemin, bordées parfois, à de lointains intervalles, de maigres bouquets de saules qui leur cachaient pendant quelques minutes la vue de Charbonel.

Celui-ci courait, courait toujours, refoulé dans la direction du lac, mais il s'épuisait visiblement : le souffle paraissait lui manquer, il

trébuchait à chaque instant et commençait à perdre du terrain. Devant lui encore un mince rideau de saules qu'il franchit d'un bond ; puis une prairie absolument plate à l'herbe plus fine et plus courte. Dans un effort suprême Charbonel s'y engagea : à deux cents mètres à peine commençaient les saulaies profondes où il pourrait se dissimuler.

« Halte ! » cria soudain Foster.

Mais déjà Chevrier et Richard, arrivés les premiers au bord de la prairie unie, s'étaient arrêtés net :

« Il se perd lui-même, cria Chevrier. Que faire ? »

Charbonel, haletant et inconscient, courait, courait toujours, les yeux fixés sur la saulaie. Il avait presque franchi la moitié de la distance qui le séparait de la lisière, lorsqu'il sentit le sol se balancer en lentes oscillations qui rapidement s'amplifiaient, trembler et rebondir sous ses pas comme s'il eût été formé d'un immense filet élastique.

Comprenant enfin le danger imminent, Charbonel s'arrêta soudain et se retourna; mais au même instant le mince réseau de fines racines enchevêtrées, qui seul le sou-

tenait au-dessus de la vase mouvante, creva, et il s'enfonça jusqu'aux genoux. Une tentative désespérée pour se dégager de la glue liquide le fit s'enlizer jusqu'à la ceinture. Alors, se sachant perdu, il souleva sa casquette et l'agita dans la direction des chasseurs en leur criant un ironique adieu; puis il appuya sur sa tempe le canon de son revolver et fit feu.

Immobilisés sur le terrain solide, les autres avaient contemplé d'un air sombre cette scène si rapide. Ils virent le buste de Charbonel, qui seul émergeait encore, s'incliner et se renverser dans l'herbe. Mais ils songeaient en même temps que le misérable emportait avec lui, dans son suaire de vase, le secret de la destinée de Marthe, et qu'ils perdaient ainsi presque toute espérance de la retrouver si elle vivait encore.

Livide, Richard s'approcha de son père :

« Comment savoir ce qu'elle est devenue, à présent! » cria-t-il.

Mais Foster ne put répondre que par un geste vague. Et lentement, devant leurs regards attristés, la perfide prairie tremblante engloutit à la fois le cadavre et le secret.

IX

ON NE SAIT OU

Ses yeux venaient de s'ouvrir et ses paupières battaient convulsivement, mais elle restait encore immobile, étendue sur le dos et les bras en croix, le cerveau complètement engourdi, la tête et les membres douloureux.

Puis des lambeaux de pensées imprécises flottèrent confusément dans son esprit; une angoisse inconsciente dont la cause lui échappait encore, un effroi d'elle ne savait quoi l'oppressèrent : elle se souleva sur un coude et regarda ce qui l'entourait avec une stupeur grandissante.

Autour d'elle tout était obscur : une obscurité grisâtre traversée de quelques minces fils de lumière qui filtraient par d'imperceptibles fissures. Cette lueur indécise lui permit d'entrevoir vaguement l'intérieur d'une assez grande cabane de troncs d'arbres où s'amoncelaient, étagés contre les murs, des caisses, des sacs et des barils.

Peu à peu cependant, son esprit se dégagea et la mémoire lui revint. Elle revit en une seconde les événements de la nuit précédente, et se releva fébrilement avec une exclamation d'épouvante.

Une rainure lumineuse, à peine perceptible, indiquait la porte : Marthe se jeta sur elle et tenta sans succès de l'ouvrir. Elle se retourna vers les murs et gratta la terre qui remplissait les interstices des troncs d'arbres, essayant avec ses ongles d'élargir les fissures pour donner de la lumière et voir au dehors, mais les troncs d'arbres, bien équarris, étaient épais, et des coins de bois solidement encastrés bouchaient les jointures à l'extérieur. Découragée elle s'assit sur un tonnelet contre lequel elle venait de trébucher, et se mit à réfléchir, évoquant peu à peu le souvenir de tout ce qui était survenu depuis son départ de la rivière Eau-Claire.

Elle était si joyeuse à ce moment! Cette journée de voyage ne lui rappelait que le continuel rêve d'un bonheur qui lui semblait alors bien près de se réaliser; qu'une succession de visions douces qui du matin au soir l'avaient escortée sur le chemin de Saint-Éloi. Le soir même, tandis qu'elle travaillait dans la

minuscule clairière, ces mêmes visions flottaient encore devant ses regards, voltigeant gaiement autour d'elle en même temps que l'incertaine et mobile lumière du feu de camp.

Mais un homme, à peine entrevu dans l'ombre, avait soudain paru, bondissant comme une panthère, et l'avait enlevée dans ses bras robustes; une large main s'était abattue sur son visage, la suffoquant à demi, et elle s'était sentie emportée à travers le bois.

Presque étouffée par le bras puissant qui encerclait sa poitrine et la main qui comprimait sa bouche, horriblement secouée par les bonds continuels de son ravisseur fuyant parmi les obstacles, lacérée par les branches et les buissons fourrés qui la flagellaient au passage, elle avait bientôt perdu connaissance et ne se souvenait plus d'autre chose.

Où était-elle à présent? Qui l'avait enlevée? Dans quel but?

Brisée, le cerveau en désarroi, Marthe essayait de réfléchir et de comprendre. Des idées sans suite se succédaient et se mêlaient inconsciemment dans sa tête avec une vitesse vertigineuse, mais c'est en vain qu'elle essayait de les fixer et d'arrêter ce perpétuel papillonnement.

Des heures et des heures s'écoulèrent ainsi sans qu'elle fît le moindre mouvement, l'esprit toujours tendu par cet effort inutile; mais à la fin, étourdie et lassée, elle s'accouda sur ses genoux et cacha son front dans ses mains.

Sans qu'elle s'en aperçût, les minces fils de lumière qui filtraient par d'imperceptibles fissures passèrent lentement du fauve à l'orange, puis ils devinrent grisâtres et finirent par s'éteindre. Lorsque Marthe redressa la tête, arrachée à sa prostration par une fringale soudaine, toute trace de lumière avait disparu et l'obscurité la plus intense avait envahi la cabane. Alors, pour la première fois de sa vie, Marthe se sentit étreinte par une épouvante irraisonnée. Elle se releva en vacillant, tournoya dans les ténèbres, heurtant l'amoncellement de barils et de caisses au pied duquel elle vint s'écrouler avec une sourde plainte; puis elle rampa sur les genoux en tâtonnant jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la porte, et se mit à la frapper de ses deux poings crispés en poussant de longs cris désespérés.

Elle cria tant qu'elle put, tant qu'elle ne fut pas à bout de souffle, puis elle écouta quelque

temps avec un vague espoir, mais rien ne se fit entendre au dehors.

Le silence, la nuit, la solitude et la faim achevaient de l'affoler; une angoisse grandissante oppressait sa poitrine et une douleur aiguë labourait son cerveau; Marthe se remit à crier et à frapper la porte avec rage, essayant de s'étourdir à force de bruit et de mouvement, sentant qu'elle souffrirait trop si elle restait immobile. Parfois elle s'interrompait pour reprendre haleine, tendait vainement l'oreille vers l'extérieur, et recommençait au bout d'un instant.

Cependant la lassitude finit par l'emporter : les cris s'affaiblirent, devinrent plus rauques, se transformèrent peu à peu en gémissements et en sanglots coupés de temps à autre d'une exclamation douloureuse. Enfin Marthe se laissa retomber, appuyant son front brûlant sur la terre nue et froide, et n'exhala plus qu'une plainte régulière et monotone, faible comme un vagissement.

Puis plus rien... Bientôt de légers grattements et des trots menus succédèrent à la lugubre plainte de Marthe : enhardies par le silence, les souris et les musaraignes prenaient possession de la cabane et se tré-

moussaient parmi les débris épars sur le sol.

Des heures et des heures s'écoulèrent encore. Les minces fils de lumière filtrant par d'imperceptibles fissures apparurent de nouveau, d'abord grisâtres, puis blancs, puis roux. Les souris et les musaraignes cessèrent leur sarabande nocturne. La lueur indécise dissipa l'absolu des ténèbres, éclairant vaguement le monceau de caisses, de sacs, de barils, et le corps inanimé étendu en travers de la porte.

Lorsqu'elle revint à elle, brisée de fatigue et la tête alourdie, Marthe ressentit violemment les tortures de la faim. Elle se releva et se mit à chercher autour d'elle, palpant les sacs qu'elle sentit remplis de riz et de légumes secs inutilisables pour elle, examinant les barils contenant sans doute de la farine et du sucre, déplaçant les caisses les plus légères. Un fer de hache sans manche lui tomba sous la main; Marthe s'en saisit et essaya de déclouer une caisse, sans parvenir à autre chose qu'à se déchirer les mains et à s'arracher les ongles.

Voyant ses efforts inutiles, elle se tourna vers une pile de couvertures et de vêtements et renversa le tout sur le sol, découvrant ainsi d'autres barils dont plusieurs étaient défoncés. Marthe y plongea le bras et poussa une

exclamation de soulagement en sentant sous ses mains de larges morceaux de lard salé.

Elle se jeta sur cette viande grasse, rance et crue, et elle mordit avidement, mais l'excès de sel lui enflamma la bouche, son cœur se souleva, et elle la rejeta aussitôt.

Marthe se rassit à terre, la tête appuyée contre un sac. Bientôt une soif ardente la dévora; ses yeux se dilatèrent, devinrent fixes et s'injectèrent; le plus léger mouvement lui causait, à présent, une souffrance intolérable et elle s'efforça de rester dans une immobilité absolue, de ne plus penser à rien, semblant vouloir s'hypnotiser en contemplant de la porte un des minuscules points lumineux qui étoilaient la muraille.

Et lentement les heures s'écoulèrent...

X

AU LAC DES CÈDRES

Soulevés par une légère brise et rayés de feu par le soleil, les flots transparents du grand lac des Cèdres venaient doucement

mourir en chuchotant sur une étroite plage de sable fin, dans le demi-cercle formé par la Baie à la Mousse. Partout ailleurs, sur les nombreux îlots comme sur le rivage, des bois touffus et sombres : épinettières et cédrières.

Non loin de la plage, Benoit était assis sur un escabeau, dans un grand espace dégarni par les bûcherons au centre duquel se dressaient les chantiers dont il avait la garde. Mais Benoit ne s'occupait ni du lac splendide ni de son âpre décor : immobile et les traits crispés, il fixait des yeux étincelants sur l'une des plus petites cabanes de troncs d'arbres, celle qui servait de magasin et dont seul il possédait la clef.

Derrière le magasin, une haute épinette, épargnée par la hache, découpait sur le ciel bleu sa silhouette solitaire et se balançait mollement à la brise.

Quelquefois cependant, sans cause apparente, Benoit tressaillait et son visage prenait une expression d'épouvante. Il se soulevait à demi et promenait aux alentours, sur toute la lisière du bois, des regards égarés et inquiets :

« Oh ! les ombres ! » murmurait-il d'une voix sourde.

D'autres fois, tandis qu'il fixait obstinément la petite cabane, une grosse gaieté détendait brusquement ses traits et faisait pétiller ses yeux; un rire effrayant secouait sa poitrine énorme et tordait sa figure de brute.

Parfois encore la lueur intense qui flambait dans ses prunelles s'éteignait progressivement; ses yeux se voilaient et s'alanguissaient; il baissait la tête vers le sol et se mettait à psalmodier, d'une voix lente et rauque, des fragments de complaintes naïves et sentimentales, entendues probablement lorsqu'il était enfant dans son lointain village des bords du Saint-Laurent :

Où allez-vous, mes anges,
Trois beaux anges du ciel?

Et la chanson, mélancolique et douce malgré le rude aspect du garde-chantiers, s'élevait avec la brise et s'envolait par-dessus les bois.

Le soleil avait déjà parcouru plus de la moitié de sa course. Une buée grise avait envahi un coin du ciel du côté de l'occident. Elle s'était assombrie peu à peu, s'était tassée sur l'horizon, et formait maintenant une épaisse nuée d'un noir sale, aux contours

arrondis, sur laquelle se mouvaient avec lenteur des volutes de vapeur blafarde.

Soudain les yeux de Benoit se dirigèrent vers la lisière du bois où quelque chose remuait, et il se releva. Un homme venait d'apparaître et se dirigeait vers les chantiers :

« Au large! cria Benoit d'une voix terrible... Au large!

— Voyons Benoit, répondit l'homme sans cesser de marcher, vous ne me reconnaissez donc pas?

— Au large! cria Benoit... Au large!

— Allons donc, Benoit! Depuis quand refusez-vous l'hospitalité par un jour d'orage, surtout à un ami?... Je suis Foster, vous voyez bien : le trappeur Foster du lac Rond. Vous avez même ici des trappes à moi. »

Mais Benoit, pris d'un accès de fureur, armait son fusil et le dirigeait vers le trappeur.

« Au large! criait-il toujours... Au large. »

Devant ces manifestations, Foster s'arrêta, inquiet, et se tourna du côté du bois où bientôt un second personnage parut :

« Richard! dit Foster, voilà Benoit complètement fou! »

Richard s'avançait à son tour, mais quand Benoit l'eut aperçu, sa fureur sembla faire

place à la terreur; il laissa retomber son arme et se mit à trembler.

« Benoit, dit doucement Richard sans s'arrêter, voilà l'orage qui vient; nous avons besoin de nous reposer et de causer avec vous; il faut que nous passions la nuit aux chantiers. »

Comme Richard, marchant toujours, se rapprochait du magasin, Benoit s'élança et s'interposa :

« Pas là, Richard! Il ne faut pas y aller!

— Pourquoi donc, Benoit?

— Il y a trop d'ombres, Richard! Il y a trop d'ombres!

— Il n'y a pas d'ombres, Benoit.

— Il y a des ombres, Richard! reprit Benoit d'un air sauvage... Il y a des ombres! Je les voyais bien tout à l'heure tout du long de la lisière, mais elles n'osaient pas sortir du bois parce qu'il fait encore trop jour et que j'étais là prêt à tirer sur elles... Il y a des ombres, Richard!... Tenez! Tenez! Les voyez-vous? Il y en a sous toutes les épinettes et même dans les branches!... Regardez-les!... Regardez-les!... Oh, oh, oh, oh!... Oh, oh, oh, oh!... Elles veulent venir au magasin, voyez-vous... mais elles n'y viendront pas!.., Non!... Elles n'y viendront pas!... Il ne faut

pas qu'elles y viennent!... Il ne faut pas!... Oh! les ombres, Richard!

— Laissez les ombres, Benoit, et entrons aux chantiers.

— Par ici, Richard! par ici! »

Et Benoit conduisit les deux hommes vers une des cabanes les plus éloignées du magasin auquel elle faisait presque face.

Lorsqu'ils furent assis sur des escabeaux, Richard reprit la parole :

« Benoit, dit-il tristement, avant-hier, comme nous allions à Saint-Éloi avec le père Fournier, Marthe a été enlevée.

— Marthe, Richard! fit Benoit d'un ton d'effroi.

— Oui, Benoit... Et celui qui l'a fait, continua Richard avec un geste de fureur et de haine, est un bandit qui s'appelle Charbonel.

— Charbonel!... Oui, Richard!... Charbonel!

— Le connaissez-vous?

— Je ne sais pas, Richard!

— Quelqu'un est-il venu aux chantiers dans les derniers temps?

— Quelqu'un? Oh! non, Richard, il ne vient personne aux chantiers. Mais il vient des ombres, Richard, et il en vient par tous

les côtés à la fois!... Il vient des ombres!

— Charbonel est mort hier, reprit Richard. Nous ne savons pas ce qu'il a fait de Marthe et nous la cherchons partout dans les bois. Si elle vit encore, elle doit être aux environs du lac des Cèdres : puisse-t-elle se trouver parmi les Indiens qui tous la connaissent et l'aiment! Il faut que vous nous aidiez à la retrouver, Benoit, elle ou son cadavre. Il faut que vous battiez les alentours à la recherche de sa trace, et, si vous la rencontrez, vous irez aussitôt prévenir chez ma mère... Vous savez?... chez ma mère... tout près du lac Rond.

— Oui, Richard, j'irai aussitôt.

— Merci, Benoit. »

Un lointain roulement de tonnerre venait de retentir; les trois hommes se rapprochèrent de la porte ouverte et regardèrent au dehors.

L'air était maintenant d'un calme absolu. La nuée sombre arrivant de l'ouest commençait à se déplacer et à s'élargir avec une vitesse croissante et projetait jusqu'au zénith une large bande aux capricieux contours qui semblait un vaste promontoire émergeant du ciel bleu. Des éclairs diffus l'illuminaient sans cesse, et de temps à autre un grondement lent

et sourd, semblant étouffé par cette masse de vapeur, traînait et se prolongeait dans l'espace.

Bientôt d'autres nuées menaçantes, striées de lignes blanchâtres, surgirent de tous les points de l'horizon et rejoignirent la masse principale, couvrant le ciel presque tout entier. Le soleil avait disparu derrière ce rideau sombre, et, sous une demi-lumière livide, les eaux calmes du lac des Cèdres étaient devenues couleur de plomb.

Soudain un éblouissant éclair raya le noir des nuées; un violent coup de tonnerre ébranla l'atmosphère. Presque au même instant, le vent se déchaînait, et la pluie, chassée par la bourrasque, crépitait, drue et large, sur le toit des chantiers. Et puis ce fut un chaos où tout, bruits et mouvements, se mêlait et se confondait, aux yeux comme aux oreilles. Le vent, hurlant, fit ployer et craquer les grands arbres; les nuages bas, qui, comme affolés, coururent et tournoyèrent dans tous les sens, s'entre-choquant, se déformant à chaque minute et semblant rouler et rebondir les uns sur les autres. Des éclairs de toutes formes les sillonnèrent dans une sarabande échevelée partout à la fois, et le tonnerre ne discontinua plus.

Silencieux devant ce bouleversement, les trois hommes regardaient toujours au dehors, lorsqu'une ligne de feu absolument droite, accompagnée d'une détonation sèche et stridente, leur fit un instant baisser les paupières. La grande épinette solitaire qui s'élevait derrière le magasin avait frémi et chancelé : elle s'inclina lentement et s'abattit sur la cabane, dont la toiture s'effondra.

Benoit s'élança devant la porte; mais un nouveau fracas vint s'ajouter à tous les fracas de la tempête : une mitraille de grêle s'abattit, résonnant sur les toits de bois, comme sur de gigantesques peaux de tambours, et fit reculer le garde-chantiers.

Dès que cette courte avalanche de grêle eut cessé, Benoit courait vers le magasin, suivi de près par Richard et Foster. Il ouvrit la porte et se mit à tourner à l'intérieur, paraissant chercher quelque chose, regardant même sous les débris enchevêtrés du toit :

« Oh! murmura-t-il d'un ton plaintif; elle est partie!

— Qui cela, Benoit? »

Mais Benoit ne répondit pas. Il sortit, l'air hébété, en chancelant, les yeux stupides, fit lentement le tour de la cabane, et vint s'ap-

puyer contre les racines arrachées de la grande épinette foudroyée.

« Partie! répéta-t-il d'une voix tremblante... Elle est partie! »

Brusquement il avança de quelques pas :

« Là!... Là!... » fit-il.

Il s'agenouilla sur la terre détrempée, fixant un point du sol, et fondit en larmes. Richard se pencha vers lui et aperçut sur le sable les empreintes, bien distinctes malgré la violence de la pluie, d'un tout petit soulier :

« Marthe!... Marthe!... cria-t-il. C'est la piste de Marthe! »

Richard avait blêmi soudain. Craignant de comprendre, il jeta vers le fou un regard où se mêlaient le doute et la stupeur; puis, sans pouvoir prononcer une parole, il s'élança sur la piste qui s'enfonçait dans l'épinettière.

XI

SOUS LA TRAPPE

Lorsque la toiture du magasin s'était rompue, écrasée sous le poids de la grande épi-

nette, Marthe était restée un instant paralysée par le saisissement; mais, quand elle vit au-dessus d'elle une ouverture béante par laquelle s'engouffraient le vent et la grêle, une idée fixe, primant toute autre, s'ancra dans son cerveau en désarroi : Fuir! fuir! malgré l'intensité de l'orage, malgré la violence de la grêle... Fuir au plus vite loin de ses ravisseurs inconnus, loin de ce lieu de misère, de terreur et de désespoir.

Elle escalada la pile de caisses et de barils, arracha les débris qui obstruaient encore le passage, atteignit le sommet éventré de la cabane, et se laissa couler au dehors le long des branches ruisselantes de l'arbre renversé.

A quelques pas d'elle, à demi voilée par un épais rideau de pluie, commençait l'épinettière. Sans un regard en arrière, Marthe courut vers elle, vers cet asile que semblait lui offrir la forêt connue et aimée, une sensation de délivrance, les yeux pleins de larmes de joie et d'espoir, et disparut sous les voûtes obscures que formaient les rameaux.

La fureur de la tempête se brisait contre cet énorme rempart de sapins enchevêtrés; le vent n'arrivait plus que par courtes bouffées dans les étroites et rares clairières; et les bruits de

l'orage, assourdis par l'épaisseur des masses de verdure, paraissaient provenir de bien loin. La pluie elle-même, incapable de traverser cet entassement de ramures, ne crépitait plus sur le sol, mais elle s'insinuait à travers les aiguilles, glissait le long des branches et s'écoulait sans bruit par leurs extrémités en minces filets liquides.

Malgré sa faiblesse, Marthe courait toujours. Elle suivait au hasard les sentiers tracés par les animaux. Elle enfonçait dans le souple tapis de longue mousse élastique. Elle escaladait les entassements de troncs morts à demi pourris et couverts de champignons. Au pied d'une épinette renversée qui dressait en l'air, comme une gigantesque toile d'araignée, les fines brindilles de ses racines traçantes, s'était creusé un petit puits aux parois de mousse : Marthe s'agenouilla et but à longs traits cette eau limpide et glacée qui filtrait à travers le sable.

Puis elle reprit sa course au hasard, à demi courbée sous les arches sombres et basses, parmi les obstacles sans nombre du bois vierge. Mais, ce premier moment de surexcitation passé, sa marche se ralentit, et elle se sentit si faible qu'une terreur folle l'envahit. Main-

tenant l'épinettière, trop fourrée et trop obscure, lui faisait peur; elle aspirait à en sortir, craignant de se laisser aller sur la mousse, sans force pour se relever, et de mourir là, toute seule, dans toute cette nuit verdâtre, dans cet angoissant silence et sous cette écrasante épaisseur de rameaux noirs.

Elle avançait toujours pourtant, le regard fixe, le visage crispé; mais un brouillard voilait ses prunelles, des étourdissements passagers la faisaient défaillir et l'obligeaient continuellement à s'accrocher, chancelante, aux branches basses pour ne pas tomber définitivement.

En revenant à elle après un de ces courts anéantissements, un bruit lointain et continu lui fit tendre l'oreille. Elle écouta quelques secondes et reconnut, avec une joie soudaine, la mélancolique clameur que produit le vent en traversant les bois brûlés. Là-bas finissait l'épinettière! Là-bas il y avait au moins de l'espace, de la lumière et un terrain déblayé d'obstacles! Le désir de revoir le ciel donna de nouvelles forces à Marthe, et, malgré la sauvage horreur des grands bois brûlés, malgré la tristesse des sanglots du vent dans leurs branches, elle s'élança dans la direction du bruit...

Oh! la triste cantilène du vent dans les bois brûlés! Des millions de grands arbres morts, écorcés et encore debout, se dressent de toutes parts comme de hautes colonnes grises, tendant vers le ciel leur ramure desséchée qui semble s'être raidie dans une désespérée convulsion d'agonie. Et de ce cimetière géant où tout vibre et résonne à la plus légère brise, depuis la mince brindille jusqu'à l'énorme tronc, s'élève une confusion de sons graves et sonores, amplifiés par les échos, dont l'ensemble produit une harmonie lugubre qui monte, baisse, se modifie au souffle du vent : tantôt plainte puissante mais sourde et monotone, tantôt clameur immense criant au loin la désolation et la mort... Effrayante lamentation de la Forêt en deuil pleurant sur ces millions de cadavres.

C'est à la lisière de coteaux calcinés, où l'herbe reverdit entre les squelettes des grands arbres sur un sol noir de charbon et de cendre, que Marthe venait d'arriver; mais d'un côté le terrain, pavé de blocs erratiques, descendait en pente douce, et non loin de là s'estompait confusément, derrière le rideau de pluie, une tremblière déjà verdoyante...

Marthe longe le coteau, marchant vers la

tremblière, mais elle n'en peut plus, ses yeux se voilent de plus en plus, tout se brouille dans son cerveau. Sous la pluie qui la transperce et le vent qui la cingle, elle trébuche, s'abat sur les mains, se relève avec effort, avance de quelques pas et trébuche encore. En atteignant les premiers trembles verts, une dernière chute la fait rouler à terre : elle se tord sur le sol mouillé, essayant en vain de se redresser, soulève son buste qui retombe, et reste étendue sous la pluie, incapable d'aller plus loin.

Tout près d'elle, au pied d'un gros tremble, s'ouvre une sorte de niche de quelques pieds de long, formée de pieux plantés en terre et recouverte d'une trentaine de troncs d'arbres, juste assez haute et assez large pour qu'on puisse y ramper. Inconsciemment Marthe se traîne jusque-là, s'étend sous cet abri précaire et perd connaissance...

Peu à peu l'orage s'éteignait. Les nuées, confondues, avaient perdu leurs contours et ne formaient plus qu'un uniforme rideau gris qui montait sans cesse de l'horizon occidental, se déroulait sans fin sur la coupole céleste et paraissait plonger derrière l'horizon oriental. Quelques éclairs diffus l'illuminaient encore;

quelques roulements de tonnerre, de plus en plus éloignés, se traînaient encore dans l'air plus calme; puis le ciel se dégagea, le vent et la pluie cessèrent, et le soleil presque à son déclin, projetant sur le sol les ombres démesurées des grands arbres morts, déversa des flots de lumière pâle sur la désolation des bois brûlés...

Sous la niche de troncs d'arbres, le corps étendu, trempé de pluie, vient de se ranimer, grelotte et frissonne. Mais les paupières restent mi-closes; la pensée flotte, confuse et fugitive. Marthe s'efforce de distinguer ce qui l'entoure, se demandant où elle se trouve. Il lui semble que ses yeux sont grands ouverts, mais que des ronds bleuâtres suivis d'éblouissements passent devant ses prunelles; ses oreilles bourdonnent et une angoisse indéfinissable oppresse sa poitrine.

Peu à peu, cependant, les ronds bleuâtres disparaissent; Marthe voit distinctement où elle est et son angoisse se calme : elle est assise sur un escabeau, heureuse et tranquille dans la petite maison de la rivière Eau-Claire, à côté du poêle qui ronronne. La lampe brille sur la table. De l'autre côté du poêle, où la bouilloire chante, le père Fournier répare un filet. Et tout

près d'elle Richard lui parle, développant de sa voix calme et posée de nombreux projets pour leur avenir commun :

« Oui, Marthe, nous irons jusqu'à New-City... »

Cependant un bruit confus et continu, dominant la voix de Richard et le ronron du poêle, intrigue depuis longtemps Marthe et lui fait tendre l'oreille. Ce n'est pas le bruit étouffé que produit le vent lorsqu'il courbe les grandes épinettes entourant la scierie, elle en est bien sûre. Elle écoute... écoute... dans un violent effort... et soudain elle comprend.

Mais non ! Elle n'est pas à la rivière Eau-Claire ! Où avait-elle la tête !... Elle est à Saint-Éloi !... Ces modulations graves et sonores ce sont les chants de l'harmonium résonnant dans la rustique petite église, et autour d'elle une foule se presse : Tous ! tous ! Ils sont là tous !... Ils sont venus de partout, aussi bien de Saint-Andrew que de Saint-Éloi, assister à la bénédiction nuptiale et apporter aux deux familles, désormais unies, l'unanime témoignage de leur affection et de leur sympathie. Marthe reconnaît tous ces visages amis, elle cite les noms tour à tour, elle serre les mains qui se tendent à la fois vers elle, et elle

pleure de joie. Le vieux curé à grande barbe, qui vient de quitter l'autel, lui sourit de loin, et Richard marche à côté d'elle, les yeux brillants de bonheur... Et elle! Oh! comme elle est heureuse!...

Mais le corps étendu sous la niche de troncs d'arbres s'agite soudain; les dents claquent; les paupières s'ouvrent démesurément, et les yeux errent, hagards : un bruit plus précis, que Marthe ne peut déterminer, vient de faire disparaitre d'un seul coup aussi bien l'église de Saint-Éloi que la scierie de la rivière Eau-Claire. Marthe comprend qu'elle est seule, perdue, près de mourir si elle n'est pas secourue aussitôt. Il lui semble qu'elle étouffe; une douleur intense lui broie le crâne, sous ses vêtements mouillés elle se sent transie, elle tremble de froid, de faim et de fièvre. Ce n'est plus maintenant le chant de l'harmonium qui frappe ses oreilles, mais la douloureuse cantilène du vent dans les bois brûlés, et elle reconnait avec stupeur qu'elle est étendue sous une trappe à ours!

Le bruit qui vient de réveiller Marthe se renouvelle et une voix se fait entendre :

« Par ici, père! Impossible, dans ces pierres, de retrouver la trace! »

Au son de cette voix, le cœur de Marthe bondit : Richard!... Richard est là!... Elle essaye de se soulever, voulant sortir de l'abri qui la cache, mais l'émotion la paralyse et elle ne peut faire un mouvement; elle essaye de crier, mais son cœur bat trop violemment, elle suffoque, sa respiration s'arrête, et le souffle expire sur ses lèvres.

Le bruit de pas devient plus distinct, les deux hommes semblent zigzaguer aux alentours et se rapprochent peu à peu. Marthe angoissée, guidée par ces légers sons, suit avec terreur leurs allées et venues, se demandant s'ils passeront à proximité de la trappe. Auront-ils la pensée de l'examiner et de regarder sous l'amas de bois qui la couvre?

Les pas sont à présent tout près, et un léger choc sur le sommet de son abri fait chavirer le cœur de Marthe.

« Une de mes trappes de l'année dernière, » dit Foster.

Mais en même temps la voix de Richard, plus éloignée, s'élevait de nouveau :

« Par ici, père! disait-il. Elle a sûrement suivi la lisière du coteau. Peut-être a-t-elle trouvé la route? »

Et voilà maintenant les pas qui s'éloignent,

qui s'en vont lentement le long de la tremblière! Marthe se raidit, ses nerfs se tendent, sa tête se soulève légèrement; elle veut remuer ou crier à tout prix, mais elle sent d'avance qu'elle n'y parviendra pas, et ses yeux s'agrandissent d'épouvante et d'horreur.

Et puis le bruit des pas s'éteint. La voix de Richard s'élève encore plusieurs fois, de plus en plus lointaine, et bientôt l'on n'entend plus rien... Rien que la grande voix du vent qui sanglote dans les bois brûlés. Alors les nerfs de Marthe se détendent, ses prunelles se voilent, et elle laisse retomber sa tête avec un gémissement.

Un oblique rayon de soleil rampe sournoisement sous la trappe à ours et joue dans la chevelure de Marthe. Plusieurs petits oiseaux, pépiant et se trémoussant, viennent picorer devant ses pieds. Un écureuil rayé, se glissant entre deux poutres, pénètre dans l'enclos : il s'installe sur la barre de déclanchement, examine d'un air étonné la jeune fille, descend le long d'une perche, s'arrête à mi-chemin, remonte, réfléchit, descend un peu plus bas, remonte encore; puis il redescend avec circonspection jusqu'à terre, vient flairer le corps immobile, dresse la queue

et, d'un bond rapide, saute sur la poitrine.

Marthe entend pépier les oiseaux; elle voit le rayon de soleil et l'écureuil, ses regards indécis errent de l'un à l'autre. Mais elle reste inerte et insensible; son cerveau ne fonctionne plus, elle ne peut même plus souffrir, ne ressentant qu'une douleur imprécise amortie par sa trop grande faiblesse et l'engourdissement de sa pensée.

Dehors, toujours les lugubres sanglots du vent dans les bois brûlés, dominés parfois par le trot lourd d'un élan ou d'un daim traversant à la hâte le coteau calciné. Cependant un bruit nouveau, d'abord lointain, se fait encore entendre et se rapproche peu à peu : chocs sourds et grincements d'un chariot qui roule lentement sur un chemin jonché d'obstacles.

Soudain les oiseaux qui picoraient devant la trappe prennent leur vol et s'enfuient; l'écureuil s'étonne, s'arrête dans ses ébats, dresse la tête, bondit sur la barre de déclanchement et disparaît. Marthe est toujours dans une complète immobilité, mais de ses lèvres entr'ouvertes s'échappe une longue plainte machinale, pareille à un vagissement.

Les chocs et les grincements du dehors se rapprochent encore; ils paraissent à présent

tout près, l'on entend les pas d'un cheval dont les sabots heurtent les blocs de pierre. Puis tout s'arrête, le bruit cesse, et pendant quelque temps la plainte machinale de Marthe, grêle, monotone et régulière, se mêle seule à la clameur des bois brûlés.

Bientôt pourtant de nouveaux bruits de pas et de nouvelles voix se font entendre aux alentours. Brusquement une ombre passe devant la trappe, interceptant le rayon de soleil, et une figure de bronze s'encadre dans l'ouverture.

XII

LA NUIT TOMBE

« Marthe, ma sœur de la rivière Eau-Claire, pourquoi votre visage se détourne-t-il du mien? Pourquoi votre voix ne répond-elle pas à la mienne? Pourquoi vos yeux ne s'abaissent-ils pas vers les miens et regardent-ils toujours ainsi le soleil qui va s'éteindre?

« Marthe, reconnaissez-moi! C'est votre amie qui parle : votre amie du lac des Cèdres; celle qui si souvent, pendant ses longs

voyages, a dormi à vos côtés sous le toit de votre père.

« Marthe, ma sœur, entendez-moi! Tout à l'heure il sera là, celui que votre cœur appelle. Rapide et sagace, mon frère est sur sa piste, et bientôt il le ramènera.

« Mais vos yeux brillent et ne veulent pas voir. Vos lèvres s'agitent et ne veulent pas parler. Vos mains tremblent et votre corps frissonne. Marthe, que pourrons-nous dire quand le chasseur viendra? »

Mais Marthe reste insensible au murmure de la jeune Indienne assise à côté d'elle et qui lui tient la main. Roulée dans des couvertures, elle est étendue sur une peau de cerf devant l'ouverture du wigwam de cuir, dressé à la hâte, dont le cône blanc s'élève parmi les buissons dans le vert pâle des feuilles nouvelles.

Derrière elle, c'est la tremblière, où tout a repris vie au souffle du printemps, où les bourgeons éclatent sous la poussée de la sève. Mais Marthe ne voit pas la tremblière renaissante, et partout ailleurs tout est désolation et mort.

Devant elle, au delà du chemin à peine tracé qui vient du lac des Cèdres, au bout du

grand coteau pierreux et calciné, un pâle soleil brouillé semble agoniser à l'horizon, et sa lumière jaune se traine au ras du sol entre les squelettes gris des arbres desséchés. Une brise lente et pesante, arrivant par bouffées, fait frémir les rameaux et gémit dans les trembles. Dans les clairières voisines, les loups hurlent. Et toujours, variant avec la brise, tantôt plainte sonore mais douce et monotone, tantôt clameur immense, s'élève continuellement la grande lamentation des bois brûlés : la Forêt pleure...

Un feu clair brille à l'intérieur du wigwam où deux Indiens, l'homme et la femme, achèvent en silence l'installation du camp, et un grêle filet de fumée s'échappe par le sommet du cône. Parfois les deux Indiens s'avancent devant l'oûverture, guettant le retour de leur fils envoyé sur la trace de Richard, et jettent en passant un long regard d'impuissance attristée sur la jeune fille mourante...

« Marthe, ma sœur, ne regardez plus ainsi le soleil qui s'éteint, mais tournez votre visage de ce côté et entendez ma voix. Voici mon frère et le chasseur qui viennent, Marthe, ils viennent le long du bois. »

Conduit par un jeune Indien, Richard vient

d'arriver. Il s'arrête auprès de Marthe et s'agenouille à son côté, mais il ne peut que lui prendre la main et balbutier d'une voix que l'émotion étouffe :

« Marthe !... Ma pauvre Marthe ! »

Au son de cette voix, Marthe tressaille et s'agite un instant ; mais les derniers rayons du jour semblent impérieusement attirer ses regards, et son visage ne se détourne pas. Pour la première fois, sous les paupières de Richard de grosses larmes se forment, brûlantes et pressées, et se succèdent silencieusement sur ses joues.

Immobiles à quelques pas, les quatre Indiens entourent la jeune fille qu'autrefois ils ont vu naître dans leurs bois, qu'ils connaissent et aiment depuis son enfance, et la contemplent d'un air grave. Ils ont fait tout ce qui leur était possible pour essayer de la ranimer, et ils savent bien maintenant que tout est inutile.

Au bout du grand coteau, derrière les squelettes gris des arbres, le pâle soleil brouillé disparaît peu à peu. Comme un flot qui se retire, la lumière jaune semble lentement le suivre en s'écoulant sur le sol. Bientôt un dernier segment incandescent émerge seul encore au-

dessus de l'horizon. Puis un rayon fauve traverse rapidement le ciel, et la lumière s'éteint.

Au même instant la main tremblante de Marthe se crispe dans celle de Richard; son buste se soulève à demi; ses regards, quittant le lointain horizon, rencontrent ceux de son fiancé, et ses lèvres, détendues par un léger sourire, s'agitent comme pour parler. Mais aussitôt Marthe retombe. Un léger râle s'échappe de sa poitrine. Tout doucement sa tête roule sur la peau de cerf, et ses yeux se voilent définitivement.

Depuis longtemps, autour du wigwam, semble errer sans bruit une ombre fugitive qui d'instant en instant paraît et disparaît parmi les buissons. Mais Richard, anéanti, figé par la stupeur, fixe toujours le pâle visage de Marthe, pleure toujours en silence et ne voit rien. Seulement autour de lui, berçant sa douleur, il entend la brise lente et pesante, qui fait frémir les rameaux et gémit dans les trembles, les hurlements des loups dans les clairières voisines, et toujours, variant avec la brise, tantôt plainte sonore mais douce et monotone, tantôt clameur immense, la grande lamentation des bois brûlés : la Forêt pleure...

XIII

ÉPILOGUE

Les portes de la petite église de troncs d'arbres se sont enfin ouvertes devant Marthe, et tous ils étaient là, se pressant dans la nef, venus de Saint-Andrew aussi bien que de Saint-Éloi; mais ce n'était pas un hymne d'allégresse que chantait l'harmonium ni la joie que reflétaient les visages, et le vieux curé à grande barbe avait des larmes au coin des paupières en serrant la main de Richard. Et maintenant il ne reste plus rien pour rappeler le souvenir de Marthe... rien qu'une croix de bois dans le cimetière de Saint-Éloi, parmi des croix semblables que l'été cache dans les fleurs et dans la grande herbe, et l'hiver sous la neige profonde.

Là-bas, près de la rivière Eau-Claire, sur le petit coteau de sable entouré d'épinettières sombres, la scierie incendiée n'a pas été relevée, et les débris noircis de la maison forestière achèvent de se désagréger sous le

vent, la pluie et la neige. Seuls les ours, les martres et les carcajous rôdent encore aux alentours, cherchant parmi les ruines désertées les restes de provisions épargnées par le feu.

Depuis l'abandon de la scierie, Benoit avait disparu du lac des Cèdres, et pendant bien longtemps, malgré les recherches organisées par Sharp, nul ne put découvrir ce qu'il était devenu. Mais un matin d'hiver, sans qu'on ait jamais compris ce qu'il était venu faire là, on trouva couché dans le cimetière, devant la tombe de Marthe, le corps du garde-chantiers rigide et glacé.

Richard erre toujours tristement dans les bois où s'écoulèrent en commun son enfance et celle de Marthe. Il mène l'existence d'un sauvage et ne se soucie plus de rien, fuyant les rares blancs qui parfois fréquentent la forêt, qui viennent l'importuner de leurs conseils ou de leurs exhortations à la raison, et il vit seul avec son vieux rêve irréalisé.

Jamais il n'approche des établissements. Mais bien souvent, le soir, il va s'asseoir sous un wigwam, parmi les Indiens simples et compatissants, et longuement il leur parle de Marthe qu'eux aussi ont aimée.

LE SILENCIEUX

« J'étais son ami, vous dis-je, et je crois même le seul blanc qui fut jamais toléré sous sa tente, car il ne les aimait guère, et si partout, ainsi que vous venez de le faire, on le traite de bandit ou de fou, c'est que personne ne l'a connu comme j'ai pu le connaître... Non! nul autre que moi n'a pu savoir ce qu'était vraiment le Silencieux; nul autre que moi n'a pu l'approcher d'assez près pour lire sur son visage hautain et triste la pensée réelle de cet homme taciturne, et nul n'a pu comprendre les véritables motifs de son acte sauvage... Criminel, soit, puisqu'il a laissé derrière lui plus de trente cadavres... Et pourtant!... Peut-on vraiment le traiter comme un vulgaire criminel?... Combien de fois me suis-je demandé cela depuis! »

Le trappeur s'arrêta, semblant agité par de cruelles réflexions, et répéta presque bas : « Était-il vraiment criminel? » Puis il eut un

geste de doute et de découragement et nous regarda de nouveau.

« J'ai tout fait pour expliquer la chose et faire respecter au moins sa mémoire, reprit-il douloureusement : un guerrier, même quand il est seul à combattre, n'est pas un assassin. Mais nul n'a voulu m'entendre et encore moins me croire, et Dieu me pardonne! un peu plus j'étais arrêté comme complice!... J'avais cependant bien le droit de défendre mon ami mort, puisque c'est moi qui l'avais tué!

— Vous!

— Moi!... Oui! moi!... Oh! je sais bien ce qu'ont raconté les journaux et les autres : la canonnade, le bois bombardé, le corps déchiqueté par la mitraille! Mais quand leur premier boulet fit sa trouée dans la broussaille, le Silencieux était déjà mort, et mort de ma main... Ah! si j'avais su! si j'avais su!... Si j'avais pu prévoir qu'ils amenaient du canon contre un homme seul, je les aurais bien laissés faire, et je n'aurais pas à me reprocher la mort de mon ami!... car cette mort m'a toujours pesé comme si j'étais coupable... Et cependant, je croyais bien faire!... Ai-je donc eu tort?... Ai-je eu raison? »

Le trappeur s'arrêta de nouveau, toujours

angoissé par le doute, peut-être par le remords, et réfléchit quelques minutes.

« Écoutez, nous dit-il enfin, il y avait déjà quelque temps que je fréquentais la réserve dont il était le chef, ami de tous, chassant avec l'un ou l'autre, reçu dans tous les wigwams, mais jamais le hautain Silencieux n'avait jeté un regard sur moi; il semblait ne pas s'apercevoir de mon existence, et jamais je n'étais entré dans sa cabane. Il habitait seul, chassait seul, et le soir, sombre et taciturne, il s'asseyait seul auprès du feu flambant devant sa porte. Jamais il ne parlait sans y être forcé, toujours pour donner des ordres ou quelques brefs conseils; les autres d'ailleurs, conscients de sa valeur, l'estimaient et le respectaient, et se laissaient presque aveuglément diriger par lui. Il vivait de sa chasse et ne vendait presque jamais de pelleteries, même aux agents de la Compagnie (1), préférant se priver de tout ce qui excitait le désir des autres; et quand passait un trafiquant libre, même s'il était à peu près honnête, le Silencieux s'enfermait dans sa cabane et n'assistait pas aux marchés.

(1) Compagnie de la Baie d'Hudson

« Je n'arrivais pas à comprendre les causes de cette tristesse et de cet isolement permanents, de cette espèce de renoncement douloureux constamment peint sur la figure du chef, et c'est sans succès que j'avais interrogé les autres. Mais, un jour, il me fut donné de voir clair.

« Un de ces trafiquants libres, un de ces trop nombreux animaux de proie, voleurs et criminels, qui n'apportent en fait de marchandises que de l'alcool frelaté, passa sur la réserve, ramassant, en échange de ses quelques galons de poison, toute la fourrure accumulée dans les wigwams. Triste et irrité, j'assistais à la vente, songeant aux scènes d'épilepsie, peut-être sanglantes, qui pendant plusieurs jours allaient se dérouler au camp sans qu'aucune puissance pût les conjurer. Lorsque les échanges se terminèrent, j'étais près du traîneau du trafiquant, dont l'attelage de chiens n'attendait plus qu'un ordre pour partir.

« — Eh bien, et vous, chasseur, me cria l'homme, vous n'avez donc rien à vendre?

« — Pas à vous, répondis-je rudement.

« — Oh! oh! fit-il en riant, vous n'avez pas l'air de bonne humeur, mon ami, mais je

gage que je vais vous dérider... Tenez! regardez ce que j'ai là! »

« Le trafiquant développa une couverture, en sortit une cruche de grès et remplit un gobelet qu'il me tendit.

« — Goûtez-moi cela, dit-il en clignant de l'œil d'un air malin, c'est du bon, celui-là... et pas du whiskey de traite! »

« D'un revers de main, j'envoyai le gobelet au diable.

« — Vous avez pris ici tout ce que vous pouviez prendre, dis-je durement. Pourquoi ne filez-vous pas? »

« Le trafiquant était devenu blême et la colère semblait lui monter à la tête, mais je m'en souciais peu. »

« — Filez donc, vermine! repris-je... Filez vite, ou sinon...

« — Ah! c'est ainsi! »

« Ivre de colère, il bondit sur moi, malgré le danger qu'il courait au milieu de cette tribu indienne. Je l'évitai d'un bond, lui saisis le poignet et le renversai d'une torsion de bras. Mais, en même temps, son autre main m'agrippait la gorge et la serrait violemment.

« J'étais en fâcheuse posture et croyais bien déjà ne pas m'en tirer à bon compte,

lorsqu'une figure indienne parut au-dessus de nous. Courbé par une poigne de fer, mon adversaire dut me lâcher. L'Indien le souleva par ses vêtements, le balança dédaigneusement et l'envoya rouler au pied de son traîneau. Puis il s'empara de la carabine du marchand et la dirigea vers lui.

« — Partez! » dit-il laconiquement.

« Cette fois, le gueux ne se le fit pas dire deux fois. Sans réclamer sa carabine, il fit claquer son fouet en grommelant d'un air menaçant quelque chose d'inintelligible, et les chiens s'élancèrent sur la neige. Aussitôt libéré, je m'étais tourné vers mon défenseur, et c'est avec stupeur que j'avais reconnu le Silencieux lui-même. Oh! le regard que je vis alors!... Oh! le regard de haine flambant dans les prunelles noires du chef tandis qu'il suivait le traîneau rapide qui fuyait à travers les bancs de neige! Tant que l'équipage fut en vue, ce regard étincelant et farouche l'accompagna; plusieurs fois même la redoutable carabine à répétition s'éleva lentement et se coucha dans la même direction ; mais toujours la crosse retomba sur la terre. Enfin, l'Indien se retourna vers moi.

« — Bien! me dit-il, en me tendant la

main... J'ai vu et entendu. La place de mon ami est près du chef. »

« Nous nous étions compris.

« J'ai vécu bien souvent dans la cabane du Silencieux depuis lors. J'ai pu lire tour à tour sur son visage, lorsqu'une nouvelle misère, une nouvelle blessure ou une nouvelle dégradation affligeaient sa tribu, la résignation, la honte ou la fureur. Et j'ai compris... oui, j'ai compris la haine intense qu'il avait vouée aux blancs, et surtout au plus grand ennemi de son peuple : le trafiquant d'alcool.

« Vous ne pouvez la concevoir, vous autres, cette haine contre le blanc qui couve forcément dans le cœur de tous les Indiens ardents et clairvoyants; vous ne savez pas à quelle sorte de blancs ils ont affaire : les plus honnêtes les méprisent et les humilient, les autres ne sont que des brutes ou des voleurs. Peuvent-ils savoir s'il y en a d'autres? Ils ont vu, et ce n'est pas vieux, leur pays bouleversé, le gibier qui les faisait vivre détruit, leurs tribus réduites par la misère et la maladie plus que par la guerre, ils ne voient des blancs que ce qu'il en existe de pire, et maintenant un nouveau fléau plus terrible que les autres : l'alcool, envahit de plus en plus leurs forêts.

Le poison achève ce qu'ont si bien commencé la misère et la démoralisation, et ce qui reste de l'énergie et de la fierté indienne disparaît peu à peu.

« Songez donc à ce que doit être la haine d'un homme intelligent, énergique et sobre comme le Silencieux, qui comprend la déchéance de son peuple, voit la dégradation complète où il court, et sent son impuissance!

« Avec les années elle ne fit que s'accroître, cette haine, et ce qui devait arriver arriva. Un jour qu'un de ces marchands d'alcool, arrivé en canot, s'attardait par trop aux environs de la tribu, semblant vouloir jouir de l'effet que commençait à produire son poison, la carabine du chef partit toute seule, et l'homme, le crâne fracassé, culbuta dans la rivière. »

Le trappeur qui nous parlait asséna sur la table un vigoureux coup de poing, ses yeux étincelèrent, et il nous regarda d'un air de défi.

« C'était bien! cria-t-il... Il avait raison, le Silencieux!... Qui donc oserait le blâmer d'avoir abattu une pareille vermine? »

Mais bientôt les traits du trappeur se détendirent : il resta quelque temps immobile, et peu à peu ses yeux reflétèrent une sorte d'horreur.

« C'était bien, reprit-il d'une voix sourde, mais ce ne fut pas tout! Dès qu'il eut vu le résultat de son coup de feu, le Silencieux s'était lentement éloigné des cabanes, sa carabine sur l'épaule, et avait disparu parmi les buissons. Il était mon ami, vous dis-je!... J'avais vu dans ses yeux une expression de haine et de froide résolution qui me faisait craindre quelque chose... je ne savais quoi... Je ne pris que le temps d'aller chercher mes armes, et je m'élançai sur sa trace.

« Mais la nuit tombait. La piste était dure à suivre sur les coteaux pierreux qui bordent la rivière. Bientôt, je dus faire halte et attendre le jour... Peut-être aurais-je pu éviter bien des malheurs sans cela!

« Dès l'aube j'avais repris ma route. Au lieu de s'enfoncer vers l'intérieur du bois, comme je le supposais d'abord, la trace du chef se dirigeait vers la lisière, où commençaient à naître les établissements où nous sommes, où s'éparpillaient déjà plus d'une centaine de fermes. Lorsque j'approchai de la sortie du bois, des coups de feu lointains et répétés me firent pressentir un malheur, et à peine arrivai-je dans la plaine que je me heurtai à deux cadavres. Devant une petite ferme, au milieu

d'un groupe d'enfants, s'agitait une femme affolée.

« — Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je.

« — Un Indien! cria-t-elle en pleurant et d'un air égaré... Un Indien qui depuis ce matin tue tous ceux qu'il rencontre!... Il m'a tué mes deux fils quand ils partaient aux champs... Mon mari est là-bas avec les autres... Voyez!... on le poursuit!... Et il en tue toujours!... »

« Au loin, en effet, courait dans la plaine une foule en désarroi qui grossissait à chaque instant : des fermiers prévenus à la hâte et accourus en armes; leurs coups de carabine crépitaient sans arrêt sur un but invisible, tandis que de temps à autre parmi eux un nouveau corps tombait. Peu après, cependant, cette troupe désordonnée recula brusquement vers la lisière du bois pour s'y dissimuler, et le silence se rétablit.

« Bientôt, j'eus rejoint les fermiers. Plus de vingt cadavres, me dirent-ils d'un air sombre et découragé, jonchaient déjà la plaine. L'Indien s'était retranché à cinq cents mètres de nous, dans un maigre bouquet d'arbres et de buissons entouré de marais difficilement praticables; de là, il surveillait tous les environs, et

il était impossible de quitter le bois sans être exposé à son feu. Un courrier avait été envoyé dès le matin jusqu'à la station la plus proche pour télégraphier ce qui se passait et demander l'envoi immédiat d'un détachement de police montée. Si ce renfort venait par train spécial, il arriverait avant la nuit, et l'on était résolu à l'attendre, en se contentant de surveiller le bouquet d'arbres, avant de prendre une décision.

« Ils étaient là près de deux cents hommes tenus en échec par un seul. Mais dans la plaine dégarnie entourant le bouquet d'arbres, dans les marais vaseux où la marche était pénible et lente, que de ravages pouvait causer un seul homme tel que le Silencieux, infaillible tireur, muni d'une carabine à dix coups qui vaut la meilleure arme de guerre et porte à plus de mille mètres!

« Vers le soir arriva par le bois le détachement de police. Dès qu'il eut reçu les explications nécessaires, l'officier commandant s'avança vers la lisière pour se rendre compte de la disposition des lieux. A demi soulevé au-dessus d'un buisson, il braqua sa jumelle. Mais soudain il tournoya sur lui-même en étendant les bras, et roula

sur le sol, la poitrine traversée d'une balle.

« Devant cette preuve de vigilance et d'adresse supérieure, le sous-officier auquel revenait le commandement resta quelque temps stupéfié et perplexe.

« — Diable! fit-il, cela coûtera bien du monde! »

« Il fit coucher ses hommes, qui se glissèrent jusqu'à la lisière à l'abri des premiers troncs d'arbres, et une terrible fusillade commença. Que de poudre perdue! Que de balles gaspillées contre ce bouquet d'arbres où il était trop facile de s'abriter pour pouvoir craindre cette mitraille!

« Au bout d'une heure de cet exercice, le sous-officier fit relever ses soldats et commanda l'assaut. Lui-même, se plaçant en avant, s'élança dans la plaine. Mais à peine la petite troupe avait-elle atteint le bord du marais que le sergent faisait un bond terrible et tombait à son tour. Un léger flottement fit aussitôt onduler la ligne des soldats qui, privés de tout chef, hésitèrent un certain temps; mais en voyant dans leurs rangs, presque à intervalles réguliers, tomber de nouvelles victimes, ils reculèrent précipitamment et regagnèrent le bois.

« La nuit approchait et l'on croyait probable que l'Indien profiterait de l'obscurité pour s'enfuir; cependant, nul parmi les soldats ne voulut prendre la responsabilité de provoquer une nouvelle attaque, de faire sacrifier de nouvelles existences sans un nouveau chef et de nouveaux ordres, et un second courrier fut envoyé à la station. Mais moi je connaissais trop bien le Silencieux pour croire qu'à présent il chercherait à fuir, et je savais bien qu'à présent, jusqu'à son dernier souffle, il voudrait assouvir sa haine.

« Elle fut longue et pénible, cette nuit-là! Je m'étais assis à l'écart, terrifié de ce carnage inutile, songeant aussi avec douleur à la perte fatale de mon ami, angoissé à la pensée de ce qui allait suivre et me demandant ce que je pouvais faire pour essayer d'arrêter un tel massacre. Enfin, ma résolution fut prise, et au moment où les premières blancheurs de l'aube faisaient pâlir les étoiles, je m'éloignai furtivement du bois en rampant dans la prairie.

« Il ne m'était pas très difficile, à moi, de me glisser sans bruit à travers les marais et d'arriver au bouquet d'arbres sans être vu ni entendu, mais il me fallait faire un détour énorme pour en approcher par derrière, et

agir avec une telle prudence que le trajet fut long. Lorsque j'atteignis les premiers buissons, le ciel était déjà rouge du côté de l'orient et le soleil près de paraître.

« — C'est moi, chef! criai-je alors pour avertir. Je viens vous aider à fuir. »

« En même temps, je me relevai lentement et j'aperçus, à vingt pas de moi, le Silencieux étendu à plat ventre derrière un bloc de pierre. C'est à peine s'il tourna la tête et il ne me regarda qu'un instant, mais je pus lire dans ce regard un tel entêtement farouche qu'il me découragea. Sans me répondre, le Silencieux avait aussitôt repris sa première position, la carabine en main, les yeux fixés sur la forêt qui lui faisait face, comme un chat sauvage à l'affût.

« — Chef! repris-je, il est temps!... Nous pouvons encore fuir et dans quelques jours avoir traversé la frontière. Mais il y a là-bas cinq cents guerriers qui s'apprêtent, et bientôt nous serons forcément pris... Il faut partir, chef, il le faut! »

« L'Indien semblait ne pas m'entendre et ne pas même vouloir s'apercevoir de ma présence. Soudain, ses yeux étincelèrent, sa carabine se souleva lentement, le canon posé sur

une fourche de branche fichée en terre, et le coup partit. D'où j'étais placé je ne pouvais voir la plaine, mais une sourde exclamation de triomphe m'apprit qu'une nouvelle victime venait d'être faite.

« — Il faut cesser cela, chef! criai-je en approchant, c'est votre ami qui vous le demande. Un tel massacre ne peut servir à rien, et ceux que vous tuez là ne vous ont jamais rien fait. Il faut cesser cela, chef! »

« Mais, maintenant, la carabine du Silencieux se soulevait et se déchargeait sans arrêt, et en même temps une grêle de balles s'abattait autour de nous. Que se passait-il donc làbas? Probablement un nouvel assaut qui se préparait... Combien encore allaient tomber dans la prairie!

« Alors, le cœur brisé, à demi fou, je fis un horrible effort pour pouvoir accomplir jusqu'au bout la résolution qui m'avait poussé là, et je criai d'une voix étranglée :

« — Eh bien, défendez-vous donc, Silencieux! car, si cela m'est possible, il faudra que cela cesse. »

« L'Indien avait compris : d'un bond il se releva, me fit face et souleva sa carabine. Mais avec une promptitude dont je ne me serais pas

cru capable, j'ajustai le premier, et mon coup seul partit. Le Silencieux lâcha son arme et tomba la face contre terre.

« A ce moment même une puissante détonation ébranlait l'espace et un boulet traversait le petit bois, déchiquetant la broussaille et fauchant les arbustes. Deux heures plus tard, le bouquet d'arbres, d'où j'avais dû m'enfuir, était fauché à fond. Mais il était trop tard!... trop tard!... J'avais tué mon ami!... c'est moi qui l'avais tué!... et sa mort me pèse, voyez-vous! »

Le trappeur, l'air égaré, regarda un instant de notre côté sans paraître nous voir, puis il laissa tomber son front sur sa main.

« Ai-je eu tort?... Ai-je eu raison?... »

LES TRIBULATIONS D'UNE URNE ÉLECTORALE

« Pinette?

— Il est pour nous.

— Vadeboncœur?

— Pour nous.

— Et Landry?

— Oh! douteux, celui-là. »

C'était le matin d'un jour d'élections pour le parlement provincial, et, comme de coutume, la maison du père Morin avait été choisie comme maison de vote pour le district électoral de la Rivière qui Tourne. Au centre d'une table de bois blanc recouverte d'une toile cirée, l'urne de métal se dressait comme une tour carrée émergeant de liasses de bulletins de vote. Les trois contrôleurs assermentés, sans quitter leur pipe, s'installaient derrière la table sur les trois chaises adossées au mur, et, malgré les difficultés de passage, les premiers électeurs arrivaient.

Au dehors il pleuvait : une pluie diluvienne qui tombait sans discontinuer depuis plusieurs semaines. Sur un ciel gris sale, des loques de nues plus noires passaient avec vitesse, semblant raser la cime des arbres et crachant une mitraille liquide chassée presque horizontalement par le vent. Les prairies, submergées, n'étaient plus que de vastes marécages. La rivière, débordante, roulait des eaux torrentueuses et boueuses, et l'unique pont de bois reliant les deux rives avait été emporté par la crue.

« Qui rapportera l'urne? demanda quelqu'un. Par ce temps-là, tout le monde en a refusé la charge. »

Le père Morin cligna de l'œil d'un air malin, parut réfléchir un instant, et retira sa pipe de sa bouche.

« Poitras est bon pour ça, déclara-t-il avec gravité. C'est un homme de toute confiance; aucune fraude n'est à craindre avec lui, et il ne refusera certainement pas. En des circonstances aussi difficiles, c'est juste l'homme qu'il faut.

Tout le monde se mit à rire :

« De vrai, c'est une idée, » approuva-t-on gaiement.

Étendu sur une chaise-bascule, les pieds posés sur le rebord d'une fenêtre à guillotine, les yeux vagues, larges ouverts dans une figure stupide et complètement rasée, Poitras l'idiot, bûcheron de son métier, regardait tomber la pluie. Morin s'avança vers lui et lui posa la main sur l'épaule :

« Holà, Poitras! tu es nommé officier rapporteur. »

L'autre le regarda, surpris de cette marque de confiance imprévue.

« All right!

— Il faut que tu sois rendu à Makinak pas plus tard que sept heures, y seras-tu? »

Poitras regarda les loques de nuées noires qui couraient sur le ciel gris, la rivière torrentueuse qui passait devant la maison, puis il reprit son air placide.

« J'y serai, » dit-il simplement.

Cependant les électeurs, ruisselants, commençaient à affluer. Un à un ils prenaient un bulletin sur la table, disparaissaient un instant dans la pièce voisine, et revenaient déposer leur bulletin dans l'urne. Puis ils s'entassaient autour du poêle rouge et allumaient leur pipe. Bientôt la vaste pièce, aux murs de troncs d'arbres équarris et blanchis à la chaux,

fut remplie d'un brouillard opaque où la vapeur d'eau émanant des vêtements fumants se mêlait à la fumée, et une odeur écœurante : odeur de foule malpropre, de tabac et d'étoffe roussie, vicia l'air, sans paraître incommoder ces hommes faits à tout.

Soudain un bruit de voix se fit entendre au dehors.

Morin ouvrit la porte et sortit. Sur la rive opposée, un groupe d'arrivants, arrêtés devant les débris du pont emporté et incapables de traverser la rivière, poussaient des cris d'appel :

« Ohé! Morin... Ohé! Faudrait voir à envoyer ton boat! »

Morin les regarda un instant et eut un geste de mauvaise humeur :

« Des rouges, tout ça! » grommela-t-il.

Puis, faisant un porte-voix de sa main :

« Passez comme vous pourrez, mes maudits! Mon boat n'est que pour les bleus!

— Faut pourtant que nous passions, Morin, sans ça, les élections seront nulles.

— Passez comme vous pourrez!

— Ah! verrat! Tu nous paieras ça! »

En tous pays, les hommes deviennent féroces au moment des élections. Morin, qui, un jour ordinaire, n'eût pas hésité à prêter

son bateau, laissa ses adversaires politiques se morfondre sous la pluie et rentra chez lui.

Vers midi, cependant, presque tous les électeurs habitant la rive opposée, bleus comme rouges, trempés et grelottants, étaient réunis sur la berge, cherchant en vain un moyen de passer cette rivière gonflée.

« Ohé, Morin ! Ohé, verrat ! »

Une nouvelle apparition de Morin au seuil de la porte souleva de nouveaux appels et de nouvelles imprécations. Mais, en reconnaissant des amis dans la foule, Morin se décida.

« C'est bon, grommela-t-il ; je passerai toute la bande. »

La rivière n'était pas très large, mais la rapidité du courant rendait la traversée difficile. Il fallut haler le bateau bien loin en amont, puis le laisser dériver obliquement vers l'autre rive. En arrivant, sa vitesse était si grande que l'abordage pouvait être périlleux, mais Morin le dirigea vers un épais rideau de buissons de saules à demi submergés, et les branches touffues et flexibles amortirent la violence du choc. Le retour dut s'opérer de la même façon et, pendant tout le reste du jour, le bateau fit ainsi la navette entre les deux rives.

*
* *

Quatre heures! heure de la clôture.

« Faut partir, Poitras. »

Poitras se leva, prêta sur la Bible le serment d'usage et prit sa hache dans un coin. L'urne fut scellée par les contrôleurs en présence de l'officier rapporteur et remise entre ses mains.

« Faut arriver avant sept heures, Poitras.

— J'arriverai avant sept heures.

— Faut-il te faire traverser l'eau? »

Poitras réfléchit un instant.

« Non, fit-il laconiquement.

— Comment passeras-tu la rivière? Il y a bien un boat chez Ladéroute, mais il y a un sacré bout pour aller jusque-là, et le muskeg est dangereux par le temps qui court.

— Je la passerai. »

Poitras roula l'urne dans un morceau d'étoffe, la ficela avec une lanière de cuir, mit sa hache sur son épaule et sortit. Il y avait à peine huit milles en ligne droite pour atteindre Makinak, mais les difficultés de passage et l'inondation des prairies faisaient d'un tel voyage en un si court espace de temps un véritable tour de force.

Les loques de nuées noires couraient toujours sur le ciel gris, crachant leur mitraille liquide et glacée qui cinglait la figure et crépitait sur le sol mouillé; le vent gémissait dans les grands roseaux des lagunes, et les arbres se tordaient en craquant sous les rafales.

Sans se soucier du chemin ordinaire, Poitras s'engagea dans la vaste prairie marécageuse et se dirigea en ligne droite vers Makinak. De temps à autre, une coulée profonde lui barrait le chemin, l'eau lui montait jusqu'aux épaules et la vase l'engluait. Mais Poitras, tenant l'urne par l'extrémité de la lanière de cuir et la faisant tournoyer comme une fronde, la lançait sur l'autre rive, où elle culbutait dans l'herbe détrempée, se dépétrait de la fondrière et reprenait rapidement sa marche.

Lorsqu'il atteignit les bois sombres qui, plus loin, bordaient la rivière, Poitras choisit quelques gros trembles morts et encore debout, les abattit, les débita en billots de longueur égale, les réunit à l'aide de liens de saule, et construisit ainsi un petit radeau sur lequel il déposa l'urne et la hache. Il choisit une longue perche qu'il tint à la main, s'agenouilla derrière l'urne, et fit glisser le tout à la rivière. Bientôt, emporté par le courant rapide, le

radeau fila comme une flèche. En se sentant glisser avec une telle vitesse, Poitras eut un petit rire de satisfaction.

« J'arriverai avant une heure, » grommela-t-il.

Mais une telle traversée n'était pas sans périls. Souvent pris dans des remous, le radeau roulait, tanguait et tournoyait sur lui-même, au risque de chavirer. Plus souvent encore il était lancé violemment vers la rive, mais Poitras, d'un coup de sa longue perche appuyée sur la berge, le renvoyait au fil de l'eau.

Cependant, il filait, filait toujours entre un double rideau d'arbres. Les tournants succédaient aux tournants. Sur les rives, au delà des grands ormes noirs et des buissons de saules qui plongeaient leurs pieds dans l'eau, les sapinières alternaient avec les tremblières et défilaient avec la même vitesse.

« Ça va ben ! grognait Poitras... ça va ben ! »

Et ses yeux pétillaient de plaisir.

Encore un tournant. Encore un autre. Une fois de plus le radeau est entraîné vers la rive, mais, cette fois, un arbre couché en travers, s'élevant à peine de deux pieds au-dessus de l'eau, barre le chenal, et malgré les efforts de Poitras et de sa perche, le choc a lieu.

« Han ! » fait Poitras étourdi et presque renversé.

Mais tandis qu'il s'agrippe à l'arbre, essayant avec ses pieds de retenir son radeau, celui-ci glisse sous le tronc, chavire à demi, continue seul sa course, et l'urne, l'urne d'où dépend peut-être la destinée de la province, roule à la rivière !

Poitras n'a eu que le temps de retenir sa hache et de l'envoyer sur la berge. Il y sauterait bien à son tour et il hésite un instant, mais l'urne! l'urne! Elle est déjà loin, point gris flottant et roulant qui fuit et tournoie, emporté par le courant rapide!

« Ça va pas! grogna Poitras. Ça va pas! »

Atterré par cet accident imprévu, d'autant plus redoutable que le jour commençait à baisser, il plonge aussitôt et nage avec énergie, les yeux fixés sur le point gris, qu'il s'agit d'atteindre à tout prix. Peu à peu il s'en approche. Prise dans un remous, l'urne s'arrête et tourbillonne sur place. Poitras étend le bras pour la saisir, mais elle culbute brusquement sous sa main et reprend sa fuite en se balançant.

Empétré dans ses vêtements, Poitras fait des efforts désespérés. De temps à autre,

comme pour le narguer, l'urne s'arrête dans un nouveau remous et semble l'attendre. Mais chaque fois qu'il croit la rejoindre, elle repart avec une nouvelle vitesse.

Enfin, par un heureux hasard, en approchant d'un coude de la rivière, elle se dirige vers la rive et s'arrête contre un épais rideau de buissons à demi submergés.

« Va ben! souffle Poitras en crachant l'eau qui, à chaque instant, lui emplit la bouche... Va ben! »

Mais, emporté par la violence du courant, il pénètre comme un coin dans les buissons, qui lui lacèrent la figure et le meurtrissent. Haletant et aveuglé, il reste un instant immobile, puis il se secoue dans les branches, aperçoit l'urne et pousse un soupir de soulagement.

« Va ben! répète-t-il, j'ai encore du temps. »

Lorsqu'il eut pris pied sur la berge, qu'il eut secoué ses vêtements ruisselants, Poitras remonta le cours de la rivière jusqu'à l'endroit où il avait laissé sa hache, et reprit rapidement sa marche en ligne droite, à travers bois et marais, dans la direction de Makinak. Il atteignit ainsi la lisière de la grande sapinière touffue et sombre et se crut sauvé. Deux milles à peine le séparaient de son but.

« J'arriverai, » murmura-t-il.

Et il s'engagea sous les arches sombres formées par les rameaux, enfonçant dans la mousse épaisse et détrempée, escaladant péniblement les amoncellements de troncs renversés et à demi pourris.

Il se préparait à franchir une fois de plus un de ces monceaux de troncs morts enchevêtrés, lorsque soudain une masse noire en émergea. Avant qu'il eût pu faire un mouvement, un choc en pleine poitrine l'envoyait rouler en arrière, et l'urne s'échappait de sa main.

Poitras se releva brusquement. A quelques pas devant lui, debout sur ses pattes de derrière, un ours, dérangé de son abri, l'examinait. Pendant un instant, tous deux se fixèrent, se tenant sur la défensive ; puis, l'animal, sans plus se soucier de l'homme, retomba dédaigneusement sur ses pattes, s'approcha de l'urne, la flaira curieusement, la fit rouler, et se mit à mordiller l'étoffe qui l'enveloppait.

Poitras attendit quelque temps, espérant que la bête se lasserait et s'éloignerait. Voyant son espoir déçu, il essaya de l'effrayer en criant et en fonçant sur elle. Mais l'ours gronda,

hérissa son poil, fonça à son tour, fit reculer l'homme et retourna ver l'urne.

« Ça va pas! grogna Poitras... Ça va pas! »

Le temps pressait : il fallait en finir. Résolument Poitras, dont l'habileté comme bûcheron était peu commune, affermit sa hache dans ses mains et s'avança d'un pas ferme vers l'ours qui se mâta : un premier coup de hache dirigé vers la tête fut paré d'un coup de patte et la riposte ne se fit pas attendre. Les griffes puissantes mirent en lambeaux le veston de toile de Poitras et lui labourèrent le cou et la poitrine.

En dépit de la souffrance, Poitras renouvela son attaque, et les coups de hache tombèrent drus, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec une vitesse et un imprévu qui déconcertèrent l'animal. Tous les coups vers la tête étant parés, Poitras bûcha les flancs, bûcha les côtes; puis une des pattes fut coupée, et l'ours, hurlant de douleur, retomba, essayant de fuir. Mais au même instant la hache, une dernière fois, s'abattait sur son cou et lui tranchait à demi la tête.

Haletant, épuisé, la poitrine demi-nue et ensanglantée, blême de souffrance, Poitras

s'appuya sur son outil et contempla un instant sa victime :

« Va ben ! grommela-t-il... Va ben ! »

Sous les loques de nuées noires qui couraient sur le ciel gris, crachant toujours leur mitraille liquide, la nuit achevait de se dérouler : l'heure devait être proche. Poitras ramassa l'urne et reprit sa marche à la hâte.

*
* *

A Makinak, dans la salle où se dépouillait le scrutin, les contrôleurs et le public commençaient à s'impatienter. Déjà toutes les urnes des divers districts environnants étaient arrivées à bon port, et l'on n'attendait plus, pour connaître le résultat définitif des élections, que l'officier rapporteur de la Rivière qui Tourne.

« Il est vrai qu'il y a un bout et que les chemins sont mauvais, disait-on, mais Silver Plain n'est guère plus loin, et l'urne est rendue depuis longtemps. »

Sur une planchette accrochée au mur, un petit réveil marquait sept heures.

« Il est l'heure : faut-il clore ? »

Juste à ce moment la porte s'ouvrit, et un

homme ruisselant d'eau, les vêtements en lambeaux et la poitrine en sang, parut, s'avança vers la table et y déposa un paquet enveloppé d'un lambeau d'étoffe couverte de sang :

« L'urne de la Rivière qui Tourne.

— Holà, vous! dit durement un contrôleur, vous arrivez à temps. On n'attendait plus que vous et on allait clore. »

Poitras baissa la tête, épongeant avec le coin de son veston le sang qui ruisselait sur sa poitrine.

« C'est que... c'est que... balbutia-t-il, honteux et humilié par ce reproche... c'est que... c'était pas facile, tu vois ben! »

LE BON ANGE DE SAINT-ÉLOI

Il avait un drôle d'aspect pour un bon ange, avec sa figure tannée et ridée, ses vêtements de toile effilochés, ses jambes en arc de cercle et le dandinement de sa démarche. Mais un jour la mère Landry, versant une larme d'attendrissement sur sa courte pipe de terre, avait déclaré que c'était un bon ange, un vrai bon ange, et depuis ce jour-là le surnom lui en était resté.

Bonange vivait tout seul dans le bois; non pas parce qu'il avait quelque chose à y faire, mais pour le simple agrément de vivre tout seul dans le bois.

Une musette contenant quelques collets, une poêle à frire, une petite bouilloire et une hache, tels étaient ses seuls instruments. Jamais à la même place, d'ailleurs, errant continuellement, comme les caribous, il s'installait pour la nuit derrière une souche morte quelconque, auprès d'un minuscule feu de

camp, et l'hiver dans de toutes petites cabanes qu'il construisait au fur et à mesure.

Il ignorait l'usage du fusil, se nourrissait de lapins et de coqs de bois pris au piège, ou de poissons pris au collet. Il buvait des infusions de petites plantes récoltées sur les hauts coteaux, et fumait de l'écorce d'Harouge. Dans la journée, quand il était las d'errer, il s'asseyait au pied d'un arbre et sculptait des pipes dans des os d'ours ou d'élans; c'était sa principale occupation, son seul travail. Puis, comme ces pipes ne lui servaient à rien, il les semait sur sa route et recommençait à la halte suivante à en sculpter d'autres. Les pipes semées le long du chemin, c'était sa piste à lui.

Il connaissait sa forêt par cœur; savait à quels endroits l'on était sûr de trouver immédiatement castors, martres, loutres ou visons; connaissait toutes les passées d'ours ou d'élans, tous les ravages de daims. Mais, n'éprouvant le besoin de rien, il ne trappait jamais pour lui depuis la lointaine époque où il avait abandonné son père, trappeur comme lui, là-bas, au Fort-Simpson, au diable vers le nord.

Trois ou quatre fois par an, il faisait une

courte apparition à Saint-Éloi, pauvre petite colonie d'avant-garde perdue à la lisière des grands bois. Il logeait alors chez l'un ou chez l'autre, sûr d'être le bienvenu partout. Quelques-uns même l'attendaient avec impatience, et à peine avait-il été aperçu, que le bruit de son arrivée se répandait dans toutes les fermes environnantes, et le soir même les solliciteurs commençaient à affluer. On ne s'adressait pas à lui, du reste, mais au fermier qui l'hébergeait.

« C'est ben embêtant, disait quelqu'un, j'ai un cheval qui vient de crever, et v'là juste le moment des charrois. Et pas seulement une piastre à la maison. Comment que j'vas faire à présent? »

Dans un coin Bonange sculptait des pipes :

« Ah! ah!... faisait-il tranquillement, c'est ben embêtant comme tu le dis, Odias; surtout que v'là le moment des charrois. Combien qui pouvait valoir, ton cheval?

— Faudrait tout de même au-dessus de cent piastres pour le remplacer, et dame, l'argent est rare partout par les temps qui courent.

— Ah!... Ah!... faisait Bonange réfléchissant... ça fait quatre belles peaux de loutres, ça!... C'est bon, j'te vas le chercher, ton cheval. »

Puis d'autres solliciteurs arrivaient, qui pour un traîneau, qui pour un harnais, et toujours même jeu se reproduisait.

« Ah!... Ah!... faisait Bonange tout en sculptant ses pipes, ça fait tant de peaux de castors, ça; ou ben une belle peau d'ours... C'est bon, j'te vas le chercher. »

Et Bonange reprenait sa musette, quelques trappes, retournait au bois, et revenait quinze jours après avec les fourrures promises, qui peu après allaient se transformer, à la lointaine petite ville de New-City, en cheval, traîneau ou harnais.

Mais c'est après le grand feu de prairie qui détruisit presque toutes les fermes de Saint-Éloi que l'habitant des bois montra tout ce qu'il valait. La petite colonie n'était plus que ruine et désolation, et les habitants se lamentaient, ne sachant plus que devenir, lorsque Bonange survint. Il embaucha une équipe de fermiers qu'il improvisa trappeurs, et, pendant tout un hiver, il courut le bois avec eux, leur indiquant les bons coins, assignant à chacun sa tâche particulière et son cantonnement de chasse, et se multipliant pour diriger les opérations.

Aussi, à la fin de l'hiver, un monceau de

pelleteries prenait le chemin de New-City, et grâce à elles, dans le courant de l'été, les fermes se réédifiaient et la colonie se reconstituait.

C'est d'ailleurs après ce mémorable sinistre que la mère Landry, dans sa maison reconstruite et remeublée de neuf, versant une larme d'attendrissement sur sa courte pipe de terre, avait déclaré que c'était un bon ange... un vrai bon ange... Et depuis ce jour-là le surnom lui en était resté.

VENGEANCE DE LACHE

Il faut être fou pour se faire chercheur d'or quand on n'a pas les bras solides et qu'on a peur des coups. Depuis son arrivée à Placerville, Johnson l'éprouvait. Il s'était d'ailleurs toujours isolé le plus possible, s'étant rendu compte que les meilleures camaraderies se traduisaient par des rixes fréquentes et souvent sanglantes. Et Johnson craignait les coups, naturellement.

Autrefois, Johnson était cultivateur dans un État de l'Est, mais, comme il avait horreur du travail presque autant que des coups, son exploitation ne prospérait guère, malgré les efforts de son épouse, femme énergique et sèche, qui faisait la plus grosse part de la besogne et le harcelait de reproches. Un beau jour, las de ces remontrances pourtant méritées, éprouvant le besoin d'un peu de calme, Johnson avait pris l'héroïque parti d'étrangler sa femme et de l'envoyer dans la rivière, ce

qui l'avait mis hors la loi et l'avait forcé de quitter le pays.

Il s'était alors armé du pic et de la pelle du mineur et avait fui vers les montagnes Rocheuses, refuge ordinaire de ceux qui ont quelques peccadilles semblables à la sienne à se reprocher.

Malheureusement pour lui, ses débuts à Placerville furent mauvais. A cette époque, les rapports entre les chercheurs d'or et les Indiens du voisinage étaient assez tendus, et un beau matin cela se traduisit par une escarmouche. Tous les mineurs avaient quitté leurs placers et s'étaient réunis au camp, et pendant plusieurs jours ils le défendirent vigoureusement contre l'invasion indienne, qu'ils finirent par repousser. Mais, comme Johnson craignait les coups, il s'était éclipsé dès le début de la bataille, ce qui lui avait valu d'abord la réputation d'un lâche, ensuite pas mal d'insultes, et en plus quelques bons horions sur la figure.

Pour le reste, d'ailleurs, il avait eu de la chance, mais jusque-là cette chance ne lui avait guère servi. Peu après son arrivée, il avait découvert et commencé à exploiter un filon assez riche, mais il avait eu le malheur de parler au camp de sa fortune naissante, ce

qui avait attiré l'attention de Jack Patterson, et depuis longtemps Jack Patterson et son camarade Billy, après avoir abandonné un placer par trop pauvre, battaient sans succès la montagne.

Aussi, un matin que Johnson, toujours flâneur, avait quitté le camp un peu tard, il vit avec stupeur, en arrivant au bord de la rivière, Jack Patterson et son camarade Billy fouiller la terre et laver les sables sur son placer, à lui, et avec son matériel.

« Oh! Patterson, cria-t-il, qu'est-ce que vous faites ici?

— Comme tu le vois, mon garçon, nous travaillons.

— Mais, c'est mon placer, mes petits, c'est mon placer, vous le savez bien! D'ailleurs mes poteaux de marque sont là pour en faire foi.

— As-tu ta licence?

— Mais oui, j'ai ma licence.

— Cède-la-nous.

— Ah! cela, jamais!

— Tu dis? »

Et Jack Patterson s'avança d'un air menaçant, carabine en main. Johnson voulut reculer, mais Billy avait fait un détour et se trouvait derrière lui.

« Ta licence, Johnson! où est ta licence?

— Mais qu'est-ce que tu veux en faire, Jack?

— Nous te le dirons plus tard.

— Mais je ne l'ai pas sur moi, ma licence, elle est restée au camp!

— Va voir au camp s'il dit vrai, Billy.

— Mais j'irai bien moi-même, Jack.

— Non! reste là, toi!... Ou sans cela!... »

Et Jack Patterson fit le geste d'épauler sa carabine. Johnson parut hésiter.

« Reste là, Johnson, reprit rudement l'autre.

— C'est bon, Jack, c'est bon! ne te fâche pas, je resterai là! »

Lorsque Billy fut parti, Johnson regarda autour de lui, espérant apercevoir un refuge vers lequel il pourrait s'esquiver, mais le terrain était absolument nu : seul un bloc de roche assez haut émergeait du sol aride. L'œil fixé sur Patterson, qui semblait ne pas faire attention à lui, Johnson essaya de reculer jusque-là, mais aussitôt la carabine de Jack se dirigea vers lui.

« Bouge pas, camarade, ou sans cela!...

— Mais, je ne bouge pas, Jack! Je ne bouge pas! »

Johnson était armé, lui aussi, et il eut bien

un instant la velléité de casser la tête à son persécuteur, mais dans un cas pareil on ne sait jamais lequel des deux tuera l'autre; or Johnson craignait les coups.

Bientôt, Billy revint du camp avec la licence.

« Et maintenant, Johnson, lui dit Jack, écoute et comprends : ta licence, nous allons la garder; si tu veux rester propriétaire de ton placer, libre à toi, nous l'exploiterons en ton nom et nous ne serons que tes employés; seulement, l'or, nous le garderons pour nous. »

Johnson eut un petit rire qui sonnait terriblement faux.

« Et quelle sera ma part de bénéfice, dans tout cela?

— Toi, mon garçon, tu es pas mal chanceux de ton naturel; tu n'as qu'à courir la montagne, et tu trouveras un nouveau placer... que Billy exploitera de la même façon. Et maintenant tu peux t'en aller... »

Mais Johnson ne s'en allait plus cette fois et paraissait ne pas trop savoir ce qu'il avait à faire.

« Tu m'entends, patron, répéta rudement Jack, tu peux t'en aller!

— C'est bon, Jack! c'est bon, je m'en vais! »

Et en effet Johnson s'en alla.

« Je le savais bien que c'était un couard, dit Patterson. Avec lui on fera toujours ce que l'on voudra. »

Le soir même, tout le camp était au courant de la mésaventure de Johnson, et les sarcasmes ne lui manquèrent pas. Cette reculade lui fit encore plus de tort que sa désertion devant les Indiens. Cette fois, il était bien brûlé, fini ; il devint vite le souffre-douleur, le forçat du camp. Ce qu'il aurait eu de mieux à faire eût été de quitter Placerville et d'aller chercher fortune ailleurs ; il en avait bien l'intention, du reste ; mais il avait voué à Jack Patterson, premier auteur de ses mésaventures, une haine implacable et, à chaque humiliation nouvelle reçue, il ruminait sans cesse des projets de vengeance irréalisables et toujours reculés.



Au centre du camp, composé de cabanes de troncs d'arbres bruts, une petite maison de planches, surmontée d'un drapeau anglais, servait de magasin et en même temps de débit de boisson. C'est là que ce matin-là Patterson et Billy entrèrent.

« Trois whiskey, William, et ton piège à ours.

— Ah! ah! fit le débitant en versant le whiskey, il y a du grizzly dans les environs?

— Oui, ils ont commencé à démolir la cabane du placer. »

William disparut dans le cellier et en revint bientôt, traînant le piège à grizzly, masse de fer pesant soixante livres, dont les énormes mâchoires font plus d'un mètre d'ouverture et sont commandées par deux puissants ressorts d'acier que l'on tend avec deux clefs à vis; à l'un des ressorts était fixée une courte et solide chaîne.

Après avoir vidé leurs verres, les deux hommes se chargèrent du piège et quittèrent le camp. Sur leur chemin ils croisèrent Johnson.

« Eh! camarade, goguenarda Patterson, l'as-tu découvert, ton nouveau placer?

— Pas encore, Jack, pas encore. »

Au bord de la rivière, de profondes excavations, desquelles ils extrayaient le sable aurifère, marquaient l'emplacement de l'ancien placer de Johnson, exploité maintenant par Jack Patterson et son camarade Billy. Non loin de là, les sluices, longues rigoles de bois supportées par des échafaudages de perches et

destinées à laver les sables, et, tout près des sluices, une cabane de troncs d'arbres bruts où les mineurs rangeaient leurs outils et une certaine quantité de provisions; c'est cette cabane que les ours gris, attirés par l'odeur de la farine et du lard, avaient commencé à démolir la nuit précédente.

Après quelques minutes d'observation, Billy dessina sur le sable l'emplacement du piège à l'endroit qu'il jugea le plus propice; un lourd fragment de tronc d'arbre fut attaché à la chaîne; les ressorts furent tendus à l'aide des clefs, et le piège, aussi bien que la pièce de bois, furent enterrés dans la terre molle à quelques pouces de profondeur. Puis les deux camarades, laissant leurs outils contre la cabane, retournèrent au camp.

Là-haut, à mi-flanc de la montagne, à demi caché derrière une roche, Johnson les observait d'un œil jaloux. Lorsqu'il les eut vus disparaître, il descendit lentement et s'arrêta devant l'emplacement du piège, qu'il considéra un instant.

« Il est bien mal placé, ce piège-là, » murmura-t-il.

Puis il jeta un regard méfiant dans la direction du camp.

« Reviendront-ils après midi? » fit-il encore.

Mais, en apercevant les outils abandonnés au seuil de la cabane :

« Ils reviendront certainement, puisqu'ils n'ont rien rangé... Sûr qu'il est mal placé, ce piège, et même très mal placé. »

Prudemment, Johnson dégagea de la terre la lourde masse d'acier, puis en avant même des sluices, au pied de la grande auge dans laquelle se déversent les sables aurifères, il creusa une nouvelle ouverture, dans la terre molle et poussiéreuse, et y enfouit de nouveau le piège.

« Il sera beaucoup mieux là, » dit-il avec un sourire satisfait.

Les deux clefs à vis qui servaient à tendre les ressorts étaient sur les sluices, Johnson les prit et les lança dans la rivière. Ensuite, après avoir soigneusement nivelé le terrain partout, il remonta rapidement la pente de la montagne et se cacha de nouveau derrière sa roche.

« Reviendront-ils? »

Il attendit longtemps avec patience et il finissait par désespérer, lorsque enfin, vers le soir, les deux mineurs reparurent. Johnson les suivit des yeux sur le chemin du camp; il les vit descendre au bord de la rivière, entrer

dans la cabane et y ranger leurs outils; puis Jack Patterson s'approcha des sluices, et soudain une horrible imprécation retentit :

« Goddam !

Billy s'élança vers lui, puis il tournailla quelque temps autour des sluices :

« Les clefs ! Où sont les clefs !

— Elles étaient sur les sluices ! »

Mais Billy ne trouva les clefs ni sur les sluices, ni dans la cabane, et, après avoir vainement cherché pendant quelques minutes, il reprit en courant le chemin du camp.

Jack Patterson était pris dans le piège jusqu'en haut des cuisses et, le long de la culotte de toile grise, des filets de sang dégoulinaient, giglant des chairs broyées

Tranquillement Johnson descendit la pente de la montagne et vint se planter devant lui :

« Et toi, camarade ! goguenarda-t-il à son tour, bougeras-tu, maintenant? »

Mais Jack Patterson le regarda d'un air méprisant :

« Vengeance de lâche, mon garçon ! »

Longtemps, Johnson contempla sa victime, savourant sa vengeance et multipliant ses sarcasmes, sans rien pouvoir obtenir de plus que, de temps à autre, un sourire dédaigneux. Mais

soudain une rumeur se fit entendre sur le chemin du camp et fit fuir Johnson, qui regrimpa rapidement le flanc de la montagne et courut vivement se cacher derrière sa roche.

De son observatoire il put voir revenir Billy, accompagné de tous les mineurs qui étaient restés au camp. Ils étaient munis de leviers, destinés, faute des clefs, à retendre les ressorts.

« Qui a déplacé le piège, demanda Billy.

— Johnson, répondit Jack.

— Il aura son compte, camarade.

— Bah ! laisse-le courir, il ne mérite pas une balle. »

Plusieurs mineurs se préparaient à ouvrir le piège, mais Jack les arrêta :

« Passe-moi d'abord ma carabine, Billy.

— C'est vrai, tu as raison. »

Simplement, Billy ramassa la carabine et la tendit à son ami, puis il lui prit la main :

« Adieu, camarade. Nous aurons tout de même passé bien des années ensemble, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et maintenant... maintenant... il va falloir nous séparer... Adieu, ami Jack.

— Adieu, Billy. »

Patterson appuya le canon de sa carabine sous son menton et fit partir le coup.

« Adieu, camarade! » répéta Billy.

Enfin, l'énorme piège fut ouvert à l'aide des leviers, et le corps de Patterson, chancelant sur ses cuisses broyées, s'abattit lourdement. Il fut aussitôt transporté hors du placer et enseveli au pied d'un pin.

« C'était un bon camarade! » fit Billy.

Puis il s'élança brusquement dans la direction du camp.

« Johnson? Où est Johnson? » cria-t-il.

Mais, quand il arriva au camp, il trouva la cabane de celui-ci complètement vide. Profitant du moment où tous les mineurs étaient réunis sur le placer de Patterson, Johnson avait rapidement fait son ballot et avait disparu pour ne jamais revenir, car il craignait les coups.

LES GRANDES PITIÉS

Ad majorem Dei gloriam

ORGUEIL

Sous la coupole bleue du ciel, effleurant les loques de nuées grises, un grand oiseau blanc plane et passe, se balançant doucement. Ivre d'espace et de hauteur, bercé sur la brise, le triomphateur de l'air regarde fuir au-dessous de lui, petites, petites, les aspérités de la terre : taupinières qui sont des collines, fils d'argent qui sont des rivières, plaques sombres qui sont des forêts, minuscules taches claires qui sont des tanières humaines. Et le cœur de l'homme planant dans l'azur immense se dilate et vibre de joie et de fierté.

Mais une panne de moteur, un défaut d'équilibre, et le grand oiseau s'abat, tournoyant dans l'espace, de plus en plus rapide, et vient fracasser ses ailes blanches sur le sol où s'apla-

tissent, bouillie de chairs broyées, les restes de ce qui fut le triomphateur.

*
* *

Sur la route sans fin, blanchie de soleil, dans une brume tourbillonnante de fine poussière blonde, l'auto fuit, hoquetant et trépidant, traversant comme une trombe les plaines et les forêts, les montagnes et les fleuves, les villes et les déserts, entraînant dans sa course vertigineuse une famille humaine qui, fouettée de vent, ivre de mouvement et de grand air, regarde autour d'elle, brouillé de vitesse, le paysage se former, se modifier et défiler sans trêve : arbres, maisons, rochers surgissent de l'horizon, paraissent accourir, vouloir se précipiter sur la machine fuyante, et soudain chancellent, s'abattent. disparaissent dans le tournoiement de cyclone, violemment projetés en arrière.

Mais un dérapage, un virage trop brusque, et l'auto, broyée contre un arbre, essaime autour d'elle, avec des débris de ferraille, des lambeaux de chairs déchiquetées et sanglantes : reste de ce qui fut une famille humaine...

*
* *

Une ville blanche sertie dans un cercle de hautes collines couvertes de verdure sombre et de maisons claires. Un pan de mer bleue, de ce bleu lapis des climats plus chauds, dont les flots berceurs ondulent, chantent, miroitent sous le ciel bleu, pailleté de feu par le grand soleil roux. Au milieu du golfe, monstres sombres et immobiles semblant accroupis sur l'eau bleue, crachant par leurs cheminées des volutes de fumée noire qui s'éparpille entre les fines antennes des mâts, les cuirassés d'escadre arborent le grand pavois.

Des flots d'or ont coulé. Des fourmilières humaines ont, pendant des années, travaillé, peiné, souffert, dans les hauts fourneaux, dans les chantiers, dans les mines, dans l'ardente chaleur des fonderies, pour donner la vie à un seul de ces monstres.

Tout ce que peut le génie de l'homme est accumulé sur ces formidables machines à tuer, dont le mécanisme complexe, énorme et délicat, est réglé avec la précision d'un mouvement de chronomètre.

Autour d'eux, tels des insectes frêles évo-

luant auprès de léviathans, de blanches baleinières, frêles scarabées d'eau, agitent en cadence, plongent et replongent sans cesse les longues tiges de leurs avirons qui resplendissent, argentés par la lumière ; des chaloupes à vapeur, moucherons au corselet de feu, font rutiler dans le soleil les cuivres éblouissants de leurs chaudières et de leurs plats-bords.

Salués par les matelots en tenue de parade, des amiraux chamarrés d'or, des ministres, des ingénieurs, tout ce qui représente l'intelligence, le pouvoir, la force d'un pays, viennent de passer en revue la formidable escadre, et ils se retirent fiers de leur œuvre énorme, le cœur gonflé d'orgueil.

Et soudain, on ne sait pourquoi, sans cause apparente, dans un flamboiement de volcan, dans le fracas de milliers de tonnerres, l'*Iéna* s'éparpille dans l'espace, pulvérisant les hommes, et ses débris informes s'abîment dans les flots bleus.



Sur les eaux grises de la Mersey, sous le ciel brumeux des pays du Nord, acclamée par une foule en délire, la plus gigantesque et la plus

merveilleuse machine que l'homme ait enfantée, s'ébranle pour son premier voyage. Évoluant lentement dans les passes trop étroites pour un tel géant, le splendide navire se glisse prudemment entre les vaisseaux pygmées qui le saluent au passage, sort du port trop petit qu'il encombrait de sa masse imposante, aborde la haute mer, et sentant enfin l'espace libre, il fume, il pouffe, accélère progressivement son allure, s'éloigne des côtes qui s'évanouissent lentement dans un lointain brumeux, et s'élance de toute sa vitesse sur son élément, son domaine : l'océan.

A bord, les rois du jour. Au commandement le meilleur et le plus ancien officier, dont ce dernier voyage, cette lourde responsabilité, diplôme d'honneur décerné au mérite, couronne une vie de labeur et de dévouement.

Jour et nuit, sans repos, sans trêve, fendant les hautes lames glauques de l'Atlantique, le *Titanic* trace son sillage infini, cité flottante isolée du reste du monde par l'infini des mers.

Mais, un petit bloc de glace, un choc à peine sensible, et cette énormité minuscule, infime fétu ballotté sur l'océan immense, disparaît sous les eaux profondes.

*
* *

Memento quia pulvis es...

*
* *

Si l'esprit de l'homme a le droit d'être fier, ce n'est pas tant de ces carcasses d'acier qui gisent maintenant éventrées et informes sous les mers impassibles, dont les flots berceurs n'en modulent pas moins leur tranquille cantilène, ondulant et miroitant toujours sous le ciel bleu, pailletés de feu par le grand soleil roux. Si l'esprit de l'homme a le droit d'être fier, ce n'est pas tant de ces machines volantes et roulantes, qu'un soupir du vent, une légère glissade renversent et fracassent, mais de son stoïcisme et de son dévouement en présence du cataclysme... et l'on n'oubliera pas facilement cette splendide agonie du géant des mers, s'engouffrant lentement sous les eaux noires aux derniers scintillements des myriades d'ampoules électriques étoilant les ténèbres, et l'hymne solennel qui, remplaçant soudain les airs de fête, dominant la puissante mélopée des hautes lames, jusqu'au dernier moment s'éleva dans la nuit calme.

Mais, s'il est beau de savoir mourir, il est plus beau et plus pénible de savoir vivre, et combien de ceux qui acceptèrent ainsi stoïquement la mort inévitable furent ou auraient été lâches devant les mille épreuves et les embûches banales de la vie courante, devant la lente agonie de la mort, quotidienne : déceptions, misères, naufrage d'illusions, faillites matérielles et faillites morales?... Mourir n'est rien, vivre c'est pire...

Et combien, parmi ces rois de la fortune, qui acceptèrent ainsi stoïquement la mort inévitable, ont su vraiment utiliser leur vie pour le bien de la communauté humaine? Combien ont pu se dire, au moment suprême : « Je m'en vais sans reproches, ayant rempli ma tâche sans jamais nuire à qui que ce soit? »

Tous les jours, dans les usines des chaudières sautent, dans les chantiers des échafauds se rompent, dans les mines des blocs de roche s'effondrent, causant la mort, émiettant dans leurs décombres des lambeaux de chairs pantelantes et sanglantes; des émigrants, chassés de leur patrie par la misère, meurent de fièvre, d'insolation et de froid dans des contrées désertes, défrichant, assainissant, préparant la terre vierge pour les popu-

lations futures... Qui se soucie de ceux-là?

... Pour la majorité des hommes, la vie est une lutte perpétuelle qui laisse sur le terrain des vaincus, des blessés, des agonisants : école d'héroïsme banal et d'obscurs dévouements : qui se soucie de ceux-là? Quelques rares prix Montyon, qui laissent indifférente la foule, consacrent encore en France l'abnégation des humbles, bonne tout au plus à alimenter les faits divers, les feuilletons, les romances populaires.

Le progrès matériel marche, semant sur son passage, comme toute grande force aveugle, ruines, deuils et misère : c'est la loi. Honneur aux travailleurs qui s'en font les pionniers ! Mais si l'or se sème, si les millions se trouvent, si les prix se multiplient pour les risque-tout, les machines à tuer et les machines à se casser le cou, pour tout ce qui peut exalter l'orgueil du pauvre esprit humain, l'héroïsme banal est dédaigné, lui, qui ne pique plus la curiosité de personne sinon de quelques fous... (1).

1914.

(1) Inachevé.

PENSÉES

L'homme qui a un idéal et se sacrifie pour son idéal est un héros.

Lorsqu'une nation perd tout idéal, ou si son idéal devient trop bas, elle est bien près de sa fin.

Georges FORESTIER.

Août 1914.

Tombé au champ d'honneur, 26 décembre 1914.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

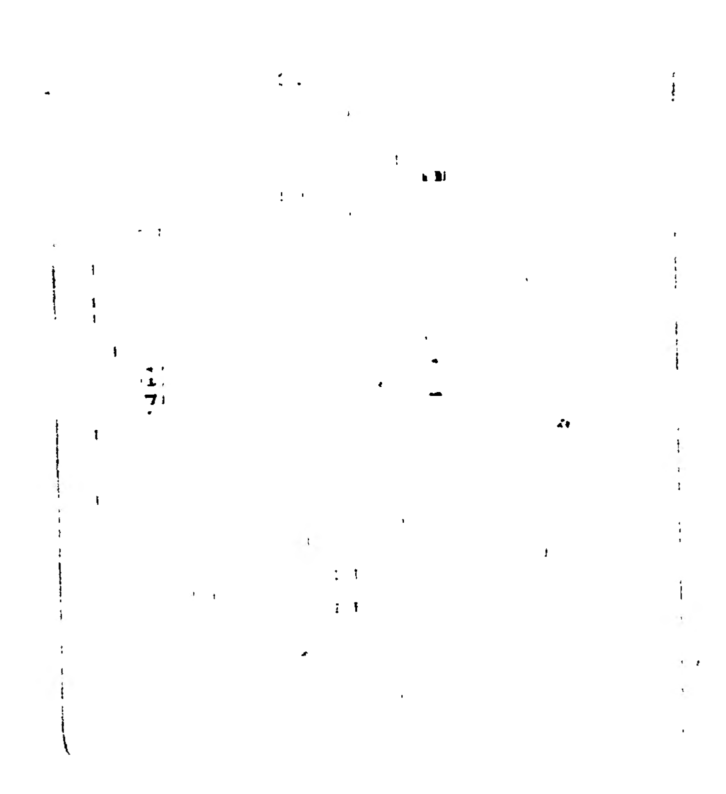
PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE

Date Due

CIRC			
RUTH OC1 '75			
I.L.L.O.			
SEP 1 5 RETURN			
DUE RUTH JUN 2 8 '88			
JUN 17 RETURN			
DATE DUE MAR 21 '85			
MAR 1 3 RETURN			



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière